


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

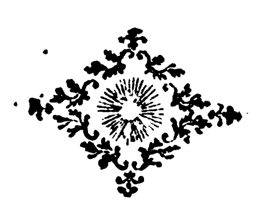
Does not seem to
be in either
Burgess or
[illegible]

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

NOUVELLE EDITION,

Revuë, corrigée & augmentée.

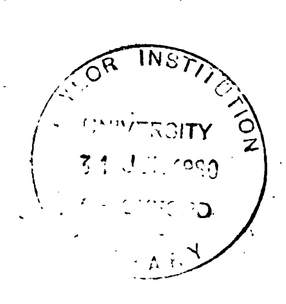
Par M. DE VOLTAIRE.



A LONDRES,

Chez PAUL VAILLANT.

M.DCC.LVI.


INSTITUTION
ITY

PRÉFACE
DE
CETTE ÉDITION.

L'Incrédulité, dit Ariſtote, eſt le fondement de toute ſageſſe. Cette maxime eſt fort bonne pour qui lit l'Hiſtoire, & ſur-tout l'Hiſtoire ancienne.

Que de faits abſurdes ; quel amas de fables, qui choquent le ſens commun ! Eh bien, n'en croyez rien.

Il y a eu des Rois à Rome, des Conſuls, des Décemvirs. Le Peuple Romain a détruit Carthage, Céſar a vaincu Pompée ; tout cela eſt vrai. Mais quand on vous dit, que Caſtor & Pollux ont combattu pour ce Peuple ; qu'une Veſtale, avec ſa ceinture, a mis à flot un vaiſſeau engravé ; qu'un goufre s'eſt refermé, quand Curtius s'y eſt jetté ; n'en croyez rien. Vous liſez par-tout des prodiges, des prédictions accomplies, des guériſons miraculeuſes opérées dans les Temples d'Eſculape ; n'en croyez rien : mais cent té-

*moins ont signé le procès-verbal de ces miracles sur des tables d'airain; mais les Temples étoient remplis d'*ex voto, *qui attestoient les guérisons. Croyez qu'il y a eu des imbéciles & des fripons qui ont attesté ce qu'ils n'ont point vû. Croyez qu'il y a eu des dévots qui ont fait des présens aux Prêtres d'Esculape, quand leurs enfans ont été guéris d'un rhume; mais pour les miracles d'Esculape, n'en croyez rien.*

Mais les Prêtres Egyptiens étoient tous sorciers, & Hérodote admire la science profonde qu'ils avoient de la diablerie! Ne croyez rien de ce que les Prêtres ont dit à Hérodote.

Je me défierai de tout ce qui est prodige; mais dois-je porter l'incrédulité jusqu'aux faits, qui étant dans l'ordre ordinaire des choses humaines, manquent pourtant d'une vraisemblance morale?

Par exemple, Plutarque assure que César tout armé se jetta dans la mer d'Alexandrie, tenant d'une main en l'air des papiers, qu'il ne vouloit pas mouiller, & nageant de l'autre main.

Ne croyez pas un mot de ce conte, que vous fait Plutarque. Croyez plûtôt César, qui n'en dit mot dans ses Commentaires, & soyez bien sûr que quand on se jette dans la

mer,

mer, & qu'on tient des papiers à la main, on les mouille.

Vous trouverez dans Quinte-Curce, qu'Alexandre & ses Généraux furent tout étonnés quand ils virent le flux & le reflux de l'Océan auquel ils ne s'attendoient pas; n'en croyez rien.

Il est bien vraisemblable qu'Alexandre étant yvre ait tué Clitus, qu'il ait aimé Ephestion, comme Socrate aimoit Alcibiade; mais il ne l'est point du tout que le disciple d'Aristote ignorât le flux & le reflux de l'Océan: il y avoit des Philosophes dans son armée; c'étoit assez d'avoir été sur l'Euphrate, qui a des marées à son embouchure, pour être instruit de ce phénoméne. Alexandre avoit voyagé en Afrique, dont les côtes sont baignées par l'Océan. Son Amiral Néarque pouvoit-il être assez ignorant pour ne pas savoir ce que savoient tous les enfans sur le rivage du fleuve Indus? De pareilles sottises, répétées dans tant d'Auteurs, décréditent trop les Historiens.

Le Pere Maimbourg vous redit, après cent autres, que deux Juifs promirent l'Empire à Léon l'Isaurien, à condition que quand il seroit Empereur il abattroit les Images. Quel intérêt, je vous prie, avoient ces deux Juifs à empêcher que les Chrétiens

eussent des Tableaux? Comment ces deux misérables pouvoient-ils promettre l'Empire? N'est-ce pas insulter à son lecteur que de lui présenter de telles fables?

Il faut avouer que Mezeray, dans son stile dur, bas, inégal, mêle aux faits mal digérés, qu'il rapporte, bien des absurdités pareilles; tantôt c'est Henri V. Roi d'Angleterre, couronné Roi de France à Paris, qui meurt des hémorrhoïdes pour s'être, dit il, assis sur le Trône de nos Rois; tantôt c'est S. Michel qui apparoit à Jeanne d'Arc.

Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me disent des choses que le sens commun désavoue. Le Sire de Joinville, ou plûtôt celui qui a traduit son Histoire Gauloise en ancien François, a beau m'assurer que les Emirs d'Egypte, après avoir assassiné leur Soudan, offrirent la Couronne à S. Louis, leur prisonnier. J'aimerois autant qu'on me dit, que nous avons offert la Couronne de France à un Turc. Quelle apparence que des Mahométans ayent pensé à faire leur Souverain d'un homme qu'ils ne pouvoient regarder que comme un Chef des Barbares, qu'ils avoient pris dans une bataille, qui ne connaissoit ni leurs loix ni leur langue, qui étoit l'ennemi capital de leur Religion?

Je

Je n'ai pas plus de foi au Sire de Joinville, quand il me fait ce conte, que quand il me dit que le Nil se déborde à la S. Remy au commencement d'Octobre. Je révoquerai aussi hardiment en doute l'histoire du vieux de la Montagne, qui, sur le bruit de la Croisade de S. Louis, dépêche deux assassins à Paris pour le tuer, & sur le bruit de sa vertu fait partir le lendemain deux couriers pour contremander les autres. Ce trait a trop l'air d'un conte Arabe.

Rien n'est assurément plus vraisemblable que les crimes; mais il faut du moins qu'ils soient constatés. Vous voyez chez Mezeray plus de soixante Princes à qui on a donné le boucon; *mais il le dit sans preuve, & un bruit populaire ne doit se rapporter que comme un bruit.*

Je ne croirai pas même Tite-Live, quand il me dit, que le Médecin de Pirrhus offrit aux Romains d'empoisonner son Maître moyennant une récompense. A peine les Romains avoient ils alors de l'argent monnoyé, & Pirrhus avoit de quoi acheter la République, si elle avoit voulu se vendre; la place de premier Médecin de Pirrhus étoit plus lucrative probablement, que celle de Consul. Je n'ajouterai foi à un tel conte, que quand on me prouvera que quelque premier Médecin

d'un de nos Rois aura proposé à un Canton Suisse de le payer pour empoisonner son malade.

Défions-nous aussi de tout ce qui paraît exageré. Une armée innombrable de Perses arrêtée par trois cens Spartiates au passage des Termopiles ne me révolte point; l'assiette du terrain rend l'avanture croyable. Charles XII. avec huit mille hommes aguerris défait à Narva environ quatre-vingt mille paysans Moscovites mal armés; je l'admire & je le crois. Mais quand je lis que Simon de Montfort battit cent mille hommes avec neuf cens soldats divisés en trois corps; je répéte alors, je n'en crois rien. *On me dit que c'est un miracle; mais est-il bien vrai que Dieu ait fait ce miracle pour Simon de Montfort?*

Je révoquerois en doute le combat de Charles XII. à Bender, s'il ne m'avoit été attesté par plusieurs témoins oculaires, & si le caractére de Charles XII. ne rendoit vraisemblable cette héroique extravagance. Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers, ayons-là encore sur les mœurs des Peuples étrangers; refusons notre créance à tout Historien ancien & moderne, qui nous rapporte des choses contraires à la nature & à la trempe du cœur humain.

Toutes

Toutes les premiéres relations de l'Amérique ne parloient que d'Anthropofages; il sembloit à les entendre, que les Américains mangeassent des hommes aussi communément que nous mangeons des moutons. Le fait mieux éclairci se réduit à un petit nombre de prisonniers, qui ont été mangés par leurs vainqueurs, au lieu d'être mangés des vers.

Les Anciens, & leurs innombrables & crédules Compilateurs, nous répétent sans cesse qu'à Babylone, la ville de l'Univers la mieux policée, toutes les femmes & les filles se prostituoient dans le Temple de Vénus une fois l'an. Je n'ai pas de peine à penser qu'à Babylone, comme ailleurs, on avoit quelquefois du plaisir pour de l'argent; mais je ne me persuaderai jamais que dans la ville la mieux policée qui fut alors dans l'Univers, tous les peres & tous les maris envoyassent leurs filles & leurs femmes à un Marché de prostitution publique, & que les Législateurs ordonnassent ce beau trafic. On imprime tous les jours cent sottises semblables sur les coutumes des Orientaux; & pour un voyageur comme Chardin, que de voyageurs comme Paul Lucas.

Un Moine Grec, un Moine Latin, écrivent que Mahomet II. a livré toute la ville de Constantinople au pillage, qu'il a brisé

lui-même les Images de Jesus Christ, *qu'il a changé toutes les Eglises en Mosquées. Ils ajoutent, pour rendre ce Conquérant plus odieux, qu'il a coupé la tête à sa Maîtresse pour plaire à ses Janissaires, qu'il a fait éventrer* 14. *de ses Pages pour savoir qui d'eux avoit mangé un melon. Cent Historiens copient ces misérables fables; les Dictionnaires de l'Europe les répétent. Consultez les véritables Annales Turques, recueillies par le Prince Cantemir, vous verrez combien tous ces mensonges sont ridicules. Vous apprendrez que le grand Mahomet II. ayant pris d'assaut la moitié de la ville de Constantinople, daigna capituler avec l'autre, & conserva toutes les Eglises; qu'il créa un Patriarche Grec, auquel il rendit plus d'honneurs que les Empereurs Grecs n'en avoient jamais rendu aux Prédécesseurs de cet Evéque. Enfin, consultez le sens commun, vous jugerez combien il est ridicule de supposer qu'un grand Monarque, savant, & même poly, tel qu'étoit Mahomet II. ait fait éventrer* 14. *Pages pour un melon; & pour peu que vous soiez instruits des mœurs des Turcs, vous verrez à quel point il est extravagant d'imaginer que les soldats se mélent de ce qui se passe entre le Sultan & ses femmes, & qu'un Empereur coupe la tête à*

sa Favorite pour leur plaire. C'est ainsi pourtant que la plûpart des Histoires sont écrites.

Il n'en est pas ainsi de l'histoire de Charles XII. Je peux assurer que si jamais Histoire a mérité la créance du lecteur, c'est celle-ci; je la composai d'abord, comme on fait, sur les Mémoires de Mr. Fabrice; de Mrs. de Villelongue & de Fierville, & sur le rapport de beaucoup de témoins oculaires; mais comme les témoins ne voyent pas tout, & qu'ils voyent quelquefois mal, je tombai dans plus d'une erreur, non sur les faits essentiels, mais sur quelques anecdotes, qui sont assez indifférentes en elles-mêmes; mais sur lesquelles les petits critiques triomphent.

J'ai depuis réformé cette Histoire sur le Journal Militaire de Mr. Adlerfeld, qui est très-exact, & qui a servi à rectifier quelques faits & quelques dattes.

J'ai même fait usage de l'Histoire écrite par Norberg, Chapelain & Confesseur de Charles XII. Il est vrai que c'est un ouvrage bien mal digéré & bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet, & où les grands événemens deviennent petits, tant ils sont mal

rapportés. C'est un tissu de rescrits, de déclarations, de publications, qui se font d'ordinaire au nom des Rois, quand ils sont en guerre; elles ne servent jamais à faire connaitre le fond des événemens; elles sont inutiles au Militaire & au Politique, & sont ennuyeuses pour le Lecteur. Un Ecrivain peut seulement les consulter quelquefois dans le besoin pour en tirer quelque lumiére, ainsi qu'un Architecte employe des décombres dans un édifice.

*Parmi les piéces publiques, dont Norberg a surchargé sa malheureuse Histoire, il s'en trouve même de fausses & d'absurdes, comme la Lettre d'Achmet, Empereur des Turcs, que cette Historien appelle Sultan Bassa, par la grace de Dieu *.*

Ce même Norberg fait dire au Roi de Suéde, ce que ce Monarque n'a jamais dit ni pu dire au sujet du Roi Stanislas. Il prétend que Charles XII. en répondant aux objections du Primat, lui dit que Stanislas avoit aquis beaucoup d'amis dans son voyage d'Italie. Cependant il est très-certain que jamais Stanislas n'a été en Italie, ainsi que ce Monarque me l'a confirmé lui-même.

Norberg

* Voyez la Lettre de Mr. de Voltaire à Mr. de Norberg au 2. Volume.

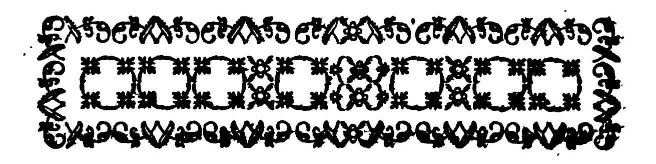
Norberg n'avoit ni lumiéres, ni esprit, ni connoissances des affaires du monde, & c'est peut-être ce qui détermina Charles XII. à le choisir pour son Confesseur. Je ne sai s'il a fait de ce Prince un bon Chrétien, mais assurément il n'en a pas fait un Héros, & Charles XII. seroit ignoré, s'il n'étoit connu que par Norberg.

Il est bon d'avertir ici que l'on a imprimé il y a quelques années une petite Brochure, intitulée : Remarques Historiques & Critiques sur l'Histoire de Charles XII. par Mr. de Voltaire. *Ce petit Ouvrage est du Comte de Poniatowski ; ce sont des reponses qu'il avoit faites à de nouvelles questions de ma part dans son dernier voyage à Paris ; mais son Secrétaire en ayant fait une double copie, elle tomba entre les mains d'un Libraire qui ne manqua pas de l'imprimer, & un Correcteur d'Imprimerie de Hollande intitula* Critique, *cette instruction de Mr. de Poniatowski, pour la mieux débiter. C'est un des moindres brigandages qui s'exerce dans la Librairie.*

La Motraye, domestique de Mr. Fabrice, avoit aussi imprimé quelques Remarques sur cette Histoire. Parmi les erreurs & les

les petitesses dont cette Critique de la Motraye est remplie, il ne laisse pas de se trouver quelque chose de vrai & d'utile; & j'ai eu soin d'en faire usage dans les derniéres éditions, & sur-tout dans celle-ci; car en fait d'Histoire, rien n'est à négliger; & il faut consulter, si l'on peut, les Rois & les valets-de-chambre.

DISCOURS



DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

IL y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une Hiſtoire particuliére. En vain la malignité ou la flatterie s'eſt exercée ſur preſque tous les Princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire ſe conſerve ; & ce nombre ſeroit encore plus petit, ſi l'on ne ſe ſouvenoit que de ceux qui ont été juſtes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe

tendresse que Louis XII. avoit pour son peuple ; on excusera les grandes fautes de François I. en faveur des arts & des sciences dont il a été le pere ; on benira la mémoire de Henri IV. qui conquit son héritage à force de vaincre & de pardonner ; on loüera la magnificence de Louis XIV. qui a protégé les arts que François I. avoit fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais Princes, comme on se souvient des inondations, des incendies & des pestes.

Entre les Tyrans & les bons Rois, sont les Conquérans ; mais plus approchant des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on est avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable faiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniere brillante, & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres Princes, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus ; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni

ni à fuir, elle n'eſt pas digne qu'on s'en ſouvienne. De tant d'Empereurs de Rome, de Gréce, d'Allemagne, de Moſcovie ; de tant de Sultans, de Califes, de Papes, de Rois, combien y en a-t'il dont le nom mérite de ſe trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne ſont que pour ſervir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les Princes, comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire eſt venue au point, qu'à peine un Souverain ceſſe de vivre, que le public eſt inondé de volumes, ſous le nom de Mémoires, d'Hiſtoire de ſa vie, d'Anecdotes de ſa Cour. Par-là les Livres ſe multiplient de telle ſorte, qu'un homme qui vivroit cent ans & qui les employeroit à lire, n'auroit pas le tems de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'Hiſtoire ſeule depuis deux ſiécles en Europe.

Cette démangeaiſon de tranſmettre à la poſtérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des ſiécles à venir ſur des événemens communs, vient d'une faibleſſe très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque Cour & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la Cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui ait jamais été : le Roi qu'ils ont vû, comme le plus grand Monarque ;

les

les affaires dont ils se sont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une guerre, que sa Cour soit troublée d'intrigues, qu'il achete l'amitié d'un de ses voisins, & qu'il vende la sienne à un autre ; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis, après quelques victoires & quelques défaites, ses sujets, échauffés par la vivacité de ces événemens présens, pensent être nés dans l'époque la plus singuliére depuis la création. Qu'arrive-t'il ? Ce Prince meurt ; on prend après lui des mesures toutes différentes ; on oublie & les intrigues de sa Cour, & ses Maîtresses, & ses Ministres, & ses Généraux, & ses Guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres, & font des Guerres & des Alliances, on a signé des milliers de Traités, & donné autant de batailles ; & les belles ou infâmes actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres ; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui ayant été décrits par quelque Ecrivain excellent,

ſe ſauvent de la foule, comme des Portraits d'hommes obſcurs peints par de grands Maîtres.

On ſe feroit donc bien donné de garde d'ajouter cette Hiſtoire particuliére de Charles XII. Roi de Suéde, à la multitude des Livres dont le public eſt accablé, ſi ce Prince, & ſon rival Pierre Alexiowits, beaucoup plus grand homme que lui, n'avoient été, du conſentement de toute la terre, les perſonnages les plus ſinguliers qui euſſent paru depuis plus de vingt ſiécles; mais on n'a pas été déterminé ſeulement à donner cette vie, par la petite ſatisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a penſé que cette lecture pourroit être utile à quelques Princes, ſi ce Livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain, qui, en liſant la vie de Charles XII. ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où eſt le Souverain qui pût dire: J'ai plus de courage & de vertu, une ame plus forte, un corps plus robuſte; j'entens mieux la guerre; j'ai de meilleures troupes que Charles XII? Que ſi avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce Roi a été ſi malheureux, que devroient eſpérer les autres Princes qui auroient la même ambition, avec moins de talens & de reſſources?

On

On a composé cette Histoire sur des récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII. & de Pierre le Grand, Empereur de Moscovie, & qui s'étant retirés dans un Pays libre long-tems après la mort de ces Princes, n'avoient aucun intérêt de déguiser la vérité. Mr. Fabrice qui a vécu sept années dans la familiarité de Charles XII. Mr. de Fierville, Envoyé de France, Mr. de Villelongue, Colonel au service de Suéde, Mr. de Poniatowski même, ont fourni les Mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette Histoire fort différente des Gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la *Vie de Charles XII.* Si l'on a omis plusieurs petits combats, donnés entre les Officiers Suédois & Moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'Histoire de ces Officiers, mais seulement celle du Roi de Suéde; même parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'Histoire d'un Prince n'est pas tout ce qu'il a fait; mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étoient vraies lorsqu'on écrivit cette

Histoire

Hiſtoire en 1728. ceſſoient déja de l'être en 1739. Le commerce commençoit, par exemple, à être moins négligé en Suéde. L'infanterie Polonaiſe étoit mieux diſciplinée, & avoit des habits d'ordonnance, qu'elle ne portoit pas alors. Il faut toujours, lorſqu'on lit une Hiſtoire, ſonger au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne liroit que le Cardinal de Rets, prendroit les Français pour des forcenés, qui ne reſpirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne liroit que l'Hiſtoire des belles années de Louis XIV. diroit ; les Français ſont nés pour obéïr, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verroit les Mémoires des premiéres années de Louis XV. ne remarqueroit dans notre Nation que de la moleſſe, une avidité extrême de s'enrichir & trop d'indifférence pour tout le reſte. Les Eſpagnols d'aujourd'hui ne ſont plus les Eſpagnols de Charles-Quint, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne reſſemblent pas plus aux fanatiques de Cromwell, que les Moines & les Monſignori dont Rome eſt peuplée, reſſemblent aux Scipions. Je ne ſai ſi les Suédois pourroient avoir tout-d'un-coup des troupes auſſi formidables que celles de Charles XII. On dit d'un homme : il étoit brave un tel jour ; il faudroit dire, en parlant d'une Nation, elle paraiſſoit telle ſous un tel Gouvernement & en telle année.

Si

Si quelque Prince & quelque Miniſtre trouvoient dans cet Ouvrage des vérités déſagréables ; qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions : que c'eſt à ce prix qu'ils achétent leur grandeur : que l'Hiſtoire eſt un témoin & non un flateur ; & que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

TABLE

TABLE DES LIVRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Histoire abregée de la Suéde, jusqu'à Charles XII. son éducation ; ses Ennemis. Caractère du Czar Pierre Alexiowits. Particularitez très-curieuses sur ce Prince & sur la Nation Russe. La Moscovie, la Pologne & le Dannemark se réunissent contre Charles XII.

LA Suéde & la Finlande composent un Roïaume un tiers plus grand que la France ; mais bien moins fertile, & aujourd'hui moins peuplé. Ce Païs, large de deux cens de nos lieuës, & long de trois cens, s'étend du Midy au Nord, depuis le cinquante-cinquiéme degré, ou environ, jusqu'au soixante & dixiéme, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printems, ni automne. L'hyver y régne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été succédent tout-à-coup à un froid excessif ; & il y gêle dès le mois d'Octobre, sans

ſans aucune de ces gradations inſenſibles, qui aménent ailleurs les ſaiſons & en rendent le changement plus doux. La nature en récompenſe a donné à ce climat rude, un Ciel ſerain, un air pur. L'été, preſque toujours échauffé par le ſoleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'hyver y ſont adoucies par des aurores & des crépuſcules, qui durent à proportion que le ſoleil s'éloigne plus de la Suéde ; & la lumiére de la lune, qui n'y eſt obſcurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & trés-ſouvent par des feux ſemblables à la lumiere zodiacale, fait qu'on voyage en Suéde la nuit comme le jour. Les beſtiaux y ſont plus petits que dans les Païs Méridionaux de l'Europe, faute de paturages. Les hommes y ſont plus grands. La ſérénité du Ciel les rend ſains ; la rigueur du climat les fortifie ; ils vivent même plus long-tems que les autres hommes, quand ils ne s'affaibliſſent pas par l'uſage immodéré des liqueurs fortes & des vins, que les Nations Septentrionales ſemblent aimer d'autant plus, que la nature les leur a refuſés.

Les Suédois ſont bien faits, robuſtes, agiles, capables de ſoutenir les plus grands travaux, la faim & la miſére ; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'induſtrieux, aïant long-tems négligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui ſeul pourroit leur donner ce qui manque à leur Païs. C'eſt principalement de la Suéde, dont une partie ſe nomme encore

 Gothie,

Gothie, que se débordérent ces multitudes de Goths, qui inondérent l'Europe & l'arrachérent à l'Empire Romain, qui en avoit été cinq cens années l'usurpateur, le législateur, & le tyran.

Les Païs Septentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la Religion laissoit aux habitans la liberté de donner plus de Citoïens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes : que ces femmes elles-mêmes ne connaissoient d'opprobre que la stérilité & l'oisiveté ; & qu'aussi laborieuses & aussi robustes, que les hommes, elles en étoient plûtôt & plus long-tems fécondes.

La Suéde fut toujours libre, jusqu'au milieu du quatorziéme siécle. Dans ce long espace de tems, le Gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magistrat eut le nom de Roi, titre qui en différens Païs se donne à des Puissances bien différentes ; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu ; & en Pologne, en Suéde, en Angleterre, l'homme de la République. Ce Roi ne pouvoit rien sans le Sénat ; & le Sénat dépendoit des Etats-Généraux, que l'on convoquoit souvent. Les Représentans de la Nation dans ces grandes Assemblées, étoient les Gentilshommes ; les Evêques, les Deputés des Villes ; avec le tems on y admit les Païsans mêmes, portion du Peuple injustement méprisée ailleurs, & esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492. cette Nation, si jalouse de sa liberté, & qui est encore fiére aujourd'hui

d'avoir ſubjugué Rome il y a treize ſiécles, fut miſe ſous le joug par une femme & par un Peuple moins puiſſant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la Sémiramis du Nord, Reine de Dannemark & de Norwége, conquit la Suéde par force & par adreſſe, & fit un ſeul Roïaume de ces trois vaſtes Etats. Après ſa mort, la Suéde fut déchirée par des guerres civiles : elle ſecoua le joug des Danois : elle le reprit : elle eut des Rois ; elle eût des Adminiſtrateurs. Deux Tyrans l'opprimérent d'une maniére horrible vers l'an 1520. L'un étoit Chriſtiern II. Roi de Dannemark, monſtre formé de vices, ſans aucune vertu ; l'autre, un Archevêque d'Upſal, Primat du Roïaume, auſſi barbare que Chriſtiern. Tous deux de concert firent ſaiſir un jour les Conſuls, les Magiſtrats de Stockolm, avec quatre-vingt-quatorze Sénateurs, & les firent maſſacrer par des bourreaux, ſous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape, pour avoir défendu les Droits de l'Etat contre l'Archevêque. Enſuite ils abandonnérent Stockolm au pillage, & tout y fut égorgé, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, déſunis quand il falloit partager les dépouilles, exerçoient ce que le Deſpotiſme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Guſtave Vaza, jeune homme deſcendu des anciens Rois du Païs, ſortit du fond des Forêts de la Dalécarlie, où il étoit caché, & vint dé-

livrer la Suéde C'étoit une de ces grandes ames que la nature forme ſi rarement, avec toutes les qualités néceſſaires pour commander aux hommes ; ſa taille avantageuſe, & ſon grand air, lui faiſoient des Partiſans dès qu'il ſe montroit. Son éloquence, à qui ſa bonne mine donnoït de la force, étoit d'autant plus perſuaſive, qu'elle étoit ſans art : ſon génie formoit de ces entrepriſes que le vulgaire croit téméraires, & qui ne ſont que hardies aux yeux des grands hommes ; ſon courage infatigable les faiſoit réuſſir. Il étoit intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un ſiécle féroce ; vertueux enfin à ce que l'on dit, autant qu'un Chef de parti peut l'être.

Guſtave Vaza avoit été otage de Chriſtiern, & retenu priſonnier contre le droit des-gens. Echappé de ſa priſon, il avoit erré, déguiſé en Païſan, dans les montagnes & dans le bois de la Dalécarlie. Là il s'étoit vû réduit à la néceſſité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour ſe cacher. Enſéveli dans ces ſouterrains, il oſa ſonger à détrôner le Tyran. Il ſe découvrit aux Païſans ; il leur parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croïent ſentir une ſoumiſſion naturelle. Il fit en peu de tems de ces ſauvages, des ſoldats aguerris. Il attaqua Chriſtiern & l'Archevêque, les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suéde, & fut élu avec juſtice par les Etats, Roi du Païs dont il étoit le libérateur.

A peine affermi ſur le Trône, il tenta une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les

véritables Tyrans de l'Etat étoient les Evêques, qui aïant presque toutes les richesses de la Suéde, s'en servoient pour opprimer les sujets & pour faire la guerre aux Rois. Cette puissance étoit d'autant plus terrible, que l'ignorance des Peuples l'avoit renduë sacrée. Il punit la Religion Catholique des attentats de ses Ministres. En moins de deux ans, il rendit la Suéde Luthérienne, par la supériorité de sa politique, plus encore que par autorité. Aïant ainsi conquis ce Roiaume, comme il le disoit, sur les Danois & sur le Clergé, il régna heureux & absolu jusqu'à l'âge de soixante & dix ans, & mourut plein de gloire, laissant sur le Trône sa famille & sa religion.

L'un de ses descendans fut ce Gustave-Adolphe, qu'on nomme le grand Gustave. Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Vismar, la Poméranie, sans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suéde après sa mort. Il ébranla le Trône de Ferdinand II. Il protégea les Luthériens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignoit encore plus la puissance de l'Empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui par ses victoires contribua alors en éfet à l'abaissement de la Maison d'Autriche; entreprise dont on attribuë toute la gloire au Cardinal de Richelieu, qui savoit l'art de se faire une réputation, tandis que Gustave se bornoit à faire de grandes choses. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube; & peut-être détrôner l'Empereur, lorsqu'il fut tué à l'âge de

de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valſtein, emportant dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord, & l'eſtime de ſes Ennemis.

Sa fille Chriſtine, née avec un génie rare, aima mieux converſer avec des Savans, que de régner ſur un Peuple qui ne connoiſſoit que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le Trône, que ſes Ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Proteſtans l'ont déchirée, comme ſi on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus ſans croire à Luther, & les Papes triomphérent trop de la converſion d'une femme, qui n'étoit que Philoſophe. Elle ſe retira à Rome, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans le centre des Arts qu'elle aimoit, & pour leſquels elle avoit renoncé à un Empire à l'âge de vingt-ſept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suéde à élire en ſa place ſon Couſin Charles Guſtave X. de ce nom, fils du Comte Palatin, Duc de Deux-Ponts. Ce Roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Guſtave-Adolphe : il porta d'abord ſes armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varſouie qui dura trois jours ; il fit long-tems la guerre heureuſement contre les Danois ; aſſiégea leur Capitale ; réünit la Scanie à la Suéde ; & fit aſſûrer, du moins pour un tems, la poſſeſſion de Sleſwic au Duc de Holſtein. Enſuite aïant éprouvé des revers, & fait la paix avec ſes ennemis, il tourna ſon ambition contre ſes ſujets. Il conçut le deſſein d'établir en Suéde la puiſſance

arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du Despotisme, que son fils Charles XI. éleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses Ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du Sénat, qui fut dèclaré le Sénat du Roi, & non du Roïaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son Despotisme n'eût réduit les sentimens de se sujets pour lui à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. Ulrique Eléonore, fille de Frédéric III. Roi de Dannemark, Princesse vertueuse & digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le 27. de Juin 1682. le Roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses Aïeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a apris de certain, touchant sa personne & ses actions.

Le premier livre, qu'on lui fit lire, fut l'ouvrage de Samuel Puffendorf, afin qu'il sût connaître de bonne heure ses Etats & ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujours depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il savoit manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, & qui découvroient ses inclinations martiales lui formérent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir

les

les fatigues où le portoit son tempérament.

Quoique doux dans son enfance, il avoit une opiniâtreté insurmontable ; le seul moïen de le plier étoit de le piquer d'honneur ; avec le mot de gloire, on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'aversion pour le Latin, mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemark l'entendoient, il l'aprit bien vite, & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même maniére pour l'engager à entendre le Français ; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir, même avec des Ambassadeurs Français, qui ne savoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la Langue Latine, on lui fit traduire Quinte-Curce : il prit pour ce livre un goût, que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le stile. Celui qui lui expliquoit cet Auteur, lui aïant demandé, ce qu'il pensoit d'Alexandre ? *Je pense*, dit le Prince, *que je voudrois lui ressembler.* Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah !* reprit-il, *n'est-ce pas assez quand on a conquis des Roïaumes ?* On ne manqua pas de rapporter ces réponses au Roi son Pere, qui s'écria : *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Gustave.* Un jour il s'amusoit dans l'apartement du Roi à regarder deux Cartes Géographiques ; l'une d'une Ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'Empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, Province conquise par les Suédois depuis un siécle. Au bas de la Carte de la Ville Hongroise,

il y avoit ces mots tirés du Livre de Job : *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée ; le nom du Seigneur ſoit beni.* Le jeune Prince aïant lû ces paroles, prit ſur le champ un craïon, & écrivit au bas de la Carte de Riga : *Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas* *. Ainſi dans les actions les plus indifférent de ſon enfance, ce naturel indomptable laiſſoit ſouvent échaper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit onze ans lorſqu'il perdit ſa mere. Cette Princeſſe mourut en 1693. le 5. Août, d'une maladie cauſée par les chagrins que lui donnoit ſon mari, & par les éforts qu'elle faiſoit pour les diſſimuler. Charles XI. avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ſes ſujets, par le moïen d'une eſpéce de Cour-de-Juſtice, nommée *la Chambre des Liquidations*, établie de ſon autorité ſeule. Une foule de Citoïens ruïnés par cette Chambre, Nobles, Marchands, Fermiers, Veuves, Orphelins, rempliſſoient les rûës de Stockolm, & venoient tous les jours à la porte du Palais pouſſer des cris inutiles. La Reine ſecourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna ſon argent, ſes pierreries, ſes meubles, ſes habits mêmes. Quand elle n'eut plus rien à leur donner elle ſe jetta en larmes aux pieds de ſon mari, pour le prier d'avoir compaſſion de ſes ſujets. Le Roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons priſe pour nous donner des enfans, & non pour*

* Deux Ambaſſadeurs de France en Suéde m'ont conté ce fait.

nous.

nous donner des avis. Depuis ce tems il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxième année de son âge, & dans la trente-septième de son règne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avoit déja entamé l'ouvrage de la Paix entre ces Puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un Trône affermi & respecté au-dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis; avec des finances en bon ordre, ménagées par des Ministres habiles.

Charles XII. à son avénement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suéde, & de la Finlande; mais il régnoit encore sur la Livonie, la Carélie, l'Ingrie; il possédoit Vismar, Vibourg, les Isles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Poméranie, le Duché de Brême & de Verden; toutes conquêtes de ses Ancêtres, assûrées à sa Couronne par une longue possession, & par la foi des Traités solemnels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suédoises. La Paix de Ryswick, commencée sous les auspices du pere, fut concluë sous ceux du fils: il fut le Médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les Loix Suédoises fixent la Majorité des Rois à quinze ans. Mais Charles XI. absolu en tout, retarda par son Testament celle de son

fils jusqu'à dix-huit. Il favorisoit par cette disposition les vûës ambitieuses de sa mere Edwige-Eléonor de Holstein, Veuve de Charles X. Cette Princesse fut déclarée par le Roi son fils tutrice du jeune Roi son petit-fils, & Régente du Roïaume, conjointement avec un Conseil de cinq personnes.

La Régente avoit eu part aux affaires, sous le régne du Roi son fils. Elle étoit avancée en âge; mais son ambition, plus grande que ses forces & que son génie, lui faisoit espérer de jouir long-tems des douceurs de l'autorité sous le Roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince passoit son tems à la chasse, ou s'occupoit à faire la revûë des troupes: il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles; ces amusemens ne sembloient que l'éfet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paraissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Régente; & cette Princesse se flâtoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'aplication, & qu'elle en gouverneroit plus long-tems.

Un jour, au mois de Novembre, la même année de la mort de son pere, il venoit de faire la revûë de plusieurs Régimens; le Conseiller d'Etat Piper ètoit auprès de lui; le Roi paraissoit abîmé dans une rêverie profonde. Puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à Votre Majesté à quoi Elle songe si sérieusement? *Je songe*, répondit le Prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme.*

femme. Piper ſaiſit dans le moment l'occaſion de faire une grande fortune. Il n'avoit pas aſſez de crédit pour oſer ſe charger lui-même de l'entrepriſe dangereuſe d'ôter la Régence à la Reine, & d'avancer la Majorité du Roi : il propoſa cette négociation au Comte Axel Sparre, homme ardent, & qui cherchoit à ſe donner de la conſidération : il le flata de la confiance du Roi ; Sparre le crut, ſe chargea de tout, & ne travailla que pour Piper. Les Conſeillers de la Régence furent bien-tôt perſuadés. C'étoit à qui précipiteroit l'exécution de ce deſſein, pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allérent en Corps en faire la propoſition à la Reine, qui ne s'atendoit pas à une pareille déclaration. Les Etats-Généraux étoient aſſemblés alors. Les Conſeillers de la Régence y propoſérent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre : la choſe fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter ; deſorte que Charles XII. ſouhaita de régner, & en trois jours les Etats lui déférérent le Gouvernement. Le pouvoir de la Reine & ſon crédit tombérent en un inſtant. Elle mena depuis une vie privée, plus ſortable à ſon âge, quoique moins à ſon humeur. Le Roi fut couronné le 24. Décembre ſuivant. Il fit ſon entrée dans Stockolm ſur un cheval alezan, ferré d'argent, aïant le Sceptre à la main & la Couronne en tête, aux acclamations de tout un Peuple, idolâtre de ce qui eſt nouveau, & concevant toujours de grandes eſpérances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upſal eſt en poſſeſſion de

faire

faire la cérémonie du Sacre & du Couronnement : c'est de tant de droits que ses Prédécesseurs s'étoient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au Prince, il tenoit entre ses mains la Couronne pour la lui mettre sur la tête ; Charles l'arracha des mains de l'Archevêque, se couronna lui-même, en regardant fiérement le Prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, aplaudit à l'action du Roi. Ceux-même qui avoient le plus gémi sous le Despotisme du pere, se laissérent entraîner à louer dans le fils cette fierté, qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au Conseiller Piper, qui fut bien-tôt son Premier-Ministre, sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit Comte, ce qui est une qualité éminente en Suéde, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence, comme en France.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnérent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de régner. Il n'avoit à la vérité aucune passion dangereuse ; mais on ne voïoit dans sa conduite que des emportemens de jeunesse & de l'opiniâtreté. Il paraissoit inapliqué & hautain. Les Ambassadeurs qui étoient à sa Cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tels à leurs Maîtres *. La Suéde avoit de lui la même opinion ; personne

* Les Lettres originales en font foi.

ne

ne connoissoit son caractère ; il l'ignoroit lui-même, lorsque des orages, formés tout-à-coup dans le Nord, donnérent à ses talens cachés occasion de se déploïer.

Trois puissans Princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirérent sa ruïne presque en même-tems. Le premier fut Frédéric IV. Roi de Dannemark son cousin : le second, Auguste, Electeur de Saxe, Roi de Pologne ; Pierre le Grand, Czar de Moscovie, étoit le troisième, & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres qui ont produit de si grands événemens, & commencer par le Dannemark.

De deux sœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épousé le Duc de Holstein, jeune Prince, plein de bravoure & de douceur. Le Duc, opprimé par le Roi de Dannemark, vint à Stockolm avec son épouse, se jetter entre les bras du Roi, & lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frère, mais comme au Roi d'une Nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne Maison de Holstein, fonduë dans celle d'Oldenbourg, étoit montée sur le Trône de Dannemark par élection en 1449. Tous les Roïaumes du Nord étoient alors électifs. Celui de Dannemark devint bien-tôt héréditaire. Un de ses Rois, nommé Christiern III. eut pour son frére Adolphe une tendresse ou des ménagemens, dont on ne trouve guéres d'exemples chez les Princes. Il ne vouloit point le laisser sans Souveraineté ; mais il ne pouvoit démem-

brer

brer ses propres Etats. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les Duchés de Holstein-Gottorp & de Sleswic: établissant que les Descendans d'Adolphe gouverneroient desormais le Holstein, conjointement avec les Rois de Dannemark: que ces deux Duchés leur appartiendroient en commun; & que le Roi de Dannemark ne pourroit rien innover dans le Holstein sans le Duc, ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avoit déja eu un exemple dans la même Maison, pendant quelques années, étoit depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la Branche de Dannemark & celle de Holstein-Gottorp; les Rois cherchant toujours à opprimer les Ducs, & les Ducs à être indépendans. Il en avoit couté la liberté & la Souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux Conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suéde, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exècution du Traité. Mais comme un Traité entre les Souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus faible, la querelle renaissoit plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Dannemark & le jeune Duc. Tandis que le Duc étoit à Stockolm, les Danois faisoient déja des actes d'hostilité dans le Païs de Holstein, & se liguoient secrettement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suéde lui-même.

Frédéric-Auguste, Electeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de Polignac,

Polignac, ni les grandes qualités du Prince de Conti, ſon concurrent au Trône, n'avoient pu empêcher d'être élu depuis deux ans Roi de Pologne, étoit un Prince moins connu encore, par ſa force de corps incroïable, que par ſa bravoure & la galanterie de ſon eſprit. Sa Cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louïs XIV. Jamais Prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ſes dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des ſuffrages de la Nobleſſe Polonoiſe, & forcé l'autre par l'aproche d'une armée Saxonne. Il crut avoir beſoin de ſes troupes pour ſe mieux affermir ſur le Trône, mais il falloit un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les deſtina à attaquer le Roi de Suéde en Livonie, à l'occaſion que l'on va raporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile, Province du Nord, avoit appartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Moſcovites, les Polonois & les Suédois s'en étoient diſputés la poſſeſſion. La Suéde l'avoit enlevée depuis près de cent années ; & elle lui avoit été enfin cédée ſolemnellement par la Paix d'Oliva.

Le feu Roi Charles XI. dans ſes ſévérités pour ſes ſujets, n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépouillés de leurs priviléges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul, malheureuſement célèbre depuis par ſa mort tragique, fut député de la Nobleſſe Livonienne pour porter au Trône les plaintes de la Province. Il fit à ſon Maître une harangue reſpectueu-

ſe,

se, mais forte & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les Rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire atention. Toutesfois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa colére, frappa doucement sur l'épaule de Patkul. *Vous avez parlé pour votre Patrie en brave homme*, lui dit-il; *je vous en estime, continuez.* Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de Leze-Majesté, & comme tel, condamner à la mort. Patkul, qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le Roi Auguste. Charles XI. étoit mort; mais la Sentence de Patkul & son indignation subsistoient. Il représenta au Monarque Polonais la facilité de la conquête de la Livonie; des Peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suéde; un Roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un Prince déja tenté de cette conquête. Auguste, à son Couronnement, avoit promis de faire ses éforts pour recouvrer les Provinces que la Pologne avoit perduës. Il crut par son irruption en Livonie plaire à la République & affermir son pouvoir; mais il se trompa dans ces deux idées qui paraissoient si vraisemblables. Tout fut prêt bien tôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des Déclarations de guerre, & des Manifestes. Le nuage grossissoit en même-tems du

du côté de la Moscovie. Le Monarque qui la gouvernoit mérite l'attention de la postérité.

Pierre Alexiowits, Czar de Russie, s'étoit déja rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1697. & par la prise d'Azoph qui lui ouvroit l'Empire de la Mer Noire. Mais c'étoit par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchoit le nom de *Grand*. La Moscovie ou Russie embrasse le Nord de l'Asie & celui de l'Europe, & depuis les frontiéres de la Chine s'étend l'espace de quinze cens lieuës jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suéde. Mais ce Païs immense étoit à peine connu de l'Europe avant le Czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisés que les Mexicains, quand ils furent découverts par Cortez; nés tous esclaves de Maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissoient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les Arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffoit toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendoit, sous peine de mort, de sortir de leur Païs sans la permission de leur Patriarche. Cette loi faite pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisoit à une Nation, qui, dans l'abîme de son ignorance & de sa misére, dédaignoit tout commerce avec les Nations étrangéres.

L'Ere des Moscovites commençoit à la création du Monde; ils comptoient 7207. ans au commencement du siécle passé, sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année revenoit au treize de notre mois de Septembre. Ils alléguoient pour raison de cet établisse-

établissement, qu'il étoit vraisemblable que Dieu avoit créé le Monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connaissances qu'ils eussent, étoient des erreurs grossiéres ; personne ne se doutoit parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printems d'un autre Païs dans les climats opposés. Il n'y avoit pas long-tems que le Peuple avoit voulu brûler à Moscow le Secrétaire d'un Ambassadeur de Perse, qui avoit prédit une êclipse de soleil. Ils ignoroient jusqu'à l'usage des chiffres ; ils se servoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre maniére de compter dans tous les Bureaux de Recettes, & dans le Trésor du Czar.

Leur Religion étoit & est encore celle des Chrétiens Grecs ; mais mêlée de superstitions, auxquelles ils étoient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moscovites osoient manger du Pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de Colombe. Ils observoient réguliérement quatre Carêmes par an ; & dans ces tems d'abstinence, ils n'osoient se nourrir ni d'œufs ni de lait. Dieu & S. Nicolas étoient les objets de leur culte, & immédiatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier étoit sans bornes, comme leur ignorance. Il rendoit des Arrêts de mort, & infligeoit les supplices les plus cruels, sans qu'on pût appeller de son Tribunal. Il

se

se promenoit à cheval deux fois l'an, suivi de tout son Clergé, en cérémonie. Le Czar à pied tenoit la bride du cheval, & le Peuple se prosternoit dans les ruës, comme les Tartares devant leur Grand Lama. La Confession étoit pratiquée; mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paroissoit nécessaire; mais non le repentir. Ils se croioient purs devant Dieu, avec la bénédiction de leurs Papas. Ainsi ils passoient sans remords, de la confession au vol & à l'homicide; & ce qui est un frein pour d'autres Chrétiens, étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisoient scrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les peres de famille, les Prêtres, les femmes, les filles, s'enyvroient d'eau-de-vie les jours de Fêtes. On disputoit cependant sur la Religion en ce Païs, comme ailleurs; la plus grande querelle étoit pour savoir si les Laïques devoient faire le signe-de-la-Croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursuff, sous le précédent règne, avoit excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute. Il y avoit même des fanatiques, comme parmi ces Nations policées, chez qui tout le monde est théologien; & Pierre, qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables, qu'on nommoit *Vosko Jésuites*.

Le Czar dans son vaste Empire avoit beaucoup d'autres sujets qui n'étoient pas Chrétiens. Les Tartares, qui habitent le bord Occidental de la Mer Caspienne & des Palus Méotides, sont Mahométans. Les Sibériens, les Ostia-

quest,

ques, les Samoïdes, qui sont vers la Mer Glaciale, étoient des sauvages, dont les uns étoient idolâtres, les autres n'avoient pas même la connaissance d'un Dieu ; & cependant les Suédois envoïés prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowits avoit reçu une éducation qui tendoit à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les Etrangers, avant qu'il fût à quel point ils pouvoient lui être utiles. Un jeune Génevois, nommé *le Fort*, d'une ancienne famille de Génève, fils d'un Marchand droguiste, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Ce jeune homme envoïé par son pere pour être Facteur à Coppenhague, quitta son commerce & suivit un Ambassadeur Danois à Moscow, par cette inquiétude d'esprit qu'éprouvent toujours ceux qui se sentent au-dessus de leur état. Il lui prit envie d'apprendre la Langue Russienne. Les progrès rapides qu'il y fit, excitérent la curiosité du Czar, encore jeune. Il en fut connu : il s'insinua dans sa familiarité, & passa bien tôt à son service. Il lui parloit souvent des avantages du Commerce & de la Navigation ; il lui disoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centiéme partie des Etats de la Moscovie, faisoit, par le moïen du Commerce seul, une aussi grande figure dans l'Europe que les Espagnes, dont elle avoit été autrefois une petite Province inutile & méprisée. Il l'entretenoit de la politique

litique rafinée des Princes de l'Europe, de la discipline de leurs Troupes, de la police de leurs Villes, du nombre infini de Manufactures, des Arts & des Sciences, qui rendent les Européans puissans & heureux. Ces discours éveillérent le jeune Empereur, comme d'une profonde léthargie; son puissant génie, qu'une éducation barbare avoit retenu & n'avoit pû détruire, se développa presque tout-à-coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une Nation nouvelle. Plusieurs Princes avoient avant lui renoncé à des Couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avoit cessé d'être Roi pour aprendre mieux à régner: c'est ce que fit Pierre le Grand.

Il quitte la Moscovie en 1698. n'aïant encore régné que deux années, & alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avoit été un domestique de ce même Mr. *le Fort*, qu'il envoïoit Ambassadeur-Extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amsterdam, il se fit inscrire dans le rôle des Charpentiers de l'Amirauté des Indes, sous le nom de *Pierre Michaëlof*; mais communément on l'appelloit Peter-Bas, ou Maitre-Pierre. Il travailloit dans le chantier comme les autres Charpentiers. Dans les intervalles de son travail, il aprenoit les parties des Mathématiques qui peuvent être utiles à un Prince, les Fortifications, la Navigation, l'Art de lever des Plans. Il entroit dans les boutiques des ouvriers, éxaminoit toutes les manufactures, rien n'échapoit à ses obser-

vations.

vations. De-là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des Vaisseaux: il repassa en Hollande, vit tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de son Païs. Enfin, après deux ans de voïages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Moscovie, amenant avec lui les Arts de l'Europe. Des artisans de toute espéce l'y suivirent en foule. On vit pour la premiére fois de grands Vaisseaux Moscovites sur la Mer Noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture réguliére & noble furent élevés au milieu des hutes Russiennes. Il établit des Colléges, des Académies, des Imprimeries, des Bibliothéques: les Villes furent policées, les habillemens, les coutumes changérent peu-à-peu, quoiqu'avec difficulté, Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies: la dignité de Patriarche fut éteinte; le Czar se déclara le Chef de la Religion: & cette derniére entreprise qui auroit coûté le Trône & la Vie à un Prince moins absolu, reüssit presque sans contradiction, & lui assûra le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un Clergé ignorant & barbare, il osa essaïer de l'instruire, & par-là même il risqua de le rendre redoutable; mais il se croïoit assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner dans le peu de Cloîtres qui restent, la Philosophie & la Théologie. Il est vrai que cette Théologie tient encore de ce tems sauvage dont Pierre Alexiowits a retiré

l'humanité.

l'humanité. Un homme digne de foi m'a aſſuré qu'il avoit aſſiſté à une Thèſe publique, où il s'agiſſoit de ſavoir ſi l'uſage du tabac à fumer étoit un péché. Le Répondant prétendoit qu'il étoit permis de s'enyvrer d'eau-de-vie, mais non de fumer ; parce que la Très-Sainte Ecriture dit, que ce qui ſort de la bouche de l'homme le ſouille, & que ce qui y entre ne le ſouille point.

Les Moines ne furent pas contens de la réforme ; à peine le Czar eut-il établi des Imprimeries, qu'ils s'en ſervirent pour le décrier ; ils impriméent qu'il étoit l'Antechriſt ; leurs preuves étoient qu'il ôtoit la barbe aux vivans & qu'on faiſoit dans ſon Académie des diſſections de quelques morts. Mais un autre Moine qui vouloit faire fortune réfuta ce livre & démontra que Pierre n'étoit point l'Antechriſt, parce que le nombre 666. n'étoit pas dans ſon nom. L'Auteur du libelle fut roué, & celui de la réfutation fut fait Evêque de Rezan.

Le Réformateur de la Moſcovie a ſur-tout porté une Loi ſage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés ; c'eſt qu'il n'eſt permis à aucun homme au ſervice de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni ſur-tout à un Mineur, de paſſer dans un Cloître.

Ce Prince comprit combien il importe de ne point conſacrer à l'oiſiveté des ſujets qui peuvent être utiles, & de ne point permettre qu'on diſpoſe à jamais de ſa liberté dans un âge où l'on ne peut diſpoſer de la moindre partie de ſa fortune. Cependant l'induſtrie des Moines élu-

de tous les jours cette Loi faite pour le bien de l'humanité, comme si les Moines gagnoient en éfet à peupler les Cloîtres aux dépens de la Patrie.

Le Czar n'a pas assujéti seulement l'Eglise à l'Etat, à l'exemple des Sultans Turcs; mais plus grand politique, il a détruit une Milice semblable à celle des Janissaires; & ce que les Ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de tems; il a dissipé les Janissaires Moscovites, nommés *Strelits*, qui tenoient les Czars en tutelle. Cette Milice, plus formidable à ses Maîtres qu'à ses voisins, étoit composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié restoit à Moscow, & l'autre étoit répanduë sur les frontiéres. Un Strelits n'avoit que quatre roubles par an de paye; mais des priviléges, ou des abus, le dédommageoient amplement.

Pierre forma d'abord une Compagnie d'Etrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être Tambour & d'en faire les fonctions; tant la Nation avoit besoin d'exemples. Il fut Officier par dégrés. Il fit petit-à-petit de nouveaux Régimens; & enfin se sentant maître de Troupes disciplinées, il cassa les Strelits, qui n'osérent désobéïr.

La Cavalerie étoit à peu près ce qu'est la Cavalerie Polonaise, & ce qu'étoit autrefois la Française, quand le Roïaume de France n'étoit qu'un assemblage de Fiefs. Les Gentilshommes Russes montoient à cheval à leurs dépens & combattoient sans discipline: quelquefois

sans

ſans autres armes qu'un ſabre ou un carquois; incapables d'être commandés, & par conſéquent de vaincre.

Pierre le Grand leur aprit à obéïr, par ſon exemple & par les ſuplices. Car il ſervoit en qualité de Soldat & d'Officier ſubalterne, & puniſſoit rigoureuſement en Czar les Boïards; c'eſt-à-dire, les Gentilshommes qui prétendoient que le Privilége de la Nobleſſe étoit de ne ſervir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un Corps régulier pour ſervir l'artillerie, & prit cinq cens cloches aux Egliſes pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé auſſi des Corps de Dragons, Milice très-convenable au génie des Moſcovites, & à la forme de leurs chevaux qui ſont petits. La Moſcovie avoit en 1738. trente Régimens de Dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'eſt lui qui a établi les Huſſards en Ruſſie; enfin, il a eu juſqu'à une Ecole d'Ingénieurs dans un païs où perſonne ne ſavoit avant lui les Elémens de la Géométrie.

Il étoit bon Ingénieur lui-même; mais ſurtout il excelloit dans tous les Arts de la Marine; bon Capitaine de Vaiſſeau, habile Pilote, bon Matelot, adroit Charpentier; & d'autant plus eſtimable dans ces Arts, qu'il étoit né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvoit dans ſa jeuneſſe paſſer ſur un Pont ſans frémir: il faiſoit fermer alors les volets de bois de ſon caroſſe; le courage & le génie domptérent en lui cette foibleſſe machinale.

Il fit conſtruire un beau Port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanaïs : il vouloit y entretenir des Galéres ; & dans la ſuite, croyant que ces vaiſſeaux longs, plats & legers, devoient réuſſir dans la Mer Baltique, il en a fait conſtruire plus de trois cens dans ſa ville favorite de Péterſbourg ; il a montré à ſes ſujets l'art de les bâtir avec du ſimple ſapin, & celui de les conduire. Il avoit apris juſqu'à la Chirurgie : on l'a vu dans un beſoin faire la ponction à un hydropique ; il réüſſiſſoit dans les Mécaniques & inſtruiſoit les artiſans.

Les finances du Czar étoient à la vérité peu de choſe, par rapport à l'immenſité de ſes Etats : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à 50 livres, comme nous faiſons aujourd'hui, & comme nous ne ferons peut-être pas demain ; mais c'eſt être très riche chez ſoi que de pouvoir faire de grandes choſes. Ce n'eſt pas la rareté de l'argent ; mais celle des hommes & des talens qui rend un Empire faible.

La Nation des Ruſſes n'eſt pas nombreuſe, quoique les femmes y ſoient fécondes & les hommes robuſtes. Pierre lui-même en poliſſant ſes Etats, a malheureuſement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-tems malheureuſes, des Nations tranſplantées des bords de la Mer Caſpienne à ceux de la Mer Baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourant en Moſcovie de la petite-vérole, plus dangereuſe en ces climats qu'ail-

qu'ailleurs; enfin, les triſtes ſuites d'un Gouvernement long-tems ſauvage, & barbare même dans ſa police, ſont cauſe que cette grande partie du continent a encore des vaſtes deſerts. On compte à preſent en Ruſſie cinq cens mille familles de Gentilſhommes, deux cens mille de gens de Loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois & de païſans payans une eſpèce de taille, ſix cens mille hommes dans les Provinces conquiſes ſur la Suéde: les Coſaques de l'Ukraine & les Tartares, vaſſaux de la Moſcovie, ne montent pas à plus de deux millions; enfin on a trouvé que ces païs immenſes ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes; c'eſt-à-dire, un peu plus de deux tiers des habitans de la France.

Le Czar Pierre, en changeant les mœurs, les loix, la milice, la face de ſon païs, vouloit auſſi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richeſſe d'un Etat & les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Ruſſie le centre du négoce de l'Aſie & de l'Europe. Il vouloit joindre par des canaux, dont il dreſſa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, & s'ouvrir des chemins nouveaux de la Mer Baltique au Pont-Euxin & à la Mer Caſpienne; & de ces deux Mers à l'Océan Septentrional.

Le Port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeoit un circuit long & dangereux, ne lui paraiſſoit pas aſſez commode. Il avoit dès l'an 1700. le deſſein de bâtir ſur la Mer Baltique un Port,

 qui

qui deviendroit le Magafin du Nord, & une Ville qui feroit la capitale de fon Empire.

Il cherchoit déja un paffage par les Mers du Nord-Eft à la Chine, & les Manufactures de Paris & de Péking devoient embellir fa Ville nouvelle.

Un chemin par terre de 754. *Verftes* *, pratiqué à travers des marais qu'il falloit combler, devoit conduire de Mofcow à fa nouvelle Ville. La plûpart de ces projets ont été exécutés par fes mains ; & deux Impératrices, qui lui ont fuccédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de fes vûës, quand elles étoient praticables, & n'ont abandonné que l'impoffible.

Il a voyagé toujours dans fes Etats, autant que fes guerres l'ont pu permettre ; mais il a voyagé en Légiflateur & en Phyficien, examinant par tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, fondant lui-même les profondeurs des Fleuves & des Mers, ordonnant des éclufes, vifitant des chantiers, faifant fouiller des Mines, éprouvant les Métaux, faifant lever des Cartes exactes, & y travaillant de fa main.

Il a bâti dans un lieu fauvage la Ville Impériale de Péterfbourg, qui contient aujourd'hui foixante mille maifons, où s'eft formée de nos jours une Cour brillante, & où enfin on connait les plaifirs délicats. Il a bâti le Port de Cronftadt fur la Néva ; Ste. Croix fur les frontiéres de la Perfe, des Forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie ; des Amirautés à Archangel, à

* NB. Un *Verfte* eft de 750. pas.

Péterſbourg, à Aſtracan; à Aſoph, des Arſenaux, des Hôpitaux. Il faiſoit toutes ſes maiſons petites & de mauvais goût; mais il prodiguoit pour les maiſons publiques la magnificence & la grandeur.

Les Sciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de ſiécles, ſont venues par ſes ſoins dans ſes Etats toutes perfectionnées. Il a créé une Académie ſur le modèle des Sociétés fameuſes de Paris & de Londres: les de Liſles, les Bulfingers, les Hermands, les Bernoullis, le célèbre Wolf, homme excellent en tout genre de Philoſophie, ont été appellés à grands frais à Péterſbourg; cette Académie ſubſiſte encore; & il ſe forme enfin des Philoſophes Moſcovites.

Il a forcé la jeune Nobleſſe de ſes Etats à voyager, à s'inſtruire, à raporter en Ruſſie la politeſſe étrangére; j'ai vû de jeunes Ruſſes pleins d'eſprit & de connoiſſances. C'eſt ainſi qu'un ſeul homme a changé le plus grand Empire du monde. Il eſt affreux qu'il ait manqué à ce Réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ſes plaiſirs, de la férocité dans ſes mœurs, de la barbarie dans ſes vengeances, ſe mêloient à tant de vertus. Il poliçoit ſes peuples, & il étoit ſauvage; il le ſentoit. Il a dit à un Magiſtrat d'Amſterdam: *Je réforme mon Païs, & je ne peux me réformer moi-même.* Il a de ſes propres mains été l'exécuteur de ſes ſentences ſur des criminels, & dans une débauche de table il a fait voir ſon adreſſe à couper des têtes. Il y a dans

 l'Afri-

l'Afrique des Souverains qui verſent le ſang de leurs ſujets de leurs mains ; mais ces Monarques paſſent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il falloit corriger, ou deſhériter, rendroit la mémoire de Pierre odieuſe, ſi le bien qu'il a fait à ſes ſujets ne faiſoit preſque pardonner ſa cruauté envers ſon propre ſang.

Tel étoit le Czar Pierre ; & ſes grands deſſeins n'étoient encore qu'ébauchés, lorſqu'il ſe joignit aux Rois de Pologne & de Dannemark contre un enfant, qu'ils mépriſoient tous. Le Fondateur de la Ruſſie voulut être Conquérant ; il crut qu'il pourroit le devenir ſans peine, qu'une guerre ſi bien projettée ſeroit utile à tous ſes deſſeins ; l'art de la guerre étoit un art nouveau, qu'il falloit montrer à ſes peuples.

D'ailleurs il avoit beſoin d'un Port à l'Orient de la Mer Baltique pour l'exécution de toutes ſes idées. Il avoit beſoin de la Province de l'Ingrie qui eſt au Nord-Eſt de la Livonie. Les Suédois en étoient maîtres, il falloit la leur arracher. Ses Ancêtres avoient eu des droits ſur l'Ingrie, l'Eſtonie, la Livonie ; le tems ſembloit propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, & anéantis par des Traités. Il conclut donc une Ligue avec le Roi de Pologne pour enlever au jeune Charles XII. tous ces Païs, qui ſont entre le Golfe de Finlande, la Mer Baltique, la Pologne & la Moſcovie.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux & ſubit dans le caractére de Charles XII. A l'âge de 18. ans il ſoutient la guerre contre le Dannemark, la Pologne & la Moſcovie: termine la guerre de Dannemark en ſix ſemaines: défait quatre-vingt mille Moſcovites avec huit mille Suédois, & paſſe en Pologne. Deſcription de la Pologne & de ſon Gouvernement. Charles gagne pluſieurs batailles, & eſt maître de la Pologne, où il ſe prépare à nommer un Roi.

TROIS puiſſans Rois menaçoient ainſi l'enfance de Charles XII. Les bruits de ces préparatifs conſternoient la Suéde & allarmoient le Conſeil: les grands Généraux étoient morts; on avoit raiſon de tout craindre ſous un jeune Roi, qui n'avoit encore donné

de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistoit presque jamais dans le Conseil que pour croiser les jambes sur la table ; distrait, indifférent ; il n'avoit paru prendre part à rien.

Le Conseil délibéra en sa presence sur le danger où l'on étoit : quelques Conseillers proposoient de détourner la tempête par des négociations ; tout-d'un-coup le jeune Prince se leve avec l'air de gravité & d'assurance d'un homme supérieur, qui a pris son parti, " Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire " une guerre injuste ; mais de n'en finir une " légitime que par la perte de mes ennemis. " Ma résolution est prise : j'irai attaquer le pre- " mier qui se déclarera ; & quand je l'aurai " vaincu, j'espére faire quelque peur aux au- " tres. " Ces paroles étonnérent tous ces vieux Conseillers : ils se regardérent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel Roi & honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore, quand on le vit renoncer tout-d'un-coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre & de César, il se proposa d'imiter tout de ces deux Conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassemens : il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avoit aimé le faste dans les habits ; il ne fut vétu depuis que comme un simple soldat.

dat. On l'avoit soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa Cour ; soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il vouloit contenir dans la discipline la plus rigoureuse ; peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les Rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit qu'il n'avoit pris ce parti que pour dompter en tout la nature, & pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme ; mais le plus grand nombre m'a assuré qu'il voulut par-là se punir d'un excès qu'il avoit commis, & d'un affront qu'il avoit fait à table à une femme en présence même de la Reine sa mere. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, & cette privation qu'il s'imposa toute sa vie, sont une espéce d'héroïsme non moins admirable.

Il commença par assûrer des secours au Duc de Holstein son beau-frére. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, Province voisine du Holstein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit besoin. Ses Etats étoient déja ravagés, son château de Gottorp pris, sa ville de Tonningue pressée par un siége opiniâtre, où le Roi de Dannemark étoit venu en personne, pour jouïr d'une conquête qu'il croïoit sûre. Cette étincelle commençoit à embraser l'Empire. D'un côté les Troupes Saxonnes du Roi de Pologne,

 celles

celles de Brandebourg, de Wolfembuttel, de Hesse-Cassel, marchoient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suéde, les Troupes de Hannover & de Zell, & trois Régimens de Hollande venoient secourir le Duc. Tandis que le petit Païs de Holstein étoit ainsi le Théâtre de la guerre, deux Escadres, l'une d'Angleterre, & l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étoient garans du Traité d'Altena, violé par les Danois. L'Angleterre & les Etats-Généraux, s'empressoient alors à secourir le Duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposoit à l'agrandissement du Roi de Dannemark. Ils savoient, que le Danois étant maître du passage du Sund, imposeroit des loix onéreuses aux Nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a longtems engagé les Anglais & les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les Princes du Nord : ils se joignirent au jeune Roi de Suéde, qui sembloit devoir être accablé par tant d'Ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit, parce qu'on ne le croyoit pas capable de se défendre. Il étoit à la chasse aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il faisoit cette chasse d'une maniére aussi nouvelle que dangereuse ; on n'avoit d'autres armes que des bâtons fourchus derriére un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démésurée vint droit au Roi, qui le

terrassa

terrassa après une longue lutte, à l'aide du filet & de son bâton. Cet excès de courage fit voir à ceux qui l'environnoient, quelle valeur il déployeroit contre ses ennemis.

Il partit pour sa premiére campagne le 8. Mai, nouveau stile, de l'année 1700. Il quitta Stockolm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au Port de Carelscroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes, & en l'admirant. Avant de sortir de Suéde, il établit à Stockolm un Conseil de Défense, composé de plusieurs Sénateurs. Cette Commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la Flotte, les Troupes & les Fortifications du païs. Le Corps du Sénat devoit régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du Roïaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa Flotte étoit composée de quarante-trois Vaisseaux: celui qu'il monta, nommé *le Roi Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vû, étoit de cent-vingt piéces de canon; le Comte Piper son Premier-Ministre, le Général Renschild, & le Comte de Guiscard, Ambassadeur de France en Suéde, s'y embarquérent avec lui. Il joignit les Escadres des Alliés. La Flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois Flottes combinées de s'aprocher assez près de Coppenhague, pour y jetter quelques bombes.

Il est certain que ce fut le Roi lui-même qui proposa alors au Général Renschild de faire une descente

descente & d'assiéger Coppenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer. Renschild fut étonné d'une proposition, qui marquoit autant d'habileté que de courage dans un jeune Prince sans expérience. Bien-tôt tout fut prêt pour la descente ; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient sur les Côtes de Suéde, & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand Vaisseau, & monta une Frégate plus legére : on commença par faire partir trois cens Grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portoient des fascines, des chevaux de frize, & les instrumens des Pionniers. Cinq cens hommes d'élite suivoient dans d'autres chaloupes. Après venoient les vaisseaux de guerre du Roi, avec deux frégates Anglaises & deux Hollandaises, qui devoient favoriser la descente à coups de canon.

Coppenhague, capitale du Dannemark, est située dans l'Isle de Zéeland au milieu d'une belle Plaine, aïant au Nord-Ouest le Sund, & à l'Orient la Mer Baltique, où étoit alors le Roi de Suéde. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçoient d'une descente, les habitans consternés, par l'inaction de leur Flotte & par le mouvement des vaisseaux Suédois, regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage : la Flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Coppenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des Milices furent placées derriére d'épais

d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Le Roi quitta alors sa frégate, pour s'aller mettre dans la premiére chaloupe, à la tête de ses Gardes : l'Ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui. *Monsieur l'Ambassadeur*, lui dit-il en Latin, (car il ne vouloit jamais parler Français) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le Comte de Guiscard, en Français : *le Roi mon Maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté ; je me flâte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre Cour, qui n'a jamais été si brillante*. En disant ces paroles, il donna la main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le Comte Piper & l'Ambassadeur entrérent. On s'avançoit sous les coups de canon des vaisseaux, qui favorisoient la descente. Les bateaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage. Charles XII. impatient de ne pas aborder assez près, ni assez-tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-delà la ceinture : ses Ministres, l'Ambassadeur de France, les Officiers, les Soldats, suivent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grèle de mousquetades. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à-balle, demanda au Major-Général Stuard, qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit siflement qu'il entendoit à ses oreilles ? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le Major. *Bon*, dit le Roi, *ce sera-*

là

là dorénavant ma musique. Dans le même moment, le Major qui expliquoit le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule ; & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues ; parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuosité que ne peuvent avoir ceux qui se défendent, & qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa faiblesse & de leur supériorité. La cavalerie Danoise & les milices s'enfuirent après une faible résistance. Le Roi, maître de leurs retranchemens, se jetta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la ville, & marqua lui-même un campement. En même-tems il renvoya ses Vaisseaux en Scanie, partie de la Suéde, voisine de Coppenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspiroit à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vûë de la Flotte Danoise, qui n'avoit osé branler. Coppenhague intimidée envoya aussi-tôt des Députés au Roi pour le suplier de ne point bombarder la Ville. Il les reçut à cheval à la tête de son Régiment des Gardes : les Députés se mirent à genoux devant lui ; il fit payer à la ville quatre cens milles risdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit

promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falloit obéïr; mais on ne s'attendoit guéres que des vainqueurs daignassent païer; ceux qui les apportérent furent bien étonnés d'être payés généreusement & sans délai, par les moindres soldats de l'armée. Il régnoit depuis long-tems dans les troupes Suédoises une discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires: le jeune Roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le payement de ce qu'il achetoit, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la permission, & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toujours dans son camp la priére deux fois par jour, à sept heures du matin & à quatre heures du soir. Il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la piété, comme de la valeur. Son camp, bien mieux policé que Coppenhague, eut tout en abondance; les Païsans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois qui ne les payoient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du Roi de Suéde des provisions qui manquoient dans leurs Marchés.

Le Roi de Dannemark étoit alors dans le Holstein, où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siége de Tonningue. Il voyoit la Mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un

un jeune Conquérant déja maître du Zéeland & prêt à s'emparer de la Capitale. Il fit publier dans ses Etats, que ceux qui prendroient les armes contre les Suédois auroient leur liberté. Cette déclaration étoit d'un grand poids dans un païs autrefois libre, où tous les paysans & même beaucoup de bourgeois sont esclaves aujourd'hui. Charles fit dire au Roi de Dannemark, qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au Duc de Holstein, ou à voir Coppenhague détruite, & son Roïaume mis à feu & à sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui se piquoit de justice. On assembla un Congrès dans la ville de Travendal, sur les frontiéres du Holstein. Le Roi de Suéde ne souffrit pas que l'art des Ministres traînât les négociations en longueur: il voulut que le Traité s'achevât aussi rapidement qu'il étoit descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du Duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, & délivré d'oppression. Le Roi de Suéde ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son Allié, & humilié son Ennemi. Ainsi Charles XII. à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même-tems, le Roi de Pologne investissoit la ville de Riga, capitale de la Livonie, & le Czar s'avançoit du côté de l'Orient à la tête de près de cent mille hommes. Riga étoit défendue par le vieux Comte d'Al-

berg,

berg, Général Suédois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le Comte Flemming, depuis Ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le Sieur Patkul, pressoient tous deux le siége sous les yeux du Roi ; mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportés, l'experience du vieux Comte d'Alberg rendoit inutiles leurs éforts, & le Roi de Pologne désespéroit de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga étoit pleine de marchandises, appartenant aux Hollandais. Les Etats-Généraux ordonnérent à leur Ambassadeur auprès du Roi Auguste, de lui faire sur cela des représentations. Le Roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siége, plûtôt que de causer le moindre dommage à ses Alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance dont ils furent la véritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII. pour achever sa premiére campagne, que de marcher contre son rival de gloire Pierre Alexiowits. Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockolm trois Ambassadeurs Moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une Paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité sévére, qu'un Législateur, comme le Czar, se fît un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune Prince plein d'honneur ne pensoit pas qu'il y eût une morale différente pour les Rois & pour les Particuliers. L'Empereur de Moscovie

Moſcovie venoit de faire paraître un Manifeſte, qu'il eût mieux fait de ſupprimer. Il alléguoit pour raiſon de la guerre, qu'on ne lui avoit pas rendu aſſez d'honneurs, lorſqu'il avoit paſſé *incognito* à Riga, & qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ſes Ambaſſadeurs. C'étoient-là les griefs pour leſquels il ravageoit l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'eſt le mois de Janvier à Paris. Le Czar, qui dans de pareilles ſaiſons faiſoit quelquefois quatre cens lieues en poſte à cheval, pour aller viſiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ſes troupes que lui-même. Il ſavoit d'ailleurs que les Suédois, depuis le tems de Guſtave Adolphe, faiſoient la guerre au cœur de l'hyver comme dans l'été: il voulut accoutumer auſſi ſes Moſcovites à ne point connaître de ſaiſons, & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois. Ainſi dans un tems où les glaces & les neiges forcent les autres Nations, dans des climats tempérés à ſuſpendre la guerre, le Czar Pierre aſſiégeoit Narva à trente degrés du Pôle; & Charles XII. s'avançoit pour la ſecourir. Le Czar ne fut pas plûtôt arrivé devant la place, qu'il ſe hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'apprendre dans ſes voïages. Il traça ſon camp: le fit fortifier de tous côtés: éleva des redoutes de diſtance en diſtance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de ſon armée au Duc de Croi

Allemand,

Allemand, Général habile, mais peu ſecondé alors par les Officiers Moſcovites. Pour lui, il n'avoit dans ſes propres troupes que le rang de ſimple Lieutenant. Il avoit donné l'exemple de l'obéïſſance militaire à ſa Nobleſſe, juſque-là indiſciplinable, laquelle étoit en poſſeſſion de conduire ſans expérience & en tumulte des Eſclaves mal armés. Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait Charpentier à Amſterdam pour avoir des Flottes, fût Lieutenant à Narva, pour enſeigner à ſa Nation l'art de la guerre.

Les Moſcovites ſont robuſtes, infatigables, peut-être auſſi courageux que les Suédois; mais c'eſt au tems à aguerrir les troupes, & à la diſcipline à les rendre invincibles. Les ſeuls régimens, dont on put eſpérer quelque choſe, étoient commandés par des Officiers Allemans; mais ils étoient en petit nombre. Le reſte étoit des Barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes ſauvages: les uns armés de flêches, les autres de maſſues: peu avoient des fuſils: aucun n'avoit vû un ſiége régulier; il n'y avoit pas un bon Canonier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auroient dû réduire la petite ville de Narva en cendres, y avoient à peine fait brêche, tandis que l'artillerie de la ville renverſoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit preſque ſans fortifications: le Baron de Hoorn qui y commandoit n'avoit pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avoit pû la réduire en dix ſemaines.

On étoit déja au quinze de Novembre, quand le Czar apprit que le Roi de Suéde ayant traversé la mer avec deux cens vaiſſeaux de tranſport, marchoit pour ſecourir Narva. Les Suédois n'étoient que vingt mille. Le Czar n'avoit que la ſupériorité du nombre. Loin donc de mépriſer ſon ennemi, il employa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il ſe prépara à lui oppoſer encore une autre armée & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déja mandé près de trente mille hommes, qui s'avançoient de Pleſcow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui l'eût rendu mépriſable, ſi un Légiſlateur, qui a fait de ſi grandes choſes, pouvoit l'être. Il quitta ſon camp, où ſa préſence étoit néceſſaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvoit très-bien arriver ſans lui, & ſembla par cette démarche craindre de combattre dans un camp retranché un jeune Prince ſans expérience, qui pouvoit venir l'attaquer.

Quoiqu'il en ſoit, il vouloit enfermer Charles XII. entre deux armées. Ce n'étoit pas tout, trente mille hommes détachés du camp devant Narva, étoient poſtés à une lieue de cette ville ſur le chemin du Roi de Suéde : vingt mille Strelits étoient plus loin ſur le même chemin ; cinq mille autres faiſoient une garde avancée. Il falloit paſſer ſur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui étoit muni d'un rampart & d'un double foſſé. Le Roi de Suéde avoit débarqué à Pernaw dans le Golfe de Riga, avec environ ſeize mille hommes

hommes d'infanterie & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, & seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toujours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bien-tôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous, les uns après les autres, sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardoit entre des rochers un poste où cent hommes résolus pouvoient arrêter une armée entiére, s'enfuit à la premiére approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étoient derriére voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante & allérent porter le desordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours, & ce qui en d'autres occasions eut été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes, fatigués d'une si longue marche, devant un camp de 80. mille Moscovites, bordé de cent cinquante canons de bronze. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans délibérer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un Officier-Général lui ayant représenté la grandeur du péril: *Quoi*,

Quoi, vous doutez, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à* 80. *mille Moscovites?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet Officier: *N'êtes-vous donc pas de mon avis?* lui dit-il: *N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis; l'un, que leur cavalerie ne pourra leur servir; & l'autre, que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux?* L'Officier n'eût garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brêche aux retranchemens, ils s'avancérent la bayonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demie-heure, sans quitter le revers des fossés. Le Roi attaquoit à la droite du camp, où étoit le quartier du Czar; il espéroit le rencontrer, ne sachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premiéres décharges de la mousqueterie ennemie, le Roi reçut une balle dans la gorge; mais c'étoit une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, & qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. Mr. de Sparr m'a dit, que le Roi sauta légérement sur un autre cheval, en disant: *Ces gens-ci me font faire mes exercices,* & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois

heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la riviére de Narva, avec son aîle-gauche, si l'on peut appeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la riviére fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournérent à leur camp, sans savoir où ils alloient. Ils trouvérent quelques barraques, derriére lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver; mais enfin leurs Généraux Dolgorouky, Gollofkin, Féderowitz, vinrent se rendre au Roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentoit, arriva le Duc de Croi, Général de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente Officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa Cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les Généraux. Tous les Officiers subalternes & les soldats furent conduits desarmés jusqu'à la riviére de Narva: on leur fournit des bateaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchoit, la droite des Moscovites se battoit encore: les Suédois n'avoient pas perdu quinze cens hommes: dix-huit mille Moscovites avoient été tués dans leurs retranchemens: un grand nombre étoit noyé: beaucoup avoient passé la riviére; il en restoit encore assez dans le camp pour

exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui restoit pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la ville: là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aîle-gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le Général Vede, qui commandoit cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le Roi avoit fait aux autres Généraux, & comment il avoit renvoyé tous les Officiers subalternes & les soldats, l'envoya suplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire, qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce Général parut bien-tôt après avec ses Moscovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marchérent tête nue, soldats & Officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats en passant devant le Roi, jettoient à terre leurs fusils & leurs épées; & les Officiers portoient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la riviére à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avoit gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du Duc de Croi & des autres Officiers

ciers-Généraux Moscovites: il leur fit rendre à tous leurs épées; & sachant qu'ils manquoient d'argent, & que les Marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoya mille ducats au Duc de Croi & cinq cens à chacun des Officiers Moscovites, qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockolm & aux Alliés de la Suéde; mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockolm plusieurs Médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le representoit d'un côté sur un piédestal, où paraissoient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonais; de l'autre étoit un Hercule armé de sa massuë, tenant sous ses pieds un Cerbére avec cette légende: *Tres uno contudit ictu*.

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des révolutions de la fortune: il étoit fils ainé & héritier du Roi de Georgie; on le nommoit le Czarafis Artschelou; ce titre de Czarafis signifie Prince, ou fils du Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie; car le mot de Czar vouloit dire Roi chez les anciens Scythes, dont tous ces Peuples sont descendus, & ne vient point des Césars de Rome, si longtems inconnus à ces Barbares. Son pere Mi-

telleſki Czar, & maître de la plus belle partie des pays, qui ſont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités Orientales de la Mer Noire, avoit été chaſſé de ſon Royaume par ſes propres ſujets en mil ſix cens quatre-vingt-huit, & avoit mieux aimé ſe jetter entre les bras de l'Empereur de Moſcovie, que recourir à celui des Turcs. Le fils de ce Roi, âgé de dix-neuf ans, voulut ſuivre Pierre le Grand dans ſon expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques ſoldats Finlandois, qui l'avoient déja dépouillé & qui alloient le maſſacrer. Le Comte Renſchild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le preſenta à ſon Maître; Charles l'envoya à Stockolm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher en le voyant partir, de faire tout haut devant ſes Officiers une réflexion naturelle ſur l'étrange deſtinée d'un Prince Aſiatique, né au pied du Mont Caucaſe, qui alloit vivre captif parmi les glaces de la Suéde. *C'eſt comme ſi j'étois un jour priſonnier*, dit-il, *chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impreſſion; mais dans la ſuite on ne s'en ſouvint que trop, lorſque l'événement en eut fait une prédiction.

Le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Ruſſes, comptant envelopper ſon ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Narva, & la diſperſion de tout ſon camp. Il ne s'obſtina pas à vouloir attaquer avec ſes quarante mille hommes, ſans expérience & ſans diſcipline,

un

un vainqueur qui venoit d'en détruire 80. mille dans un camp retranché ; il retourna fur fes pas, pourfuivant toujours le deffein de difcipliner fes troupes, pendant qu'il civilifoit fes fujets. *Je fai bien*, dit-il, *que les Suédois nous battront long-tems ; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre.* Mofcow, fa capitale, fut dans l'épouvante & dans la défolation à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étoient de vrais Magiciens. Cette opinion fut fi générale, que l'on ordonna à ce fujet des Priéres publiques à S. Nicolas, Patron de la Mofcovie. Cette Priére eft trop finguliére, pour n'être pas rapportée. La voici :

« O toi, qui ès notre Confolateur perpé« tuel dans toutes nos adverfités, grand S. Ni« colas, infiniment puiffant, par quel péché « t'avons-nous offenfé dans nos facrifices, gé« nuflexions, révérences, & actions de gra« ces, que tu nous ayes ainfi abandonnés ? « Nous avions imploré ton affiftance contre « ces terribles infolens, enragés, épouventa« bles, indomptables, deftructeurs, lorfque « comme des lions & des ours, qui ont per« du leurs petits, ils nous ont attaqués, ef« frayés, bleffés, tués par milliers, nous qui « fommes ton Peuple. Comme il eft impoffi« ble que cela foit arrivé fans fortilège & en« chantement, nous te fupplions, ô grand Saint « Nicolas, d'être notre Champion, & notre

 « porte-

" porte-Etendart, de nous délivrer de cette
" foule de Sorciers, & de les chasser bien loin
" de nos frontiéres avec la récompense qui leur
" est duë.

Tandis que les Moscovites se plaignoient à S. Nicolas de leur défaite, Charles XII. faisoit rendre graces à Dieu & se préparoit à de nouvelles victoires.

Le Roi de Pologne s'attendit bien que son Ennemi, vainqueur des Danois & des Moscovites, viendroit bien-tôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le Czar: ces deux Princes convinrent d'une entrevûë pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuànie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient ni à leur situation ni à leur humeur. Les Princes du Nord se voyent avec une familiarité, qui n'est point encore établie dans le Midy de l'Europe. Pierre & Auguste passérent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allérent jusqu'à l'excès: car le Czar, qui vouloit réformer sa Nation, ne put jamais corriger dans lui même son penchant dangereux pour la débauche.

Le Roi de Pologne s'engagea à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes, & que le Czar devoit soudoyer. Celui-ci, de s n côté, devoit envoyer cinquante mille Moscovites en Pologne, pour y aprendre l'art de la guerre, & promettoit de payer au Roi Auguste trois millions de risdales en deux ans.

Ce

Ce Traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au Roi de Suéde: c'étoit un moyen prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites; c'étoit peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette Ligue. Après avoir passé l'hyver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le Roi Auguste avoit assiégée inutilement. Les troupes Saxonnes étoient postées le long de la riviére de Duna, qui est fort large en cet endroit: il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandés par leur Prince, alors malade; mais ils avoient à leur tête le Maréchal de Steinau, qui faisoit les fonctions de Général; sous lui commandoient le Prince Ferdinand Duc de Courlande, & ce même Patkul, qui défendoit sa patrie contre Charles XII. l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume au péril de sa vie contre Charles XI. Le Roi de Suéde avoit fait construire de grands bâteaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvoient se lever & se baisser comme des ponts-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient: en se baissant ils servoient de pont pour le débarquement; il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufloit du Nord, où il étoit, au Sud, où étoient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se ré-

pandant ſur la riviére, déroboit aux Saxons la vûë de ſes troupes & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; deſorte que le nuage groſſiſſant toujours, & chaſſé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettoit dans l'impoſſibilité de ſavoir ſi le Roi paſſoit ou non. Cependant il conduiſoit ſeul l'exécution de ſon ſtratagême. Etant déja au milieu de la riviére: *Eh-bien*, dit-il au Général Renſchild, *la Duna ne ſera pas plus méchante que la Mer de Coppenhague: croyez-moi, Général, nous les battrons.* Il arriva en un quart-d'heure à l'autre bord, & fut mortifié de ne ſauter à terre que le quatriéme. Il fait auſſi-tôt débarquer ſon canon, & forme ſa bataille, ſans que les ennemis, offuſqués de la fumée, puiſſent s'y oppoſer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant diſſipé ce brouillard, les Saxons virent le Roi de Suéde marchant déja à eux.

Le Maréchal Steinau ne perdit pas un moment: à peine apperçut-il les Suédois, qu'il fondit ſur eux avec la meilleure partie de ſa cavallerie. Le choc violent de cette troupe tombant ſur les Suédois dans l'inſtant qu'ils formoient leurs bataillons, les mit en deſordre. Ils s'ouvrirent; il furent rompus, & pourſuivis juſques dans la riviére. Le Roi de Suéde les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, auſſi aiſément que s'il eut fait une revuë. Alors ſes ſoldats marchant plus ſerrés qu'auparavant, repouſſérent le Maréchal Steinau, & s'avan-

cérent

cérent dans la plaine. Steinau fentit que fes troupes étoient étonnées: il les fit retirer en habile homme dans un lieu fec, flanqué d'un marais, & d'un bois où étoit fon artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur premiére furprife, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer: il avoit avec lui quinze mille hommes; Steinau & le Duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer fans affût. La bataille fut rude & fanglante: le Duc eut deux chevaux tués fous lui: il pénétra trois fois au milieu de la garde du Roi; mais enfin ayant été renverfé de fon cheval d'un coup de croffe de moufquet, le defordre fe mit dans fon armée, qui ne difputa plus la victoire. Ses Cuiraffiers le retirérent avec peine, tout froiffé & à demi mort, du milieu de la mêlée, & de deffous les chevaux qui le fouloient aux pieds.

Le Roi de Suéde, après fa victoire, court à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce Duché fe rendent à lui à difcrétion; c'étoit un voyage plûtôt qu'une conquête. Il paffa fans s'arrêter en Lithuanie, foumettant tout fur fon paffage. Il fentit une fatisfaction flateufe; & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le Roi de Pologne & le Czar avoient confpiré fa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le deffein de détrôner le Roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là étant un jour à

table, tout occupé de cette entreprise & observant sa sobriété extrême, dans un silence profond, paraissant comme enséveli dans ses grandes idées, un Colonel Allemand, qui assistoit à son dîner dit assez haut pour être entendu, " que les repas que le Czar & le Roi de Polo-
" gne avoient faits au même endroit, étoient
" un peu différens de ceux de Sa Majesté. *Oui*, dit le Roi en se levant, *& j'en troublerai plus aisément leur digestion.* En éfet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditoit.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle ; mais plus que la Suéde. Ses Peuples ne sont Chrétiens que depuis environ sept cens cinquante ans. C'est une chose singuliére que la Langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne ; tout y parle Latin, jusqu'aux Domestiques. Ce grand Pays est très-fertile ; mais les Peuples n'en sont que moins industrieux. Les ouvriers & les Marchands qu'on voit en Pologne, sont des Ecossais, des Français, des Juifs, qui achetent à vil prix les bleds, les bestiaux, les denrées du Pays, les trafiquent à Dantzik & en Allemagne, & vendent chérement aux Nobles de quoi satisfaire l'espèce de luxe qu'ils connaissent & qu'ils aiment. Ainsi ce pays, arrosé des plus belles riviéres, riche en paturages, en mines de sel, & couvert de moissons, reste pauvre, malgré son abondance ; parce que le

le Peuple eſt eſclave, & que la Nobleſſe eſt fiére & oiſive.

Son Gouvernement eſt la plus fidèle image de l'ancien Gouvernement Celte & Gothique, corrigé ou altéré par tout ailleurs. C'eſt le ſeul Etat qui ait conſervé le nom de République avec la dignité Royale.

Chaque Gentilhomme a le droit de donner ſa voix dans l'élection d'un Roi, & de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits eſt joint au plus grand des abus: le Trône eſt preſque toujours à l'enchére; & comme un Polonais eſt rarement aſſez riche pour l'acheter, il a été vendu ſouvent aux Etrangers. La Nobleſſe & le Clergé défendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôtent au reſte de la Nation. Tout le Peuple y eſt eſclave, tant la deſtinée des hommes eſt que le plus grand nombre ſoit par tout, de façon ou d'autre, ſubjugué par le plus petit. Là le payſan ne ſeme point pour lui, mais pour des Seigneurs, à qui, lui, ſon champ & le travail de ſes mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre. tout ce qui eſt Gentilhomme ne dépend que de ſoi. Il faut, pour le juger dans une affaire criminelle, une Aſſemblée entiére de la Nation; il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné; ainſi il n'eſt preſque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres: ceux-la ſe mettent au ſervice des plus puiſſans, en reçoivent un ſalaire, font les fonctions les plus baſſes. Ils aiment mieux ſervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce; & en penſant les chevaux de

leurs maîtres, ils ſe donnent le titre d'Electeurs des Rois & de deſtructeurs des Tyrans.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majeſté Royale, le croiroit le Prince le plus abſolu de l'Europe; c'eſt cependant celui qui l'eſt le moins. Les Polonais ſont réellement avec lui ce Contrat qu'on ſuppoſe chez d'autres Nations, entre le Souverain & les ſujets. Le Roi de Pologne à ſon Sacre même & en jurant les *Pacta conventa*, diſpenſe ſes ſujets du ſerment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les Loix de la République.

Il nomme à toutes les Charges & confére tous les honneurs. Rien n'eſt héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de Noble. Le fils d'un Palatin & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignités de leur Pere; mais il y a cette grande différence entre le Roi & la République, qu'il ne peut ôter aucune Charge, après l'avoir donnée; & que la République a le droit de lui ôter la Couronne, s'il tranſgreſſoit les Loix de l'Etat.

La Nobleſſe jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent les ſuffrages, & rarement ſes affections. A peine ont-ils élu un Roi, qu'ils craignent ſon ambition & lui oppoſent leurs cabales. Les Grands, qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachés à la Cour, ſont l'objet de la haine du reſte de la Nobleſſe, ce qui forme toujours deux Partis; diviſion inévitable, & même néceſſaire dans les Pays où l'on veut avoir des Rois & conſerver ſa liberté.

Ce

Ce qui concerne la nation eſt réglé dans les Etats-Généraux, qu'on appelle Diétes. Ces Etats ſont composés du Corps du Sénat, & de pluſieurs Gentilshommes. Les Sénateurs ſont les Palatins & les Evêques : le ſecond Ordre eſt composé des Députés des Diétes particuliéres de chaque Palatinat. A ces grandes Aſſemblées préſide l'Archevêque de Gneſen, Primat de Pologne, Vicaire du Royaume dans les Interrégnes, & la premiére Perſonne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui ; parce que la Pourpre Romaine ne donnant aucune préſéance dans le Sénat, un Evêque, qui ſeroit Cardinal, ſeroit obligé ou de s'aſſeoir à ſon rang de Sénateur, ou de renoncer aux droits ſolides de la dignité qu'il a dans ſa patrie, pour ſoutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diétes ſe doivent tenir par les Loix du Royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les Députés y décident ſouvent leurs affaires le ſabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils ſont deſcendus, & quelquefois même au milieu de l'yvreſſe : vice que les Sarmates ignoroient. Chaque Gentilhomme député à ces Etats-Généraux, jouït du droit qu'avoient à Rome les Tribuns du Peuple, de s'oppoſer aux Loix du Sénat. Un ſeul Gentilhomme, qui dit, *je proteſte*, arrête par ce mot ſeul les réſolutions unanimes de tout le reſte ; & s'il part de l'endroit où ſe tient la Diéte, il faut alors qu'elle ſe ſépare.

On apporte aux deſordres qui naiſſent de

cette Loi un reméde plus dangereux encore. La Pologne eſt rarement ſans deux factions. L'unanimité dans les Diétes étant alors impoſſible, chaque parti forme des confédérations, dans leſquelles on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations du plus petit nombre. Ces aſſemblées, illégitimes ſelon les Loix, mais autoriſées par l'uſage, ſe font au nom du Roi, quoique ſouvent contre ſon conſentement & contre ſes interêts : à peu près comme la Ligue ſe ſervoit en France du nom de Henri III. pour l'accabler ; & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir Charles I. ſur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les réſolutions qu'il prenoit pour le perdre. Lorſque les troubles ſont finis, alors c'eſt aux Diétes Générales à confirmer ou à caſſer les actes de ces confédérations. Une Diéte même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raiſon que dans les Etats Monarchiques un Roi peut abolir les Loix de ſon Prédéceſſeur & les ſiennes propres.

La Nobleſſe qui fait les Loix de la République, en fait auſſi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occaſions, & peut compoſer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, nommée *Poſpolite*, ſe meut difficilement, & ſe gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuiſſance de ſubſiſter long-tems aſſemblée : la diſcipline, la ſubordination, l'expérience lui manquent ;

mais

mais l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage; mais elle secouë bien-tot le joug, ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relevent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre: ils veulent être les seuls ramparts de leur République; ils ne souffrent jamais que leur Roi bâtisse des Forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois Places frontiéres. Que si dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangéres, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruïnées, élargir des fossés presque comblés; & la Ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *Pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le Pays; elle n'y monte que par l'ordre des Diétes, ou même quelquefois sur le simple ordre du Roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la République. Elle est composée de deux corps indépendans l'un de l'autre, sous deux Grands-Généraux différens. Le premier corps est celui de la Pologne, & doit être de trente-six mille hommes: le second, au nombre de douze mille, est celui de Lithuanie. Les deux Grands-

Grands-Généraux ſont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommés par le Roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la République & ont une autorité ſuprême ſur leurs troupes. Les Colonels ſont les maîtres abſolus de leurs régimens ; c'eſt à eux à les faire ſubſiſter comme ils peuvent, & à leur payer leur ſolde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils deſolent le pays, & ruinent les laboureurs, pour ſatisfaire leur avidité & celle de leurs ſoldats. Les Seigneurs Polonais paraiſſent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes: leurs tentes ſont plus belles que leurs maiſons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, eſt preſque toute compoſée de Gentilshommes: elle eſt remarquable par la beauté des chevaux, & par la richeſſe des habillemens & des harnois.

Les Gendarmes ſur-tout, que l'on diſtingue en Houſſarts & Pancernes, ne marchent qu'accompagnés de pluſieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & clous d'argent, de ſelles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent maſſif, avec de grandes houſſes traînantes à la maniére des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie eſt parée & ſuperbe, autant l'infanterie étoit alors délabrée, mal vêtuë, mal armée, ſans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'eſt ainſi du moins qu'elle fut juſque vers 1710. Ces fantaſſins, qui reſſemblent à des Tartares vagabons, ſupportent avec

avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, & tous les poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats Polonais le caractére des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'étoit flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattroient en sa faveur, que la *Pospolite* Polonaise s'armeroit à ses ordres; & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses Alliés, composeroient une multitude devant qui le petit nombre de Suédois n'oseroit paraître. Il se vit presque tout-à-coup privé de ces secours, par les soins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pays héréditaires au pouvoir absolu, on crut, trop peut-être, qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe; le commencement de son régne fit des mécontens; ses premiéres démarches irritérent le Parti qui s'étoit opposé à son élection, & aliénérent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnes, & ses frontiéres de troupes. Cette Nation, bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du Roi Auguste contre la Suéde, & l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la République. On trompe difficilement une Nation libre sur ses vrais

vrais intérêts. Les Polonais sentoient que si cette guerre, entreprise sans leur consentement, étoit malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés seroit en proye au Roi de Suéde ; & que si elle étoit heureuse, ils seroient subjugués par leur Roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi, qu'ils avoient élu, ou d'être ravagés par Charles XII. justement outragé, ils ne formérent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suéde. Ils regardérent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bien-tôt voyant que le Roi de Suéde avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage & s'avançoit avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclatérent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté, qu'il étoit malheureux.

Deux Partis divisoient alors la Lithuanie, celui des Princes Sapieha, & celui d'Oginsky. Ces deux factions avoient commencé par des querelles particuliéres, dégénérées en guerre civile. Le Roi de Suéde s'attacha les Princes Sapieha ; & Oginsky, mal sécouru par les Saxons, vit son Parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduisoient à un petit nombre, étoit en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenoit pour le Roi de Pologne étoit séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erroient dans la campagne & subsistoient de rapines. Auguste

ne

ne voyoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son Parti, de la haine dans ses sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi, outragé, victorieux & implacable.

Il y avoit à la vérité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les Loix, elle n'étoit pas de dix-huit mille. Non-seulement elle étoit mal payée & mal armée; mais ses Généraux ne savoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à la Noblesse de le suivre; mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop découvert, & par conséquent augmenté sa faiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Royaume demandoient au Roi une Diéte; de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les Corps de l'Etat présentent des adresses au Roi, pour le prier de convoquer un Parlement. Auguste avoit plus besoin d'une armée que d'une Diéte, où les actions des Rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la Nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2. de Décembre de l'année 1701. Il s'apperçut bien-tôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lubomirsky, & leurs amis, le Palatin Leczinsky Tresorier de la Couronne, & sur-tout les Partisans des Princes Sobiesky, étoient tous secrettement attachés au Roi de Suéde.

Le

Le plus confidérable de fes Partifans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, étoit le Cardinal Radjowfky Archevêque de Gnefen, Primat du Royaume, & Préfident de la Diéte. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obfcurités dans fa conduite; entiérement gouverné par une femme ambitieufe, que les Suédois appelloient Madame la Cardinale, laquelle ne ceffoit de le pouffer à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat confiftoit, dit-on, à profiter des conjonctures, fans chercher à les faire naître; il paraiffoit fouvent irréfolu; car qui ne l'eft pas dans une guerre civile? Le Roi Jean Sobiefky, Prédéceffeur d'Augufte, l'avoit d'abord fait Evêque de Warmie, & Vice-Chancelier du Royaume. Radjowfky n'étant encore qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi. Cette dignité lui ouvrit bien-tôt le chemin à celle de Primat; ainfi réuniffant dans fa perfonne tout ce qui impofe aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il effaya fon crédit après la mort de Jean, pour mettre le Prince Jâques Sobiefky fur le Trône; mais le torrent de la haine qu'on portoit au pere, tout grand homme qu'il étoit, en écarta le fils. Le Cardinal Primat fe joignit alors à l'Abbé de Polignac, Ambaffadeur de France, pour donner la Couronne au Prince de Conti, qui en éfet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphérent de fes négociations. Il fe laiffa enfin entraîner au Parti qui couronna l'Electeur de Saxe &

& attendit avec patience l'ocasion de mettre la division entre la Nation & ce nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. Protecteur du Prince Jâques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulevement général de tous les esprits contre le Roi Auguste, firent croire au Cardinal Primat, que le tems étoit arrivé, où il pourroit renvoyer Auguste en Saxe, & rouvrir au fils du Roi Jean le chemin du Trône. Ce Prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençoit à devenir leurs délices depuis que le Roi Auguste étoit haï; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande révolution, & cependant le Cardinal en jettoit insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le Roi avec la République. Il envoya des Lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde & par la charité; piéges usés & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au Roi de Suéde une Lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. Charles XII. répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restoit dans le Grand-Duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la Diéte: qu'il faisoit la guerre à Auguste & aux Saxons, non aux Polonais; & que loin d'attaquer la République, il venoit la tirer d'oppression. Ces Lettres & ces Réponses étoient pour le Public. Des Emissaires qui alloient & venoient conti-

nuellement de la part du Cardinal au Comte Piper, & des Assemblées secrettes chez ce Prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la Diéte: elle proposa d'envoyer une Ambassade à Charles XII, & demanda unanimement au Roi, qu'il n'appellat plus les Moscovites sur les frontiéres, & qu'il renvoyât ses troupes Saxonnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit déja fait ce que la Diéte exigeoit de lui. La Ligue conclue secrettement à Birzen avec le Moscovite, étoit devenue aussi inutile qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses forces un Royaume divisé, dont il espéroit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonais, jusqu'à ce que poursuivis par les Généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournérent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le Roi Auguste les envoya hyverner, & se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la Nation Polonaise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La Diéte étoit partagée en presque autant de fac-

tions qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du Roi Auguſte y dominoient, le lendemain ils y étoient proſcrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la juſtice; mais on ne ſavoit point ce que c'étoit que d'être libre & juſte. Le tems ſe perdoit à cabaler en ſecret & à *haranguer* en public. La Diéte ne ſavoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes Compagnies n'ont preſque jamais pris de bons conſeils dans les troubles civils, parce que les hommes hardis y ſont factieux, & que les gens de bien y ſont timides pour l'ordinaire. La Diéte ſe ſépara en tumulte le 17. Février de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irréſolutions. Les Sénateurs, qui ſont les Palatins & les Evêques, reſtérent dans Varſovie. Le Sénat de Pologne a le droit de faire proviſionnellement des Loix, que rarement les Diétes infirment; ce Corps moins nombreux, accoutumé aux affaites, fut bien moins tumultueux, & décida plus vîte.

Ils arrêtérent qu'on envoieroit au Roi de Suéde l'Ambaſſade propoſée dans la Diéte, que la *Poſpolite* monteroit à cheval, & ſe tiendroit prête à tout événement: ils firent pluſieurs Réglemens pour appaiſer les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguſte aima mieux alors recevoir des Loix dures de ſon vainqueur que de ſes ſujets. Il ſe détermina à demander la Paix au Roi de Suéde, & voulut entamer avec lui un Traité ſecret. Il

falloit

falloit cacher cette démarche au Sénat, qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit délicate; il s'en reposa sur la Comtesse de Konigsmark, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme célèbre dans le monde par son esprit & par sa beauté, étoit plus capable qu'aucun Ministre de faire réussir une négociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les Etats de Charles XII. & qu'elle avoit été long-tems à sa Cour, elle avoit un prétexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au Comte Piper, qui lui promit trop legérement une audience de son Maître. La Comtesse, parmi les perfections qui la rendoient une des plus aimables personnes de l'Europe, avoit le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avoit jamais vûs, avec autant de délicatesse que si elle y étoit née; elle s'amusoit même quelquefois à faire des Vers Français, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII. que l'Histoire ne doit point omettre. Elle introduisoit les Dieux de la Fable, qui tous louoient les différentes vertus de Charles. La Pièce finissoit ainsi:

Enfin, chacun des Dieux discourant à sa gloire,
Le plaçoit par avance au Temple de Mémoire;
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit & d'agrément étoient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suéde.

Il

Il refusa conſtamment de la voir. Elle prit le parti de ſe trouver ſur ſon chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faiſoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un ſentier fort étroit: elle deſcendit de caroſſe, dès qu'elle l'apperçut. Le Roi la ſalua, ſans lui dire un ſeul mot, tourna la bride de ſon cheval, & s'en retourna dans l'inſtant; deſorte que la Comteſſe de Konigſmark ne remporta de ſon voyage que la ſatisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suéde ne redoutoit qu'elle.

Il fallut alors que le Roi de Pologne ſe jettât dans les bras du Sénat. Il lui fit deux propoſitions par le Palatin de Mariembourg; l'une, qu'on lui laiſsât la diſpoſition de l'armée de la République, à laquelle il payeroit de ſes propres deniers deux quartiers d'avance: l'autre, qu'on lui permit de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Primat fit une réponſe auſſi dure qu'étoit le refus du Roi de Suéde. Il dit au Palatin de Mariembourg, au nom de l'Aſſemblée: « Qu'on avoit réſolu « d'envoyer à Charles XII. une Ambaſſade, & « qu'il ne lui conſeilloit pas de faire venir les « Saxons.

Le Roi, dans cette extrêmité, voulut au moins conſerver les aparences de l'autorité Royale. Un de ſes Chambellans alla de ſa part trouver Charles, pour ſavoir de lui, où & comment Sa Majeſté Suédoiſe voudroit recevoir l'Ambaſſade du Roi ſon Maître & de la République. On avoit oublié malheureuſement de demander un Paſſeport aux Suédois

E pour

pour ce Chambellan. Le Roi de Suéde le fit mettre en prifon, au lieu de lui donner audience, en difant, qu'il comptoit recevoir une Ambaffade de la République & rien du Roi Augufte.

Alors Charles ayant laiffé derriére lui des garnifons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les Diétes qui s'y tiennent; mais mal bâtie & plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'Ambaffade de la République : elle étoit compofée de cinq Sénateurs ; ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial, que le Roi ne connaiffoit guéres ; ils demandérent qu'on traitât la République de *Séréniffime*, qu'on envoyât au-devant d'eux les caroffes du Roi & des Sénateurs. On leur répondit, que la République feroit appellée *Illuftre*, & non *Séréniffime* ; que le Roi ne fe fervoit jamais de caroffes ; qu'il avoit auprès de lui beaucoup d'Officiers & point de Sénateurs, qu'on leur enverroit un Lieutenant-Général, & qu'ils arriveroient fur leurs propres chevaux.

Charles XII. les reçut dans fa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire ; leurs difcours furent pleins de ménagemens & d'obfcurités. On remarquoit qu'ils craignoient Charles XII. qu'ils n'aimoient pas Augufte ; mais qu'ils étoient honteux d'ôter par l'ordre d'un Etranger la Couronne au Roi qu'ils avoient élu. Rien ne fe conclut, & Charles XII. leur fit comprendre enfin qu'il concluroit dans Varfovie.

Sa

Sa marche fut précédée par un Manifeste, dont le Cardinal & son Parti innondérent la Pologne en huit jours. Charles par cet Ecrit invitoit tous les Polonais à joindre leur vengeance à la sienne, & prétendoit leur faire voir que leurs intérêts & les siens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien differens; mais le Manifeste, soutenu par un grand Parti, par le trouble du Sénat, & par l'approche du Conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnaître Charles pour Protecteur, puisqu'il vouloit l'être, & qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Sénateurs, contraires à Auguste, publiérent hautement l'Ecrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étoient attachez demeurérent dans le silence. Enfin, quand on apprit que Charles avançoit à grandes journées, tous se préparérent en confusion à partir: le Cardinal quitta Varsovie des premiers: la plûpart précipitérent leur fuite: les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire; les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambassadeur de l'Empereur, celui du Czar, le Nonce du Pape, & quelques Evêques & Palatins liés à sa fortune. Il falloit fuir, & on n'avoit encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un Conseil avec ce petit nombre de Sénateurs, qui représentoient encore le Sénat. Quelques zèlés qu'ils fussent pour son service, ils étoient Polonais: ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les

troupes Saxonnes, qu'ils n'osérent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense; encore votérent-ils que ces six mille hommes seroient commandés par le Grand-Général de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la République, ils lui en laissérent la disposition.

Après ce résultat, le Roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, & peu satisfait de son Parti même. Il fit aussi-tôt publier ses Universaux, pour assembler la *Pospolite* & les Armées, qui n'étoient guères que de vains noms: il n'y avoit rien à espérer en Lithuanie où étoient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquoit d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Noblesse, intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le Roi, autorisé par les Loix de l'Etat, ordonne, sur peine de la vie, à tous les Gentilshommes de monter à cheval & de le suivre; il commençoit à devenir problématique si on devoit lui obéyr. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son Electorat, où la forme du Gouvernement entiérement absolue ne lui laissoit pas craindre une désobeyssance. Il avoit déja mandé secrettement douze mille Saxons, qui s'avançoient avec précipitation. Il en faisoit encore revenir huit mille, qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeller par la nécessité où il étoit réduit. Introduire

duire tant de Saxons en Pologne, c'étoit révolter contre lui tous les esprits, & violer la Loi faite par son Parti même, qui ne lui en permettoit que six mille; mais il savoit bien que s'il étoit vainqueur, on n'oseroit pas se plaindre, & que s'il étoit vaincu, on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ses soldats arrivoient par troupes, & qu'il alloit de Palatinat en Palatinat rassembler la Noblesse qui lui étoit attachée, le Roi de Suéde arriva enfin devant Varsovie le 5. May 1702. A la premiére sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonaise, congédia la garde Bourgeoise, établit des corps-de-gardes par tout, & ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les desarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'un contribution de cent mille francs. Le Roi Auguste assembloit alors ses forces à Cracovie: il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme prétendoit peut-être garder jusqu'au bout la décence de son caractére, & chasser son Roi avec les dehors respectueux d'un bon sujet; il lui fit entendre que le Roi de Suéde paraissoit disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le Roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser; c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat courut incontinent voir le Roi de Suéde, auquel il n'avoit point encore osé se présenter. Il vit ce Prince à Praag, près

de Varſovie ; mais ſans les cérémonies dont on avoit uſé avec les Ambaſſadeurs de la République. Il trouva ce Conquérant vétu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de groſſes bottes, des gands de bufle, qui lui venoient juſqu'au coude, dans une chambre ſans tapiſſérie, où étoient le Duc de Holſtein ſon beau-frére, le Comte Piper ſon Premier-Miniſtre, & pluſieurs Officiers Généraux. Le Roi avança quelques pas au-devant du Cardinal ; ils eurent enſemble debout une conférence d'un quart-d'heure, que Charles finit en diſant tout haut : *Je ne donnerai point la Paix aux Polonais qu'ils n'ayent élu un autre Roi.* Le Cardinal qui s'attendoit à cette déclaration, la fit ſavoir auſſi-tôt à tous les Palatinats, les aſſûrant de l'extrême déplaiſir qu'il diſoit en avoir, & en même-tems de la néceſſité où l'on étoit de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle, le Roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conſerver ſon Trône par une bataille. Il épuiſa les reſſources pour cette grande déciſion. Toutes ſes troupes Saxonnes étoient arrivées des frontiéres de Saxe ; la Nobleſſe du Palatinat de Cracovie, où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ſes ſervices. Il encourageoit lui-même chacun de ces Gentilshommes à ſe ſouvenir de leurs ſermens : ils lui promirent de verſer pour lui juſqu'à la derniére goutte de leur ſang. Fortifié de leurs ſecours, & des troupes qui portoient le nom de *l'Armée de la Couronne*, il alla pour la premiére fois chercher en perſonne le Roi de Suéde. Il

le

le trouva bien-tôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en présence le 13. Juillet de cette année 1702. dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. Auguste avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII. n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la premiére volée, qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holstein qui commandoit la cavalerie Suédoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort, on lui dit que oui; il ne répondit rien: quelques larmes tombérent de ses yeux: il se cacha un moment le visage avec les mains; puis tout-à-coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis à la tête de ses gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour sa Couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais il ne combattoit qu'avec ses Saxons; les Polonais qui formoient son aîle-droite, s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille; les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de Charles XII. l'emporta. Il gagna une victoire complette. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'Auguste lui demeurérent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le Roi de Pologne, qui fuyoit devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent aſſez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre: la garniſon n'oſa tirer un ſeul coup; on la chaſſa à coups de fouet & de canne juſques dans le château, où le Roi entra avec elle. Un ſeul Officier d'artillerie oſant ſe préparer à mettre le feu à un canon, Charles court à lui & lui arrache la méche; le Commandant ſe jette aux genoux du Roi. Trois régiments Suédois furent logés à diſcrétion chez les citoyens, & la ville taxée à une contribution de cent mille riſdales. Le Comte de Steinbock fait Gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avoi caché des tréſors dans les tombeaux des Rois de Pologne, qui ſont à Cracovie dans l'Egliſe St. Nicolas, les fit ouvrir; on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent, qui appartenoient aux Egliſes: on en prit une partie, & Charles XII. envoya même un calice d'or à une Egliſe de Suéde, ce qui auroit ſoulevé contre lui les Polonais Catholiques, ſi quelque choſe avoit pu prévaloir contre la terreur de ſes armes.

Il ſortoit de Cracovie, bien réſolu de pourſuivre le Roi Auguſte ſans relâche. A quelques milles de la ville, ſon cheval s'abattit, & lui fracaſſa la cuiſſe. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit ſix ſemaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à Auguſte le loiſir de reſpirer. Il fit auſſi-tôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire, que Charles XII. étoit mort de ſa chûte. Cette fauſſe nouvelle, crue quelque-tems, jetta tous les eſprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans

ce

ce petit intervalle il aſſemble à Mariembourg, puis à Lublin, tous les Ordres du Royaume, déja convoqués à Sendomir. La foule y fut grande: peu de Palatinats refuſérent d'y envoyer. Il regagna preſque tous les eſprits, par des largeſſes, par des promeſſes, & par cette affabilité néceſſaire aux Rois abſolus pour ſe faire aimer, & aux Rois électifs pour ſe maintenir. La Diéte fut bien-tôt détrompée de la fauſſe-nouvelle de la mort du Roi de Suéde; mais le mouvement étoit déja donné à ce grand Corps: il ſe laiſſa emporter à l'impulſion qu'il avoit reçue: tous ſes Membres jurérent de demeurer fidèles à leur Souverain; tant les Compagnies ſont ſujettes aux variations. Le Cardinal Primat lui-même affectant encore d'être attaché au Roi Auguſte, vint à la Diéte de Lublin: il y baiſa la main au Roi, & ne refuſa point de prêter le ſerment comme les autres. Ce ſerment conſiſtoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris & qu'on n'entreprendroit rien contre Auguſte. Le Roi diſpenſa le Cardinal de la premiére partie du ſerment, & le Prélat jura le reſte en rougiſſant. Le réſultat de cette Diéte fut, que la République de Pologne entretiendroit une armée de cinquante mille hommes à ſes dépens pour le ſervice de ſon Souverain; qu'on donneroit ſix ſemaines aux Suédois pour déclarer s'ils vouloient la paix ou la guerre, & pareil terme aux Princes de Sapieha, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations, Charles XII. guéri de sa blessure, renversoit tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer, par les intrigues du Cardinal Primat, une nouvelle Assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses Généraux lui représentoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs & s'évanouïr dans les délais: que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie: que les combats qui se donnoient souvent dans ces Provinces entre les Suédois & les Russes, n'étoient pas toujours à l'avantage des premiers; & qu'enfin sa présence y seroit peut-être bien-tôt nécessaire. Charles aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans ses actions, leur répondit: « Quand je « devrois rester ici cinquante ans, je n'en sor- « tirai point que je n'aye détrôné le Roi de Po- « logne.

Il laissa l'Assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procédés dans les Loix du Royaume: Loix toujours équivoques, que chaque Parti interprète à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses Troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suéde, il marcha contre les restes de l'armée Saxonne, qu'il avoit battuë à Clissau, & qui avoit eu le tems de se rallier & de se grossir pendant que sa chûte de cheval

cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évitoit ses approches, & se retiroit vers la Prusse au Nord-Oueft de Varsovie. La riviére de Bug étoit entre lui & les ennemis. Charles passa à la nage à la tête de sa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de May 1703. dans un lieu nommé Pultesk. Le Général Steinau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suéde dans sa marche précipitée n'en avoit pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande, que la moitié de l'Armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le Général Steinau fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuérent pas six cens hommes, ayant plus de peine à les poursuivre qu'à les défaire.

Auguste, à qui il ne restoit plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Prusse Royale sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonais. Charles se disposa aussi-tôt à l'assiéger. Le Roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira & courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvoit rassembler encore quelques soldats & où les courses des Suédois n'avoient point pénétré. Cependant Charles dans tant de marches si vives, traversant des riviéres à la nage, & cou-

rant avec ſon infanterie, montée en croupe derriére ſes cavaliers, n'avoit pu amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vint de Suéde par mer.

En attendant il ſe poſta à quelques milles de la Ville : il s'avançoit ſouvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit ſimple qu'il portoit toujours, lui étoit dans ces dangereuſes promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais penſé : il l'empêchoit d'être remarqué & d'être choiſi par les ennemis, qui euſſent tiré à ſa perſonne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ſes Généraux nommé Lieven, qui étoit vêtu d'un habit * bleu galonné d'or, il craignit que ce Général ne fût trop apperçu ; il lui ordonna de ſe mettre derriére lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit ſi naturelle, que même il ne faiſoit pas réflexion qu'il expoſoit ſa vie à un danger manifeſte pour ſauver celle de ſon ſujet. Lieven connaiſſant trop tard ſa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui expoſoit auſſi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant également pour le Roi, en quelque place qu'il fût, héſitoit s'il devoit obéir : dans le moment que duroit cette conteſtation, le Roi le prend par le bras, ſe met devant lui & le couvre ; au même inſtant une volée de canon qui venoit en flanc, renverſe le Général mort ſur la place même que le Roi

* On avoit dans les premiéres éditions donné un habit d'écarlate à cet Officier ; mais le Chapelain Norberg a ſi bien démontré que l'habit étoit bleu, qu'on a corrigée cette faute.

quittoit

quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée, qui le conservoit si singuliérement, le réservoit à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissoit, & ses négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme présent dans toute la Pologne; car son Grand-Maréchal Renschild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois, sous divers Généraux, répandus au Nord & à l'Orient sur les frontiéres de la Moscovie, arrêtoient les éforts de tout l'Empire des Russes; & Charles étoit à l'Occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le Roi de Dannemark, lié par le Traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demeuroit dans le silence. Ce Monarque plein de prudence n'osoit faire éclater son dépit de voir le Roi de Suéde si près de ses Etats. Plus loin, en tirant vers le Sud-Ouest, entre les fleuves de l'Elbe & du Weser, le Duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suéde, rempli de fortes garnisons, ouvroit encore à ce Conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'Océan Germanique jusqu'assez près de l'embouchure du Boristhène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & jusqu'aux portes de Moscow, tout étoit dans la consternation & dans l'attente d'une

d'une révolution entiére. Ses vaiſſeaux maîtres de la Mer Baltique, étoient employés à tranſporter dans ſon Pays les priſonniers faits en Pologne. La Suéde tranquile, au milieu de ces grands mouvemens, goûtoit une paix profonde, & jouiſſoit de la gloire de ſon Roi ſans en porter le poids ; puiſque ces troupes victorieuſes étoient payées & entretenuës aux dépens des vaincus.

Dans ce ſilence général du Nord devant les armes de Charles XII. la ville de Dantzik oſa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaiſſeaux de tranſport amenoient au Roi un renfort de ſix mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le ſiége de Thorn. Il falloit que ce ſecours remontât la Viſtule. A l'embouchure de ce fleuve eſt Dantzik, ville riche & libre, qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes priviléges en Pologne, que les villes Impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour-à-tour par les Danois, la Suéde & quelques Princes Allemands, & elle ne l'a conſervée que par la jalouſie qu'ont ces Puiſſances les unes des autres. Le Comte de Steinbock, un des Généraux Suédois, aſſembla le Magiſtrat de la part du Roi, demanda le paſſage pour les troupes & quelques munitions. Le Magiſtrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'oſa ni le refuſer, ni lui accorder nettement ſes demandes. Le Général Steinbock ſe fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé : on exigea même de la ville une contribution

tion

tion de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siége le 22. Septembre.

Robel Gouverneur de la Place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonniére de guerre & envoyée en Suéde. Robel fut presenté desarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdoit jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main; lui fit un présent considérable en argent, & le renvoya sur sa parole. L'honneur qu'avoit la ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic, le Fondateur du vrai Systême du Monde, ne lui servit de rien auprès d'un vainqueur trop peu instruit de ces matiéres, & qui ne savoit encore récompenser que la valeur. La ville petite & pauvre fut condannée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing, bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les Chevaliers Teutons & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois; elle balança trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévérement punie que Dantzik. Charles y entra le 13. de Décembre à la tête de quatre mille hommes la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouventés se jettérent à genoux dans les ruës, & lui demandérent miséricorde. Il les fit tous desarmer, logea ses soldats chez les bourgeois: ensuite ayant mandé le Magistrat, il

exigea le jour même une contribution de deux cens ſoixante mille écus ; il y avoit dans la ville deux cens piéces de canon & quatre cens milliers de poudre qu'il ſaiſit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de ſi grands avantages.

Tous ces ſuccès étoient les avant-coureurs du détrônement du Roi Auguſte.

A peine le Cardinal avoit juré à ſon Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'étoit rendu à l'Aſſemblée de Varſovie, toujours ſous le prétexte de la Paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéiſſance, mais accompagné de ſoldats levés dans ſes terres. Enfin, il leva le maſque, & le 14. Février 1704. il déclara, au nom de l'Aſſemblée, *Auguſte Electeur de Saxe, inhabile à porter la Couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le Trône étoit vacant. La volonté du Roi de Suéde, & par conſéquent celle de cette Diéte, étoit de donner au Prince Jâques Sobieſky le Trône du Roi Jean ſon pere. Jâques Sobieſky étoit alors à Breſlaw en Siléſie, attendant avec impatience la Couronne qu'avoit portée ſon pere. Il en recevoit les complimens, & quelques flatteurs lui avoient même déja donné le titre de Majeſté en lui parlant. Il étoit un jour à la chaſſe, à quelques lieuës de Breſlaw, avec le Prince Conſtantin, l'un de ſes fréres : trente cavaliers Saxons, envoyés ſecrettement par le Roi Auguſte, ſortent tout-à coup d'un bois voiſin, entourent les deux Princes & les enlevent ſans réſiſtance. On avoit préparé des chevaux de relais, ſur leſquels ils furent ſur le champ

conduits

conduits à Leipfick où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mefures de Charles, du Cardinal & de l'Affemblée de Varfovie.

La fortune, qui fe joue des Têtes Couronnées, mit prefque dans le même-tems le Roi Augufte fur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table, à trois lieuës de Cracovie, fe repofant fur une garde avancée, & poftée à quelque diftance, lorfque le Général Renfchild parut fubitement après avoir enlevé cette garde. Le Roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval, lui onziéme. Le Général Renfchild le pourfuivit pendant quatre jours, prêt de le faifir à tout moment. Le Roi fuit jufqu'à Sendomir: le Général Suédois l'y fuivit encore; & ce ne fut que par un bonheur fingulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce tems le Parti du Roi Augufte traitoit celui du Cardinal, & en étoit traité réciproquement, de traîtres à la Patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux factions. Augufte forcé enfin d'accepter le fecours Mofcovite, fe repentit de n'y avoir pas eu recours affez-tôt. Il couroit, tantôt en Saxe où fes reffources étoient épuifées; tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'ofoit le fervir. D'un autre côté le Roi de Suéde victorieux & tranquile, régnoit en Pologne plus abfolument que n'avoit jamais fait Augufte.

Le Comte Piper, qui avoit dans l'efprit autant de politique que fon Maître avoit de grandeur dans le fien, propofa alors à Charles XII. de prendre pour lui-même la Couronne de Pologne. Il lui repréfentoit combien l'exécu-

tion

tion en étoit facile avec une armée victorieuse, & un Parti puissant dans le cœur d'un Royaume qui lui étoit déja soumis. Il le tentoit par le titre de *Défenseur de la Religion Evangélique*, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aisé, disoit-il, de faire en Pologne ce que Gustave Vasa avoit fait en Suéde, d'y établir le Luthéranisme, & de rompre les chaînes du Peuple, esclave de la Noblesse & du Clergé. Charles fut tenté un moment; mais la gloire étoit son Idole. Il lui sacrifia son intérêt, & le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au Comte Piper, qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des Royaumes: il ajouta en souriant: *Vous êtiez fait pour être le Ministre d'un Prince Italien.*

Charles étoit encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse Royale qui appartient à la Pologne; il portoit de-là sa vûë sur ce qui se passoit à Varsovie, & tenoit en respect les Puissances voisines. Le Prince Alexandre, frére des deux Sobiesky enlevés en Siléfie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit; d'autant plus qu'il la croyoit aisée, & qu'il se vangeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il proposa au Prince Alexandre de monter sur le Trône, dont la fortune s'opiniâtroit à écarter son frére. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le Prince Alexandre lui déclara, que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le Roi de Suéde, le Comte Piper, tous ses amis, & sur-tout le jeune Palatin de Posnanie, Stanislas Leczinski, le

le presférent d'accepter la Couronne. Il fut inébranlable: les Princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne savoient qui ils devoient admirer davantage, ou un Roi de Suéde, qui à l'âge de 23. ans donnoit la Couronne de Pologne, ou le Prince Alexandre qui la refusoit.

Fin du second Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUEDE.

LIVRE TROISIE'ME.

ARGUMENT.

Staniſlas Leczinſki élu Roi de Pologne : Mort du Cardinal Primat : Belle retraite du Général Schulembourg : Exploits du Czar : Fondation de Péterſbourg : Bataille de Frawenſtad : Charles entre en Saxe : Paix d'Altranſtad : Auguſte abdique la Couronne, & la céde à Staniſlas. Le Général Patkul, Plénipotentiaire du Czar, eſt roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des Ambaſſadeurs de tous les Princes : il va ſeul à Dreſde voir Auguſte avant de partir.

LE jeune Staniſlas Leczinſki étoit alors Député de l'Aſſemblée de Varſovie, pour aller rendre compte au Roi de Suéde de pluſieurs différends ſurvenus dans le tems de l'enlévement du Prince Jâques. Staniſlas a-

voit

voit une phisionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du Roi Auguste, de l'Assemblée, du Cardinal Primat, & des intérêts différents qui divisoient la Pologne, frappa Charles. Le Roi Stanislas m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en Latin au Roi de Suéde: *Comment pourrons-nous faire une Election, si les deux Princes Jâques & Constantin Sobieski sont captifs?* & que Charles lui répondit: *Comment délivrera-t-on la République, si on ne fait pas une Election?* Cette conversation fut l'unique brigue qui mit Stanislas sur le Trône. Charles prolongea exprès la Conférence pour mieux sonder le génie du jeune Député. Après l'Audience il dit tout haut: qu'*il n'avoit jamais vû d'homme si propre à concilier tous les Partis.* Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin Leczinski. Il sut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue: qu'il couchoit toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne: qu'il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat, libéral avec économie, adoré de ses Vassaux & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connaissoit de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction. Ce caractère, qui avoit en beaucoup de choses du raport avec le sien, le détermina en-
 tiérement.

tiérement. Il dit tout haut après la Conférence: *Voilà un homme qui sera toujours mon ami*; & on s'apperçut bien-tôt que les mots signifioient: *Voilà un homme qui sera Roi.*

Charles, qui s'étoit déterminé en un moment, n'eût jamais pu trouver en Pologne un homme plus capable de concilier tous les Partis que celui qu'il choisissoit: le fond de son caractère étoit l'humanité & la bien-faisance. Quand Stanislas fut depuis retiré dans le Duché de Deux-Ponts, des Partisans, qui voulurent l'enlever, furent pris en sa présence: *Que vous ai-je fait*, leur dit-il, *pour vouloir me livrer à mes ennemis? De quel pays êtes-vous?* Trois de ces avanturiers répondirent qu'ils étoient Français: *Eh bien*, dit-il, *ressemblez à vos Compatriotes que j'estime, & soyez incapables d'une mauvaise action.* En disant ces mots, il leur donna tout ce qu'il avoit sur lui, son argent, sa montre, sa boëte d'or, & ils partirent en pleurant & en l'admirant; voilà ce que je sçai de deux témoins oculaires.

Je puis dire avec la même certitude, qu'un jour, comme il régloit l'état de sa Maison, il mit sur la liste un Officier Français qui lui étoit attaché. En quelle qualité Votre Majesté veut-elle qu'il soit sur la liste, lui dit le Trésorier? *En qualité de mon ami*, répondit le Prince. J'ai vû un long ouvrage qu'il avoit composé pour reformer, s'il se pouvoit, les loix & les mœurs de son pays; il sacrifie dans cet écrit les prérogatives de la Noblesse, dont il étoit membre, & de la Royauté qu'on lui avoit donnée, au bien public

public & aux befoins du peuple: facrifice qui vaut des batailles gagnées.

Quand le Primat de Pologne fut que Charles XII. avoit nommé le Palatin Leczinfky précifément comme Aléxandre avoit nommé Abdolomine, il accourut auprès du Roi de Suéde pour tâcher de faire changer cette réfolution; il vouloit faire tomber la Couronne à un Lubomirfky. *Mais qu'avez-vous à alléguer contre Stanislas Leczinsky*, dit le Conquérant? *Sire*, dit le Primat, *il est trop jeune*. Le Roi repliqua féchement, *il est à peu près de mon âge*, tourna le dos au Prélat, & auffi-tôt envoya le Comte de Hoorn fignifier à l'Affemblée de Varfovie, qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours, & qu'il falloit élire Stanislas Leczinfky. Le Comte de Hoorn arriva le fept de Juillet; il fixa le jour de l'Election au douze, comme il auroit ordonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal Primat fruftré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'Affemblée, où il remua tout pour faire échouer une Election où il n'avoit point de part. Mais le Roi de Suéde arriva lui-même *incognito* à Varfovie; alors il fallut fe taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne point fe trouver à l'Election, il fe réduifit à une neutralité inutile, ne pouvant s'oppofer au vainqueur, & ne voulant pas le feconder.

Le famedi douze Juillet, jour fixé pour l'Election, étant venu, on s'affembla à trois heures après-midi au Colo, champ deftiné pour cette cérémonie: l'Evêque de Pofnanie vint préfider à l'Affemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva,

arriva, ſuivi des Gentilshommes du Parti. Le Comte de Hoorn & deux autres Officiers-Généraux aſſiſtoient publiquement à cette ſolemnité, comme Ambaſſadeurs Extraordinaires de Charles auprès de la République. La ſéance dura juſqu'à neuf heures du ſoir: l'Evêque de Poſnanie la finit, en déclarant au nom de la Diéte *Staniſlas* élu Roi de Pologne; tous les bonnets ſautérent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des oppoſans.

Il ne ſervit de rien au Cardinal Primat, & à ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de s'être abſentés de l'Election: il fallut que dès le lendemain ils vinſſent tous rendre hommage au nouveau Roi: il les reçut comme s'il eût été content d'eux, la plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le ſuivre au quartier du Roi de Suéde. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire, tous les honneurs dûs à un Roi de Pologne; & pour donner plus de poids à ſa nouvelle dignité, on lui aſſigna de l'argent & des troupes.

Charles XII. partit auſſi-tôt de Varſovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à ſon armée devant Léopold, capitale du grand Palatinat de Ruſſie, Place importante par elle-même, & plus encore par les richeſſes dont elle étoit remplie. On croyoit qu'elle tiendroit quinze jours, à cauſe des fortifications que le Roi Auguſte y avoit faites. Le Conquérant l'inveſtit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'aſſaut. Tout ce qui oſa réſiſter fut paſſé au fil de l'épée. Les

troupes

troupes victorieuſes & maîtreſſes de la ville ne ſe débandérent point pour courir au pillage, malgré le bruit des treſors qui étoient dans Léopold. Elles ſe rangérent en bataille dans la grande Place. Là, ce qui reſtoit de la garniſon, vint ſe rendre priſonniére de guerre. Le Roi fit publier à ſon de trompe, que tous ceux des habitans qui auroient des éfets appartenant au Roi Auguſte, ou à ſes Adhérans, les apportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu oſérent déſobéir; on apporta au Roi quatre cens caiſſes remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaiſſelle & de choſes précieuſes.

Ce commencement du régne de Staniſlas fut marqué preſque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires, qui demandoient abſolument ſa préſence, l'avoient obligé de demeurer dans Varſovie. Il avoit avec lui ſa mere, ſa femme & ſes deux filles. Il crut dans ce déſordre avoir perdu ſa ſeconde fille, âgée d'un an. Elle fut égarée par ſa nourrice. Il la retrouva dans une auge d'écurie, où elle avoit été abandonnée dans un village voiſin. C'eſt ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la deſtinée, après de plus grandes viciſſitudes, fit depuis Reine de France. Le Cardinal Primat, l'Evêque de Poſnanie, & quelques Grands de Pologne, compoſoient ſa nouvelle Cour. Elle étoit gardée par ſix mille Polonais de l'armée de la Couronne, depuis peu paſſés à ſon ſervice; mais dont la fidélité n'avoit point enco-

re été éprouvée. Le Général Hoorn, Gouverneur de la Ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cens Suédois. On étoit à Varsovie dans une tranquilité profonde, & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout-à-coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la Ville. C'étoit le Roi Auguste, qui par un nouvel éfort & par une des plus belles marches que jamais Général ait faites, ayant donné le change au Roi de Suéde, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son Rival.

Varsovie étoit très-mal fortifiée, & les troupes Polonaises qui la défendoient, peu sûres. Auguste avoit des intelligences dans la ville: si Stanislas demeuroit, il étoit perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie, sous la garde des troupes Polonaises, auxquelles il se fioit le plus. Le Cardinal Primat s'enfuit des premiers sur les frontiéres de Prusse. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins différens; le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII. apprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu Souverain. L'Evêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir: une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille Polonais suivit Stanislas, une autre escortoit sa famille. On envoya en Posnanie, ceux dont on ne vouloit point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du Roi Auguste. Pour le Général Hoorn, qui étoit Gouverneur de Varsovie au nom du Roi de Suéde, il demeura avec ses quinze cens Suédois dans le château. Au-

Auguſte entra dans la capitale en Souverain, irrité & victorieux. Les habitans, déja rançonnés par le Roi de Suéde, le furent encore davantage par Auguſte. Le Palais du Cardinal, & toutes les maiſons des Seigneurs confédérés, tous leurs biens, à la ville & à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution paſſagére, c'eſt qu'un Nonce du Pape, qui étoit venu avec le Roi Auguſte, demanda au nom de ſon Maître, qu'on lui livrât l'Evêque de Poſnanie, comme juſticiable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis ſur le Trône par les armes d'un Luthérien.

La Cour de Rome, qui a toujours ſongé à augmenter ſon pouvoir temporel à la faveur du ſpirituel, avoit depuis très-long-tems établi en Pologne une eſpéce de Juriſdiction, à la tête de laquelle eſt le Nonce du Pape. Ses Miniſtres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours conteſté par les plus ſages. Ils s'étoient attribué le droit de juger toutes les cauſes des Eccléſiaſtiques, & avoient, ſur-tout dans les tems de troubles, uſurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans leſquelles ils ſe ſont maintenus juſque vers l'année 1728. où l'on a retranché ces abus, qui ne ſont jamais réformés que lorſqu'ils ſont devenus tout-à-fait intolérables.

Le Roi Auguſte bien aiſe de punir l'Evêque de Poſnanie avec bienſéance, & de plaire à la Cour de Rome, contre laquelle il ſe ſeroit élevé en tout autre tems, remit le Prélat Polonais entre

les mains du Nonce. L'Evêque, après avoir vû piller sa maison, fut porté par des soldats chez le Ministre Italien, & envoyé en Saxe où il mourut. Le Comte de Hoorn essuya dans le château, où il étoit enfermé, le feu continuel des ennemis ; enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cens Suédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le Roi Auguste dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier éfort étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte, étoient des Polonais prêts à l'abandonner à la premiére disgrace: des recruës de Saxons, qui n'avoient point encore vû de guerres: des Cosaques vagabons, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre; tous trembloient au seul nom du Roi de Suéde.

Ce Conquérant, accompagné du Roi Stanislas, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyoit par tout devant lui. Les villes lui envoyoient leurs clefs de trente milles à la ronde: il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenoient trop familiers à Charles. Il disoit, *que c'étoit aller à la chasse plûtôt que faire la guerre*, & se plaignoit de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque-tems le commandement de son armée au Comte de Schullembourg, Général très-habile, & qui avoit besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son Maître, qu'à vaincre: il faisoit la guerre

avec

avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses & des contremarches, il se trouva près de Punits, dans le Palatinat de Posnanie, croyant que le Roi de Suéde & le Roi Stanislas étoient à cinquante lieuës de lui. Il apprend en arrivant que les deux Rois avoient fait ces cinquante lieuës en neuf jours, & venoient l'attaquer avec dix ou douze mille chevaux. Schulembourg n'avoit pas plus de mille cavaliers, & de huit mille fantassins: il falloit se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du Roi de Suéde, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiroient aux Saxons. Il avoit toujours prétendu, malgré l'avis des Généraux Allemans, que l'infanterie pouvoit résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie: il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux Rois, & par l'élite des Généraux Suédois. Il se posta si avantageusement, qu'il ne pût être entouré. Son premier rang mit un genouil en terre, il étoit armé de piques & de fusils: les soldats extrêmement serrés présentoient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques & de bayonnettes: le second rang, un peu courbé sur les épaules du premier, tiroit par-dessus; & le troisiéme debout faisoit feu en même-tems derriére les deux autres. Les Suédois fondirent, avec leur impétuosité ordinaire, sur

 les

les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler; les coups de fusil, de pique & de bayonnette éfarouchérent les chevaux, qui se cabroient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquérent qu'en desordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa cavalerie, l'armée de Schulembourg étoit détruite sans ressource. Ce Général ne craignoit rien tant: il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti; mais ni le Roi de Suéde, qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses Généraux, n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un corps de cavalerie contre des fantassins, interrompu & recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suédois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Schulembourg céda enfin; mais ses troupes ne furent pas rompuës. Il en fit un bataillon quarré long; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite ville de Gurau, à trois lieuës du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit, que les deux Rois paraissent tout-à-coup derriére lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers du-quel le Général Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que

cinq

cinq heures avant la cavalerie Suédoise. Au sortir de ce bois coule la riviére de Parts, au pied d'un village nommé Rutsen. Schulembourg avoit envoyé en diligence rassembler des bâteaux; il fait passer la riviére à sa troupe, qui étoit déja diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Schulembourg étoit à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schulembourg dépendoit d'échapper au Roi de Suéde: le Roi, de son côté, croyoit sa gloire intéressée à prendre Schulembourg & le reste de son armée: il ne perd point de tems; il fait passer sa cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermés entre cette riviére de Parts, & le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Siléfie, & qui est déja profond & rapide en cet endroit.

La perte de Schulembourg paraissoit inévitable: il essaya encore de se tirer de cette extrémité, par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, & qui sont d'autant plus glorieux que la fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes; un moulin, qu'il remplit de Grenadiers, étoit à sa droite, un marais à sa gauche, il avoit un fossé devant lui, & son arriére-garde étoit sur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour traverser ce fleuve; mais dès la veille il avoit commandé des radeaux. Charles arrive, attaque aussi-tôt le moulin, persuadé qu'après l'avoir pris, il faudra que les Saxons périssent ou dans le fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se

rendent à difcrétion avec leur Général. Cependant les radeaux étoient prêts, les Saxons traverfoient l'Oder à la faveur de la nuit; & quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux Rois honorérent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne put s'empêcher de dire: *Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus.*

Mais ce qui faifoit la gloire de Schulembourg n'étoit guéres utile au Roi Augufte. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à fes ennemis; il fe retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Drefde, craignant déja, non fans raifon, pour la capitale de fes Etats héréditaires.

Charles XII. voyoit la Pologne foumife; fes Généraux, à fon exemple, venoient de battre en Courlande plufieurs petits corps Mofcovites, qui depuis la grande bataille de Narva ne fe montroient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faifoient la guerre que comme des Tartares vagabonds, qui pillent, qui fuyent, & qui reparaiffent pour fuir encore.

Par tout où fe trouvoient les Suédois, ils fe croyoient fûrs de la victoire, quand ils étoient vingt contre cent. Dans de fi heureufes conjonctures, Staniflas prépara fon Couronnement. La fortune, qui l'avoit fait élire à Varfovie & qui l'en avoit chaffé, l'y rappella encore, aux acclamations d'une foule de Nobleffe, que le fort des armes lui attachoit. Une Diéte y fut convo-

convoquée; tous les obstacles y furent aplanis; il n'y eut que la Cour de Rome seule qui le traversa.

Il étoit naturel qu'elle se déclarât pour le Roi Auguste, qui de Protestant s'étoit fait Catholique pour monter sur le Trône, contre Stanislas placé sur le même Trône par le grand ennemi de la Religion Catholique. Clément XI. alors Pape, envoya des Brefs à tous les Prélats de Pologne, & sur-tout au Cardinal Primat, par lesquels il les menaçoit de l'excommunication, s'ils osoient assister au Sacre de Stanislas, & attenter en rien contre les droits du Roi Auguste.

Si ces Brefs parvenoient aux Evêques, qui étoient à Varsovie, il étoit à craindre que quelques-uns n'obeissent par faiblesse, & que la plûpart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seroient plus nécessaires. On avoit donc pris toutes les précautions pour empêcher que les Lettres du Pape ne fussent reçuës dans Varsovie. Un Franciscain reçut secrettement les Brefs pour les délivrer en main-propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm: ce Prélat, très-attaché à Stanislas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda, *comment il avoit osé se charger d'une telle piéce?* Le Franciscain répondit, que c'étoit par l'ordre son Général. Stanislas lui ordonna d'écouter desormais les ordres de son Roi préférablement à ceux du Général des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un Placard du Roi de Suéde, par lequel il étoit défendu à tous Eccléſiaſtiques Séculiers & Réguliers dans Varſovie, ſous des peines très-griéves, de ſe mêler des affaires d'Etat. Pour plus de ſûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun Etranger entrât dans la ville. Il prenoit ſur lui ces petites ſévérités, afin que Staniſlas ne fut point brouillé avec le Clergé à ſon avénement. Il diſoit, qu'il ſe délaſſoit de ſes fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine, & qu'on ſe battoit contr'elle avec du papier, au lieu qu'il falloit attaquer les autres Souverains avec des armes véritables.

Le Cardinal Primat étoit ſollicité par Charles & par Staniſlas de venir faire la cérémonie du Couronnement. Il ne crut pas dévoir quitter Dantzick pour ſacrer un Roi, qu'il n'avoit point voulu élire; mais comme ſa politique étoit de ne jamais rien faire ſans prétexte, il voulut préparer une excuſe légitime à ſon refus. Il fit afficher pendant la nuit le Bref du Pape à la porte de ſa propre maiſon. Le Magiſtrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité, & étoit fort content: il avoit une raiſon pour ne point ſacrer le nouveau Roi; & il ſe ménageoit en même-tems avec Charles XII. Auguſte, Staniſlas & le Pape. Il mourut peu de jours après, laiſſant ſon pays dans une confuſion affreuſe, & n'ayant réüſſi par toutes ſes intrigues qu'à ſe brouiller à la fois avec les trois Rois,

Rois, Charles, Auguste & Stanislas, avec sa République, & avec le Pape, qui lui avoit ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les Politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au Roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le Sacre se fit tranquilement, & avec pompe, le 4. Octobre 1705. dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. Stanislas Leczinsky, & sa femme Charlotte Opalinska, furent sacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit cette cérémonie *incognito*: unique fruit qu'il retiroit de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Pologne soumise, que le Dannemark n'osoit le troubler, que le Roi de Prusse recherchoit son amitié, & que le Roi Auguste se retiroit dans ses Etats héréditaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit faiblement secouru Auguste en Pologne; mais il avoit fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui, non-seulement il commençoit à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites: la discipline s'établissoit dans ses troupes: il avoit de bons Ingénieurs: une artillerie bien servie: beaucoup de bons Officiers; il sçavoit le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses Généraux avoient appris, & à bien combattre,

&, felon le befoin, à ne combattre pas; bien plus, il avoit formé une Marine capable de faire tête aux Suédois dans la Mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à fon feul génie & de l'abfence du Roi de Suéde, il prit Narva d'affaut le 21. Août de l'année 1704. après un fiége régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût fecouruë par mer & par terre. Les foldats maîtres de la Ville coururent au pillage: ils s'abandonnérent aux barbaries les plus énormes. Le Czar couroit de tous côtés pour arrêter le defordre & le maffacre; il arracha lui-même des femmes des mains des foldats, qui les alloient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de fa main quelques Mofcovites qui n'écoutoient point fes ordres. On montre encore à Narva, dans l'Hôtel-de-Ville, la table fur laquelle il pofa fon épée en entrant; & on s'y reffouvient des paroles qu'il adreffa aux Citoyens, qui s'y raffemblérent. « Ce n'eft point « du fang des habitans que cette épée eft tein- « te, mais de celui des Mofcovites, que j'ai « répandu pour fauver vos vies.

Si le Czar avoit toujours eu cette humanité, c'étoit le premier des hommes. Il afpiroit à plus qu'à détruire des Villes. Il en fondoit une alors peu loin de Narva même, au milieu de fes nouvelles conquêtes. C'étoit la ville de Péterfbourg, dont il fit depuis fa réfidence & le centre de fon commerce. Elle eft fituée entre la Finlande & l'Ingrie, dans une Ifle marécageufe, autour de laquelle le Néva fe divife en plufieurs bras avant de tomber dans le Golfe de Finlande;

Finlande ; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette Isle inculte & deserte, qui n'étoit qu'un amas de bouë pendant le court été de ces climats, & dans l'hyver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans route & des marais profonds, & qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cens mille hommes que le Czar avoit rassemblés de ses Etats. Les Paysans du Royaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontiéres de la Chine, furent transportés à Péterſbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues, avant de jetter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par tout. Le Czar s'obstina à peupler un pays, qui sembloit n'être pas destiné pour des hommes ; ni les inondations qui ruinérent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cens mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. La ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples, & une guerre malheureuse, y apportoient. Péterſbourg étoit déja une ville en 1705. & son port étoit rempli de vaisseaux. L'Empereur y attiroit les Etrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, & encourageant tous les arts, qui venoient adoucir ce climat sauvage.

sauvage. Sur-tout il avoit rendu Péterſbourg inacceſſible aux éforts des ennemis : les Généraux Suédois, qui battoient ſouvent ſes troupes par tout ailleurs, n'avoient pu endommager cette Colonie naiſſante. Elle étoit tranquile au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le Czar en ſe créant ainſi de nouveaux Etats, tendoit toujours la main au Roi Auguſte qui perdoit les ſiens ; il lui perſuada par le Général Patkul, paſſé depuis peu au ſervice de Moſcovie, & alors Ambaſſadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui ſur l'état malheureux de ſes affaires. Le Roi Auguſte y vint avec quelques troupes, accompagné du Général Schulembourg, que ſon paſſage de l'Oder avoit rendu illuſtre dans le Nord, & en qui il mettoit ſa derniére eſpérance. Le Czar y arriva, faiſant marcher après lui une armée de 70. mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi Auguſte détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes Moſcovites. Il fut réſolu que l'armée du Czar ſe diviſeroit en pluſieurs corps pour arrêter le Roi de Suéde à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûë que le Roi Auguſte renouvella l'Ordre de l'Aigle Blanc, faible reſſource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'eſt Roi que de nom. La Conférence des deux Rois finit d'une maniére extraordinaire. Le Czar partit ſoudainement

dainement & laissa ses troupes à son Allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il étoit menacé à Astracan. A peine étoit-il parti, que le Roi Auguste ordonna que Patkul fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens & en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protégeoit.

Voici le nœud secret de cet événement, selon ce qu'un fils du Roi Auguste m'a fait l'honneur de me dire. Patkul proscrit en Suéde pour avoir soutenu les Priviléges de la Livonie sa patrie, avoit été Général du Roi Auguste ; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du Général Flemming, favori du Roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avoit passé au service du Czar, dont il étoit alors Général & Ambassadeur auprès d'Auguste. C'étoit un esprit pénétrant ; il avoit démêlé que les vûës de Flemming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la Paix au Roi de Suéde à quelque prix que ce fût. Il forma aussi-tôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suéde. Le Chancelier éventa son projet, & obtint qu'on se saisit de sa personne. Le Roi Auguste dit au Czar, *que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux*. Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître ; mais un service rendu mal-à-propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant, d'un côté, les 70. mille Moscovites, divisés en plusieurs petits corps, brûloient

loient & ravageoient les terres des Partisans de Stanislas: de l'autre, Schulembourg s'avançoit avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suédois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquérent les corps séparés des Moscovites, l'un après l'autre; mais si vivement, qu'un Général Moscovite étoit battu avant qu'il sût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le vainqueur: s'il se trouvoit une riviére entre les ennemis & lui, Charles XII. & ses Suédois la passoient à la nage. Un parti Suédois prit le bagage d'Auguste, où il y avoit deux cens mille écus d'argent monnoyé: Stanislas saisit huit cens mille ducats appartenans au Prince Menzikoff Général Moscovite. Charles, à la tête de sa cavalerie, fit trente lieuës en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien seroit rendu. Les Moscovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyoient en desordre au-delà du Boristhène.

Tandis que Charles chassoit devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie, Schulembourg repassa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au Grand-Maréchal Renschild, qui passoit pour le meilleur Général de Charles XII. & que l'on appelloit *le Parménion de l'Alexandre du Nord.* Ces deux Illustres Généraux, qui sembloient participer à la destinée de leurs Maîtres, se rencontrérent assez près de Punits, dans un lieu nommé Frawenstad, territoire dé-

ja fatal aux troupes d'Auguſte. Renſchild n'avoit que treize bataillons & vingt-deux eſcadrons, qui faiſoient en tout près de dix mille hommes. Schulembourg en avoit une fois autant. Il eſt à remarquer qu'il y avoit dans ſon armée un corps de ſix à ſept mille Moſcovites que l'on avoit long-tems diſciplinés en Saxe, ſur leſquels on comptoit comme ſur des ſoldats aguerris, qui joignoient la férocité Ruſſienne à la diſcipline Allemande. Cette bataille de Frawenſtad ſe donna le 12. Février 1706. mais ce même Général Schulembourg, qui avec quatre mille hommes avoit en quelque façon trompé la fortune du Roi de Suéde, ſuccomba ſous celle du Général Renſchild. Le combat ne dura pas un quart-d'heure : les Saxons ne réſiſtérent pas un moment ; les Moſcovites jettérent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois ; l'épouvante fut ſi ſubite, & le deſordre ſi grand, que les vainqueurs trouvérent ſur le champ de bataille ſept mille fuſils tous chargés qu'on avoit jettés à terre ſans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complette & plus honteuſe ; & cependant jamais Général n'avoit fait une ſi belle diſpoſition que Schulembourg, de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eſt peu maîtreſſe des événemens.

Parmi les priſonniers, il ſe trouva un régiment entier de Français : ces infortunés avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuſe bataille de Hochſted, ſi funeſte à la grandeur

grandeur de Louis XIV. Ils avoient passé depuis au service du Roi Auguste, qui en avoit fait un Régiment de Dragons, & en avoit donné le commandement à un Français de la Maison de Joyeuse. Le Colonel fut tué à la premiére, ou plûtôt à la seule charge des Suédois : le Régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces Français demandérent à servir Charles XII. & ils furent reçus à son service, par une destinée singuliére qui les réservoit à changer encore de Vainqueur & de Maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandérent la vie à genoux ; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, & pour se débarrasser de ces prisonniers dont on n'eût sû que faire.

Le Roi, en revenant de Lithuanie, apprit cette nouvelle victoire ; mais la satisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de jalousie : il ne put s'empêcher de dire : *Renschild ne voudra plus faire comparaison avec moi.*

Auguste se vit alors sans ressources : il ne lui restoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux régimens Moscovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par lesquelles même il craignoit d'être livré au vainqueur ; mais son malheur fut au comble, quand il sut que Charles XII. étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

Il avoit traversé la Silésie, sans daigner seulement en faire avertir la Cour de Vienne. L'Allemagne étoit consternée; la Diéte de Ratisbonne qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solemnelles, déclara le Roi de Suéde ennemi de l'Empire, s'il passoit au-delà de l'Oder avec son armée; cela même le détermina à venir plûtôt en Allemagne.

A son approche, les villages furent deserts, les habitans fuioient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Coppenhague: il fit afficher par tout qu'il n'étoit venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendroient chez eux & qui payeroient les contributions qu'il ordonneroit, seroient traités comme ses propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on savoit n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave-Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu: " J'ai tâché, dit-il, de vivre comme " lui. Dieu m'accordera peut-être un jour une " mort aussi glorieuse.

De ce camp, il ordonna aux Etats de Saxe de s'assembler & de lui envoyer sans délai les Regiftres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvoit fournir, il la

taxa

taxa à six cens vingt-cinq mille risdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suédois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de biére, & quatre sols par jour, avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna dans toutes les Villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats logeroient, donneroit des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'auroit point sa paye. De plus, des Inspecteurs alloient tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avoient point commis de dégâts. Ils avoient soin de dédommager les hôtes & de punir les coupables.

On sait sous quelle discipline sévére vivoient les troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les Villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission ; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, & le quittoient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observérent en Saxe : & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent ; contradictions qui seroient impossibles à concilier, si l'on ne savoit combien les hommes voyent différemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits, & que les vaincus ne prissent les plus legéres lésions pour des briganda-
ges

ges barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près de Leipsic, un paysan Saxon vint se jetter à ses pieds, pour lui demander justice d'un Grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le Roi fit venir le soldat. « Est-il vrai, dit-il, d'un « visage sévére, que vous avez volé cet hom- « me ? » *Sire*, dit le soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que Votre Majesté en a fait à son Maître ; vous lui avez ôté un Royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le Roi donna dix ducats de sa main au paysan, & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un Royaume au Roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande Foire de Leipsic se tint comme à l'ordinaire : les Marchands y vinrent avec une sûreté entiére : on ne vit pas un soldat Suédois dans la Foire ; on eût dit que l'armée du Roi de Suéde n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandoit dans tout l'Electorat, avec un pouvoir aussi absolu & une tranquilité aussi profonde que dans Stockolm.

Le Roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son Royaume & de son Electorat, écrivit enfin une Lettre de sa main à Charles XII. pour lui demander la paix. Il chargea en secret le Baron d'Imhof d'aller porter la Lettre, conjointement avec Mr. Fingsten, Référendaire du Conseil Privé ; il leur donna à tous deux ses pleins-pouvoirs, & son blanc-signé. *Allez,*

leur

leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & chrétiennes.* Il étoit réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignoit avec raison que le dangereux Allié qu'il abandonnoit, ne se vengeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arrivérent de nuit au camp de Charles XII. ils eurent une Audience secrette. Le Roi lut la Lettre. « Messieurs, « *dit-il aux Plénipotentiaires*, vous aurez dans un « moment ma réponse. » Il se retira aussi-tôt dans son cabinet & écrivit ce qui suit:

Je consens de donner la Paix, aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le Roi Auguste renonce pour jamais à la Couronne de Pologne; qu'il reconnaisse Stanislas pour légitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le Trône, même après la mort de Stanislas.*

2. *Qu'il renonce à tous autres Traités, & particuliérement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoye avec honneur, en mon camp, les Princes Sobiesky, & tous les prisonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les deserteurs qui ont passé à son service, & nommément Jean Patkul, & qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au Comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les Plénipotentiaires du Roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suéde. Ils eurent plusieurs conférences avec le Comte Piper. Ce Ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon: *Telle est la volonté du Roi mon Maître; il ne change jamais ses résolutions.*

Tandis que cette Paix se négocioit sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le Roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, & traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince Menzikoff, Généralissime des Armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le tems que non-seulement il ne souhaitoit plus ses secours, mais que même il les craignoit; il avoit avec lui quelques troupes Polonaises & Saxonnes, qui faisoient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du Prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en cas qu'on découvrît sa négociation. Il se voyoit en même-tems détrôné par son Ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son Allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en présence d'un des Généraux Suédois nommé Meyerfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Posnanie. Le Prince Menzikoff pressa le Roi

Auguſte de donner bataille. Le Roi, très-embarraſſé, différa ſous divers prétextes ; car quoique les ennemis fuſſent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suédois dans l'armée de Meyerfeld ; & c'en étoit aſſez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations & la perdre, c'étoit creuſer l'abîme où il étoit ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au Général ennemi, pour lui donner part du ſecret de la paix, & l'avertir de ſe retirer ; mais cet avis eut un éfet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le Général Meyerfeld crut qu'on lui tendoit un piège pour l'intimider ; & ſur cela ſeul il ſe réſolut à riſquer le combat.

Les Moſcovites vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la premiére fois. Cette victoire, que le Roi Auguſte remporta preſque malgré lui, fut complette : il entra triomphant au milieu de ſa mauvaiſe fortune dans Varſovie, autrefois ſa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, & à reconnaître le plus fort pour ſon Roi. Il fut tenté de ſaiſir ce moment de proſpérité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suéde avec l'armée Moſcovite. Mais ayant réflechi que Charles XII. étoit à la tête d'une armée Suédoiſe, juſqu'alors invincible ; que les Moſcovites l'abandonneroient au premier bruit de ſon Traité commencé ; que la Saxe, ſon pays héréditaire, déja épuiſée d'argent & d'hommes, ſeroit ravagée également par les Suédois & par les Moſcovites ; que l'Empire,

l'Empire, occupé de la guerre contre la France, ne pouvoit le fecourir ; qu'il demeureroit fans Etats, fans argent, fans amis ; il conçut qu'il falloit fléchir fous la loi qu'impofoit le Roi de Suéde. Cette loi ne devint que plus dure, quand Charles eut appris que le Roi Augufte avoit attaqué fes troupes pendant la négociation. Sa colére & le plaifir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre, le rendirent plus inflexible fur tous les Articles du Traité. Ainfi la victoire du Roi Augufte ne fervit qu'à rendre fa fituation plus malheureufe ; ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varfovie, lorfque Fingften, l'un de fes Plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce Traité de Paix qui lui ôtoit la Couronne. Augufte héfita ; mais il figna, & partit pour la Saxe, dans la vaine efpérance que fa préfence pourroit fléchir le Roi de Suéde, & que fon ennemi fe fouviendroit peut-être des anciennes Alliances de leurs Maifons, & du fang qui les uniffoit.

Ces deux Princes fe virent pour la première fois dans un lieu nommé *Gutersdorf*, au quartier du Comte Piper, fans aucune cérémonie. Charles XII. étoit en groffes bottes, ayant pour cravatte un tafetas noir qui lui ferroit le col : fon habit étoit, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée, qui lui avoit fervi à la bataille de Narva, & fur le pommeau de laquelle il s'appuyoit fouvent. La converfation ne roula que fur ces groffes bottes. Char-

les XII. dit au Roi Auguste, *qu'il ne les avoit quittées depuis six ans que pour se coucher.* Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un ôtoit une Couronne à l'autre. Auguste sur-tout parloit avec un air de complaisance & de satisfaction, que les Princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires, savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînérent deux fois ensemble. Charles XII. affecta toujours de donner la droite au Roi Auguste; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. C'étoit déja beaucoup qu'un Souverain fût forcé à livrer un Général d'Armée, un Ministre public: c'étoit un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son Successeur Stanislas les Pierreries & les Archives de la Couronne; mais ce fut le comble à cet abaissement d'être réduit enfin à féliciter de son avénement au Trône celui qui alloit s'y asseoir à sa place. Charles exigea une Lettre d'Auguste à Stanislas: le Roi détrôné se le fit dire plus d'une fois; mais Charles vouloit cette Lettre, & il falloit l'écrire. La voici telle que je l'ai vûe depuis peu copiée fidèlement sur l'Original que le Roi Stanislas garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avions jugé qu'il n'étoit pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de Lettres avec Votre Majesté, cependant pour faire plaisir à Sa Majesté Suédoise, *& afin qu'on ne nous impute pas que*

 nous

nous faisons difficulté de satisfaire à son désir, Nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la Couronne, & nous souhaitons que vous trouviez dans votre Patrie des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plûpart de nos sujets ne se sont appliqués qu' à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.

Votre Frére & Voisin, AUGUSTE, Roi.

A Dresde le 8. *Avril* 1707.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses Officiers de Magistrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, & qu'il fît éfacer des Priéres publiques ce titre auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky : ces Princes au sortir de leur prison refusérent de le voir ; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dût lui coûter davantage. D'un côté, le Czar le redemandoit hautement comme son Ambassadeur ; de l'autre, le Roi de Suéde exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le château de Koenigstein en Saxe. Le Roi Auguste crût pouvoir satisfaire Charles XII. & son honneur en même-tems. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suédoises ; mais auparavant il envoya au Gouverneur de Koenigstein un ordre secret de laisser échapper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta

ſur le ſoin qu'on prenoit de le ſauver. Le Gouverneur ſachant que Patkul étoit très-riche, voulut lui faire acheter ſa liberté. Le Priſonnier comptant encore ſur le droit des gens, & informé des intentions du Roi Auguſte, refuſa de payer ce qu'il penſoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle, les gardes commandés pour ſaiſir le Priſonnier arrivérent, & le livrérent immédiatement à quatre Capitaines Suédois, qui l'emmenérent d'abord au Quartier-Général d'Altranſtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De-là il fut conduit à Caſimir.

Charles XII. oubliant que Patkul étoit Ambaſſadeur du Czar, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il étoit né ſon ſujet, ordonna au Conſeil de Guerre de le juger avec la derniére rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, ſans lui apprendre le genre du ſuplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles ſe trouvant ſeul avec un Prêtre, & ſon courage n'étant plus ſoutenu par la gloire, ni par la colére, ſources de l'intrépidité des hommes, répandit amérement des larmes dans le ſein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une Dame Saxonne, nommée Madame d'Einſiedel, qui avoit de la naiſſance, du mérite & de la beauté, & qu'il avoit compté d'épouſer à peu près dans le tems même qu'on le livra au ſuplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la conſoler, & de l'aſſurer qu'il mouroit plein de tendreſ-

ſe

ſe pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du ſuplice, & qu'il vit les rouës & les pieux dreſſés, il tomba dans des convulſions de frayeur, & ſe rejetta dans les bras du Miniſtre, qui l'embraſſa en le couvrant de ſon manteau & en pleurant. Alors un Officier Suédois lut à haute voix un papier dans lequel étoient ces paroles :

« On fait ſavoir que l'ordre très-exprès de
« Sa Majeſté, notre Seigneur très-clément, eſt
« que cet homme, qui eſt traître à la Patrie,
« ſoit roué & écartelé, pour réparation de ſes
« crimes, & pour l'exemple des autres. Que
« chacun ſe donne de garde de la trahiſon, &
« ſerve ſon Roi fidèlement.» A ces mots de *Prince très-clément :* Quelle clémence, dit Patkul ; & à ceux de *traître à la Patrie :* Hélas ! dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouffrit le ſuplice le plus long & le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné Jean Reinold Patkul, Ambaſſadeur & Général de l'Empereur de Moſcovie.

Ceux qui ne voyoient en lui qu'un ſujet révolté contre ſon Roi, diſoient qu'il avoit mérité la mort ; ceux qui le regardoient comme un Livonien né dans une Province, laquelle avoit des Priviléges à défendre, & qui ſe ſouvenoient qu'il n'étoit ſorti de la Livonie que pour en avoir ſoutenu les droits, l'appelloient le martyr de la liberté de ſon pays. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambaſſadeur du Czar devoit rendre ſa perſonne ſacrée. Le ſeul Roi de Suéde élevé dans les principes du Deſpotiſ-

me, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restérent exposés sur des poteaux jusques en 1713. qu'Auguste étant remonté sur son Trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avoit été réduit à Altranstad : on les lui apporta à Varsovie dans une cassette, en présence de Buzeval Envoyé de France. Le Roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre : *Voilà*, lui dit-il simplement, *les membres de Patkul*, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, & sans que personne de ceux qui étoient présens, osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Environ ce tems-là, un Livonien nommé Paikel, Officier dans les troupes Saxonnes, fait prisonnier les armes à la main, venoit d'être jugé à mort à Stockolm par Arrêt du Sénat : mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplices dans le même cas, faisoit trop voir que Charles en faisant périr Patkul d'une mort si cruelle, avoit plus songé à se vanger qu'à punir. Quoiqu'il en soit, Patkul après sa condamnation, fit proposer au Sénat de donner au Roi le secret de faire de l'or, si on vouloit lui pardonner ; il fit faire l'expérience de son secret dans la prison, en présence du Colonel Hamilton & des Magistrats de la Ville ; & soit qu'il eût en éfet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable : on porta à la Monnoye de Stoc-

kolm

kolm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience ; & on en fit au Sénat un rapport si juridique, & qui parut si important, que la Reine ayeule de Charles, ordonna de suspendre l'exécution, jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité, envoyât ses ordres à Stockolm.

Le Roi répondit qu'*il avoit refusé à ses amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderoit jamais à l'intérêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié.* Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroique dans un Prince qui d'ailleurs croyoit le secret possible. Le Roi Auguste qui en fut informé dit : *Je ne m'étonne pas que le Roi de Suéde ait tant d'indifference pour la Pierre Philosophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le Czar eut appris l'étrange Paix que le Roi Auguste, malgré leurs Traités, avoit conclue à Altranstad, & que Patkul, son Ambassadeur Plénipotentiaire, avoit été livré au Roi de Suéde, au mépris des Loix des Nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les Cours de l'Europe : il écrivit à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats-Généraux des Provinces-Unies : il appelloit lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé : il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son Ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa Personne à toutes les Têtes Couronnées ; il les pressa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la Paix d'Altranstad une

garantie que Charles XII. leur arrachoit en menaçant. Ces Lettres n'eurent d'autre éfet que de mieux faire voir la puiſſance du Roi de Suéde. L'Empereur, l'Angleterre & la Hollande avoient alors à ſoutenir contre la France une guerre ruineuſe: ils ne jugérent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un Traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une Puiſſance qui interposàt ſes bons offices en ſa faveur, & qui ne fît voir combien peu un ſujet doit compter ſur des Rois.

On propoſa dans le Conſeil du Czar d'uſer de répréſailles envers les Officiers Suédois priſonniers à Moſcow. Le Czar ne voulut point conſentir à une barbarie qui eût eu des ſuites ſi funeſtes: il y avoit plus de Moſcovites priſonniers en Suéde, que de Suédois en Moſcovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de ſon ennemi étoit en Saxe ſans agir. Lewenhaupt, Général du Roi de Suéde, qui étoit reſté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les paſſages dans un pays ſans fortereſſes & plein de factions. Staniſlas étoit au camp de Charles XII. L'Empereur Moſcovite ſaiſit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de ſoixante mille hommes: il les ſépare en pluſieurs corps, & marche avec un camp-volant juſqu'à Léopold, où il n'y avoit point de garniſon Suédoiſe. Toutes les Villes de Pologne ſont à celui qui ſe préſente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une Aſſemblée à Léopold, telle à peu

près

près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux Primats aussi-bien que deux Rois; l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le Primat, nommé par Auguste, convoqua l'Assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnés par la Paix d'Altranstad, & ceux que l'argent du Czar avoit gagnés. On y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, sans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pendant les Conférences de Léopold, le Czar, lié d'intérêt avec l'Empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étoient du Roi de Suéde, obtint secrettement qu'on lui envoyât beaucoup d'Officiers Allemans. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageoit à son service par des libéralités; & pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux Officiers-Généraux & aux Colonels qui avoient combattu à la bataille de Calish: les Officiers subalternes eurent des Médailles d'or; les simples soldats en eurent d'argent. Ces Monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans sa nouvelle ville de Péterſbourg, où les Arts fleurissoient à mesure qu'il apprenoit à ses troupes à connaître l'émulation & la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchérent la Diéte de Léopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit : l'Assemblée se contenta de ne reconnaître, ni Auguste qui avoit abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux ; mais ils ne furent ni assez unis ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles, le Parti des Princes Sapiéha, celui d'Oginsky, ceux qui tenoient en secret pour le Roi Auguste, les nouveaux sujets de Stanislas, se faisoient tous la guerre, pilloient les terres les uns des autres, & achevoient la ruine de leur pays. Les troupes Suédoises, commandées par Lewenhaupt, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchoient toutes les troupes Moscovites. Elles brûloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également amis & ennemis ; on ne voyoit que des Villes en cendres, & des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout, qui détestoient également & leurs deux Rois, & Charles XII. & le Czar.

Le Roi Stanislas partit d'Altranstad le 15 Juillet de l'année 1707. avec le Général Renschild, seize régimens Suédois, & beaucoup d'argent, pour appaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu par tout où il passa : la discipline de ses troupes, qui faisoit mieux sentir la barbarie

barie des Moſcovites, lui gagna les eſprits: ſon extrême affabilité lui réünit preſque toutes les factions, à meſure qu'elle fut connue; ſon argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ſes troupes avoient déſolé, ſe retira en Lithuanie, où étoit le rendez-vous de ſes corps d'armée, & où il devoit établir des Magazins. Cette retraite laiſſa le Roi Staniſlas paiſible Souverain de preſque toute la Pologne.

Le ſeul qui le troublât alors dans ſes Etats, étoit le Comte Siniawſky, Grand-Général de la Couronne, de la nomination du Roi Auguſte. Cet homme qui avoit d'aſſez grands talens & beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers Parti: il ne reconnaiſſoit ni Auguſte, ni Staniſlas; & après avoir tout tenté pour ſe faire élire lui-même, il ſe contentoit d'être Chef de Parti, ne pouvant pas être Roi. Les troupes de la Couronne, qui étoient demeurées ſous ſes ordres, n'avoient guéres d'autre ſolde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui en ſouffroient, ſe donnérent bien-tôt à Staniſlas, dont la puiſſance s'affermiſſoit de jour en jour.

Le Roi de Suéde recevoit alors dans ſon camp d'Altranſtad les Ambaſſadeurs de preſque tous les Princes de la Chrétienté. Les uns venoient le ſupplier de quitter les terres de l'Empire; les autres euſſent bien voulu qu'il eût tourné ſes armes contre l'Empereur; le bruit

même s'étoit répandu par tout, qu'il devoit se joindre à la France pour accabler la Maison d'Autriche. Parmi tous ces Ambassadeurs vint le fameux Jean Duc de Marlborough, de la part d'Anne, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, étoit à Saint-James un adroit Courtisan, dans le Parlement un Chef de Parti, dans les pays étrangers le plus habile Négociateur de son siécle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au Secrétaire des Etats-Généraux, Mr. Fagel, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les Etats-Généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le Duc de Marlborough devoit leur proposer, le Duc arrivoit, leur parloit en Français, langue dans laquelle il s'exprimoit très-mal, & les persuadoit tous. C'est ce que le Lord Bolinbroke m'a confirmé.

Il soutenoit avec le Prince Eugène, compagnon de ses victoires, & avec Heinsius, grand Pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des Alliés contre la France. Il savoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur: qu'il étoit sollicité secrettement par les Français; & que si ce Conquérant embrassoit le parti de Louis XIV. les Alliés seroient opprimés.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV. contre les Alliés; mais le Duc de Marlborough ne croyoit pas qu'il y eût un Prin-

ce assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suéde. Mr. Fabrice, qui étoit alors auprès de Charles XII. m'a assuré que le Duc de Marlborough en arrivant s'adressa secrettement, non pas ou Comte Piper Premier Ministre, mais au Baron de Gortz, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du Roi. Il arriva même dans le carosse de ce Baron au quartier de Charles XII. & il y eut des froideurs marquées entre lui & le Chancelier Piper. Présenté ensuite par Piper avec Robinson, Ministre d'Angleterre, il parla au Roi en Français ; il lui dit *qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qu'il ignoroit de l'art de la guerre*. Le Roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'étoit Marlborough qui lui parloit. Je sçai même qu'il trouva que ce grand homme étoit vêtu d'une maniére trop recherchée & avoit l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatiguante & générale, Charles XII. s'exprimant en Suédois & Robinson servant d'interprête. Marlborough, qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, & qui avoit par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrettes pensées & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de guerre en général, il crut appercevoir dans Charles XII. une aversion naturelle pour la France ; il remarqua qu'il se plaisoit à
parler

parler des conquêtes des Alliés. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du Roi s'allumoient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il apperçut de plus sur une table une Carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du Roi de Suéde & sa seule ambition étoient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince restoit en Saxe, c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il savoit bien que l'Empereur ne résisteroit pas, & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII. à son penchant naturel; & satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par Madame la Duchesse de Marlborough, sa veuve, encore vivante.

Comme peu de négociations s'achévent sans argent, & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le Duc de Marlborough n'avoit réüssi auprès du Roi de Suéde qu'en donnant à propos une grosse somme au Comte Piper; & la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi, qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai su que Piper avoit reçu un présent médiocre de l'Empereur, par les mains du Comte de Wratislau, avec le consentement du Roi son Maître, & rien du Duc de Marlborough. Il est certain que Charles

étoit

étoit infléxible dans le dessein d'aller détrôner l'Empereur des Russes: qu'il ne reçevoit alors conseil de personne, & qu'il n'avoit pas besoin des avis du Comte Piper, pour prendre de Pierre Alexiowitz une vengeance qu'il cherchoit depuis si long-tems.

Enfin ce qui acheve de justifier ce Ministre, c'est l'honneur rendu long-tems après à sa mémoire par Charles XII. qui ayant appris que Piper étoit mort en Russie, fit transporter son corps à Stockolm, & lui ordonna, à ses dépens, des obsèques magnifiques.

Le Roi, qui n'avoit point encor éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croyoit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit ensuite revenir sur ses pas s'ériger en Arbitre de l'Europe; mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Baron de Stralheim, Envoyé de Suéde à Vienne, avoit eu dans un repas une querelle avec le Comte de Zobor, Chambellan de l'Empereur; celui-ci ayant refusé de boire à la santé de Charles XII. & ayant dit durement *que ce Prince en usoit trop mal avec son Maître*, Stralheim lui avoit donné un démenti & un souflet, & avoit osé après cette insulte demander réparation à la Cour Impériale. La crainte de déplaire au Roi de Suéde avoit forcé l'Empereur à bannir son sujet, qu'il devoit vanger. Charles XII. ne fut pas satisfait; il voulut qu'on lui livrât le Comte de Zobor. La fierté de la Cour de Vienne fut

obligée

obligée de fléchir; on mit le Comte entre les mains du Roi, qui le renvoya après l'avoir gardé quelque-tems prifonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les Loix des Nations, qu'on lui livrât quinze cens malheureux Mofcovites, qui ayant échappé à fes armes, avoient fui jufques fur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la Cour de Vienne confentit à cet étrange demande; & fi l'Envoyé Mofcovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrés à leurs ennemis.

La troifiéme & la derniére de fes demandes fut la plus forte. Il fe déclara le Protecteur des fujets Proteftans de l'Empereur en Siléfie, Province appartenante à la Maifon d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des Libertés & des Privileges, établis à la vérité par les Traités de Weftphalie; mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Rifwick. L'Empereur qui ne cherchoit qu'à éloigner un voifin fi dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Siléfie eurent plus de cent Eglifes, que les Catholiques furent obligés de leur céder par ce Traité; mais beaucoup de ces conceffions, que leur affûroit la fortune du Roi de Suéde, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'impofer des loix.

L'Empereur qui fit ces conceffions forcées, & qui plia en tout fous la volonté de Charles XII. s'appelloit Jofeph: il étoit fils aîné de Léopold, & frére

& frére de Charles VI. qui lui succéda depuis. L'Internonce du Pape, qui résidoit alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avoit fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'Empereur en riant, *que le Roi de Suéde ne m'ait pas proposé de me faire Luthérien*; *car s'il l'avoit voulu, je ne sai pas ce que j'aurois fait.*

Le Comte de Wratislaw, son Ambassadeur auprès de Charles XII. apporta à Leipsick le Traité en faveur des Siléssiens, signé de la main de son Maître. Alors Charles dit *qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur*; cependant il ne fut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avoit pu. Il regardoit avec mépris la faiblesse de cette Cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, & ne soutient son crédit que par l'habileté des Négociations; cependant il songeoit à se vanger d'elle. Il dit au Comte de Wratislau, que *les Suédois avoient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avoient pas dégénéré comme elle.* Il fit avertir le Pape, qu'il lui redemanderoit un jour les éfets que la Reine Christine avoit laissés à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune Conquérant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paroissoit alors impossible: il avoit même envoyé secrettement plusieurs Officiers en Asie, & jusque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes & l'informer

mer des forces de ces Etats. Il eſt certain que ſi quelqu'un eût pu renverſer l'Empire des Perſans & des Turcs, & paſſer enſuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit auſſi jeune qu'Alexandre, auſſi guerrier, auſſi entreprenant, plus infatigable, plus robuſte, & plus vertueux: & les Suédois valoient peut-être mieux que les Macédoniens: mais de pareils projets, qui ſont traités de divins quand ils réüſſiſſent, ne ſont regardés que comme des chiméres quand on eſt malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ſes volontés exécutées, aprés avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé ſa Religion Luthérienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre, ſe voyant la terreur de tous les Princes, il ſe prépara à partir. Les délices de la Saxe où il étoit reſté oiſif une année, n'avoient en rien adouci ſa maniére de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, ſe levoit à quatre heures du matin, s'habilloit ſeul, ne bûvoit point de vin, ne reſtoit à table qu'un quart-d'heure, exerçoit ſes troupes tous les jours, & ne connaiſſoit d'autre plaiſir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne ſavoient point encore où le Roi vouloit les mener. On ſe doutoit ſeulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moſcow. Il ordonna quelques jours avant ſon départ à ſon Grand-Maréchal-des-Logis, de lui donner par écrit la route depuis *Leipſick* . . . Il

s'arrêta

s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le Maréchal-des-Logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant: *jusqu'à toutes les Capitales de l'Europe.* Le Maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en grosses lettres, *Route de Leipsick à Stockolm.* La plûpart des Suédois n'aspiroient qu'à y retourner; mais le Roi étoit bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. " Monsieur le Maréchal, dit-il, je vois " bien où vous voudriez me mener; mais nous " ne retournerons pas à Stockolm si-tôt.

L'armée étoit déja en marche, & passoit auprès de Dresde: Charles étoit à la tête, courant toujours, selon sa coutume, deux ou trois cens pas devant ses gardes. On le perdit tout-d'un-coup de vûë: quelques Officiers s'avancérent à bride abattue pour savoir où il pouvoit être: on courut de tous côtés, on ne le trouva point: l'allarme est en un moment dans toute l'armée: on fait alte, les Généraux s'assemblent, on étoit déja dans la consternation; on apprit enfin d'un Saxon qui passoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au Roi Auguste. Il étoit entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre Officiers Généraux. On leur demanda leur nom à la barriére? Charles dit, qu'il s'appeloit Carl, & qu'il étoit Draban; chacun prit un nom supposé. Le Comte Flemming les voyant passer dans la place n'eut que le tems de courir avertir son Maître. Tout ce

qu'on

qu'on pouvoit faire dans une occafion pareille, s'étoit déja préfenté à l'idée du Miniftre. Il en parloit à Augufte; mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Augufte eut eu même le tems de revenir de fa furprife. Il étoit malade alors, & en robe de chambre. Il s'habilla en hâte. Charles déjeûna avec lui, comme un voyageur qui vient prendre congé de fon ami; enfuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livonien profcrit en Suéde, qui fervoit dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offriroit une occafion plus favorable d'obtenir fa grace; il conjura le Roi Augufte de la demander à Charles, bien fûr que ce Roi ne refuferoit pas cette legére condefcendance à un Prince à qui il venoit d'ôter une Couronne & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Augufte fe chargea aifément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du Roi de Suéde, & s'entretenoit avec Hord Général Suédois. *Je crois*, lui dit-il en fouriant, *que votre Maître ne me refufera pas*. Vous ne le connaiffez pas, repartit le Général Hord, il vous refufera plûtôt ici que par tout ailleurs. Augufte ne laiffa pas de demander au Roi en termes preffans la grace du Livonien. Charles la refufa d'une maniére à ne fe la pas faire demander une feconde fois. Après avoir paffé quelques heures dans cette étrange vifite, il embraffa le Roi Augufte, & partit. Il trouva, en rejoignant fon armée, tous fes Généraux encore en allarmes; ils lui
dirent

dirent, qu'ils comptoient affiéger Drefde en cas qu'on eût retenu Sa Majefté prifonniére. *Bon*, dit le Roi, *on n'oferoit*. Le lendemain, fur la nouvelle qu'on reçut que le Roi Augufte tenoit Confeil extraordinaire à Drefde; *Vous verrez*, dit le Baron de Stralenheim, *qu'ils délibérent fur ce qu'ils devoient faire hier*. A quelques jours de-là Renfchild étant venu trouver le Roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Drefde, *Je me fuis fié*, dit Charles, *fur ma bonne fortune. J'ai vû cependant un moment qui n'étoit pas bien net. Flemming n'avoit nulle envie que je fortiffe de Drefde fi-tôt.*

Fin du troifiéme Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles victorieux quitte la Saxe: poursuit le Czar: s'enfonce dans l'Ukraine: ses pertes: sa blessure: bataille de Pultava: suites de cette bataille: Charles réduit à fuir en Turquie: sa réception en Bessarabie.

CHARLES partit enfin de Saxe en Septembre 1707. suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque soldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant; non-seulement tous les régimens étoient complets, mais il y avoit dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires qui attendoient des places vacantes. Outre cette armée, le Comte Lewenhaupt, l'un de ses meilleurs Généraux, l'attendoit en Pologne avec vingt mille hommes; il avoit encore une

autre

autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recruës lui venoient de Suéde. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un Parti, auquel le Roi Auguste sembloit avoir renoncé : ses troupes divisées en plusieurs corps, fuyoient de tous côtés au premier bruit de l'approche du Roi de Suéde. Il avoit recommandé lui-même à tous ses Généraux de ne jamais attendre ce Conquérant avec des forces inégales ; & il étoit aussi bien obéi.

Le Roi de Suéde au milieu de sa marche victorieuse, reçut un Ambassadeur de la part des Turcs. L'Ambassadeur eut son Audience au quartier du Comte Piper ; c'étoit toujours chez ce Ministre que se faisoient les cérémonies d'éclat. Il soutenoit la dignité de son Maître par des dehors magnifiques ; & le Roi toujours plus mal logé, plus mal servi & plus simplement vêtu que le moindre Officier de son armée, disoit que son Palais étoit le quartier de Piper. L'Ambassadeur Turc présenta à Charles cent soldats Suédois, qui ayant été pris par des Calmouks, & vendus en Turquie, avoient été rachetés par le Grand-Seigneur, & que cet Empereur envoyoit au Roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté Ottomane prétendit rendre hommage à la gloire de Charles XII. mais parce que le Sultan, ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne, vouloit se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suéde & de l'alliance de la Polo-

gne.

gne. L'Ambaſſadeur complimenta Staniſlas ſur ſon avénement : ainſi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Eſpagne, & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le tems eût affermi ſur ſa tête cette Couronne qu'une diſgrace pouvoit faire tomber.

A peine Charles eut-il donné audience à l'Ambaſſadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moſcovites.

Les troupes du Czar étoient ſorties de Pologne, & y étoient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre: ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laiſſoit aux Moſcovites la liberté de reparaître ſouvent au même endroit où ils avoient été battus, & même de pénétrer dans le pays auſſi avant que le vainqueur. Pendant le ſéjour de Charles en Saxe, le Czar s'étoit avancé juſqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il étoit alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieuës de Léopold.

Charles laiſſa en Pologne Staniſlas, qui, aſſiſté de dix mille Suédois & de ſes nouveaux ſujets, avoit à conſerver ſon nouveau Royaume contre les ennemis étrangers & domeſtiques. Pour lui il ſe mit à la tête de ſa cavalerie, & marcha vers Grodno au milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il avoit déja paſſé le Niemen à deux lieuës de la ville, & le Czar ne ſavoit encore rien de ſa

marche.

marche. A la premiére nouvelle que les Suédois arrivent, le Czar ſort par la porte du Nord, & Charles entré par celle qui eſt au Midy. Le Roi n'avoit avec lui que ſix cens gardes; le reſte n'avoit pu le ſuivre. Le Czar fuyoit avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entroit dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à ſix cens hommes, & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieuës. Il ne perd point de tems; il détache quinze cens chevaux de ſa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller ſurprendre le Roi de Suéde dans la ville. Les quinze cens Moſcovites arrivérent à la faveur de l'obſcurité juſqu'à la premiére garde Suédoiſe, ſans être reconnus. Trente hommes compoſoient cette garde; ils ſoutinrent ſeuls un demi-quart-d'heure l'éffort des quinze cens hommes. Le Roi, qui étoit à l'autre bout de la ville, accourut bien-tôt avec le reſte de ſes ſix cens gardes. Les Moſcovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-tems ſans le joindre, ni lui ſans pourſuivre l'ennemi. Tous les corps Moſcovites répandus dans la Lithuanie ſe retiroient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minſky, près des frontiéres de la Moſcovie où étoit leur rendez-vous. Les Suédois, que le Roi partagea auſſi en divers corps, ne ceſſérent de les ſuivre pendant plus de trente lieuës de chemin. Ceux qui fuyoient & ceux qui pourſuivoient, faiſoient des marches forcées preſque tous les jours, quoiqu'on fût au

milieu de l'hyver. Il y avoit déja long-tems que toutes les ſaiſons étoient devenues égales pour les ſoldats de Charles & pour ceux du Czar; la ſeule terreur qu'inſpiroit le nom du Roi Charles, mettoit alors de la différence entre les Moſcovites & les Suédois.

Depuis Grodno juſqu'au Boriſthène en tirant vers l'Orient, ce ſont des marais, des deſerts, des forêts immenſes; dans les endroits qui ſont cultivés, on ne trouve point de vivres; les Payſans enfouiſſent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conſerver; il faut ſonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces Magaſins ſouterrains. Les Moſcovites & les Suédois ſe ſervirent tour-à-tour de ces proviſions; mais on n'en trouvoit pas toujours, & elles n'étoient pas ſuffiſantes.

Le Roi de Suéde, qui avoit prévu ces extrémités, avoit fait apporter du biſcuit pour la ſubſiſtance de ſon armée: rien ne l'arrêtoit dans ſa marche. Après qu'il eût traverſé la forêt de Minſky, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ſes troupes & à ſon bagage, il ſe trouva le 25. Juin 1708. devant la riviére de Bérézine, vis-à-vis Boriſlow.

Le Czar avoit raſſemblé en cet endroit la plus grande partie de ſes forces; il y étoit avantageuſement retranché. Son deſſein étoit d'empêcher les Suédois de paſſer la riviére. Charles poſta quelques régimens ſur le bord de la Bérézine, à l'oppoſite de Boriſlow, comme s'il avoit voulu tenter le paſſage à la vûe de l'ennemi. Dans le même-tems il remonte avec ſon armée

trois

trois lieuës au-delà vers la ſource de la riviére: il y fait jetter un pont, paſſe ſur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendoit ce poſte, & marche à l'armée ennemie ſans s'arrêter. Les Moſcovites ne l'attendirent pas; ils décampérent, & ſe retirérent vers le Boriſthène, gâtant tous les chemins & détruiſant tout ſur leur roûte, pour retarder au moins les Suédois.

Charles ſurmonta tous les obſtacles, avançant toujours vers le Boriſthène. Il rencontra ſur ſon chemin vingt mille Moſcovites, retranchés dans un lieu nommé Holloſin, derriére un marais, auquel on ne pouvoit aborder qu'en paſſant une riviére. Charles n'attendit pas, pour les attaquer, que le reſte de ſon infanterie fût arrivé; il ſe jette dans l'eau à la tête de ſes gardes à pied, il traverſe la riviére & le marais, ayant ſouvent de l'eau au-deſſus des épaules. Pendant qu'il alloit ainſi aux ennemis, il avoit ordonné à ſa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moſcovites étonnés qu'aucune barriére ne pût les défendre, furent enfoncés en même-tems par le Roi qui les attaquoit à pied, & par la cavalerie Suédoiſe.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque-tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suédois, nommé Gullenſtiern, qu'il aimoit beaucoup, bleſſé & hors d'état de marcher, il le força à prendre ſon cheval, & continua de commander à pied à la tête de ſon in-

fanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données, celle-ci étoit peut-être la plus glorieuse, celle où il avoit essuyé les plus grands dangers & où il avoit montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une Médaille où on lisoit d'un côté: *Silvæ, Paludes, Aggeres, Hostes victi.* Et de l'autre ce vers de Lucain: *Victrices copias alium laturus in Orbem.*

Les Moscovites chassés par tout, repassérent le Boristhène qui sépare la Pologne de leur pays. Charles ne tarda pas à les poursuivre: il passa ce grand fleuve après eux à Mohilow derniére ville de la Pologne, qui appartient, tantôt aux Polonais, tantôt aux Czars, destinée commune aux places frontiéres.

Le Czar qui vit alors son Empire, où il venoit de faire naître les arts & le commerce, en proye à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, & peut-être son Trône, songea à parler de paix; il fit hazarder quelques propositions par un Gentilhomme Polonais qui vint à l'armée de Suéde. Charles XII. accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit: *Je traiterai avec le Czar à Moscow.* Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine, " Mon frére " Charles, dit-il, prétend faire toujours l'Alé- " xandre; mais je me flâte qu'il ne trouvera " pas en moi un Darius."

De Mohilow, place où le Roi traversa le Boristhène, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontiéres de Pologne & de Moscovie, vous trouvez à trente lieuës le

pays

pays de Smolensko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscow. Le Czar fuyoit par ce chemin. Le Roi le suivoit à grandes journées. Une partie de l'arriére-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les Dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demeuroit presque toujours à ces derniers; mais ils s'affaiblissoient, à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidoient rien, & où ils perdoient toujours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708. le Roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des Tartares, qui habitent entre le Royaume d'Astracan, Domaine du Czar, & celui de Samarcande, pays des Tartares Usbecks, & patrie de Timur, connu sous le nom de Tamerlan. Le pays des Calmoucks s'étend à l'Orient, jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar: il prétend sur eux un empire absolu; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux, comme le Grand-Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les troupes de Moscovie. Le Czar étoit même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le Roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, & quatre mille

mille fantaffins. Il enfonça d'abord les Mofcovites à la tête de fon régiment d'Oftrogothie; les ennemis fe retirérent. Le Roi avança fur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmoucks étoient cachés; ils parurent alors, & fe jettérent entre le régiment où le Roi combattoit & le refte de l'armée Suédoife. A l'inftant, & Mofcovites & Calmoucks entourérent ce régiment & percérent jufqu'au Roi. Ils tuérent deux Aides-de-camp qui combattoient auprès de fa perfonne. Le cheval du Roi fut tué fous lui: un Ecuyer lui en prefentoit un autre; mais l'Ecuyer & le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied, entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plufieurs furent pris, bleffés, ou tués, ou entraînés loin du Roi par la foule qui fe jettoit fur eux; il ne reftoit que cinq hommes auprès de Charles. Il avoit tué plus de douze ennemis de fa main, fans avoir reçu une feule bleffure, par ce bonheur inexprimable qui jufqu'alors l'avoit accompagné par tout, & fur lequel il compta toujours. Enfin un Colonel nommé Dardof, fe fait jour à travers des Calmoucks avec feulement une compagnie de fon régiment: il arrive à tems pour dégager le Roi: le refte des Suédois fit main baffe fur ces Tartares. L'armée reprit fes rangs: Charles monta à cheval; & tout fatigué qu'il étoit, il pourfuivit les Mofcovites pendant deux lieuës.

Le vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la capitale de Mofcovie. Il y a de Smo-

Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusqu'à Moscow, environ cent de nos lieuës Françaises: l'armée n'avoit presque plus de vivres. Le Comte Piper pria fortement le Roi d'attendre que le Général Lewenhaupt, qui devoit lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vint le joindre. Non-seulement le Roi, qui rarement prenoit conseil, n'écouta point cet avis judicieux; mais au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscow, & fit marcher au Midy vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la Petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieuës du Midy au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhène, qui le traverse en coulant du Nord-Ouest au Sud-Est; la principale ville est Bathurin sur la petite riviére de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus Méridionale, située par le quarante-huitiéme degré, est un des pays des plus fertiles du monde & des plus deserts. Le mauvais gouvernement y étouffe le bien que la nature s'eforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la petite Tartarie, ne sement ni ne plantent, parce que les Tartares de Budziac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigans, viendroient ravager leurs moissons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre; mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du Grand-Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu

chercher un Protecteur, & par conſéquent un Maître dans l'un de ces trois Etats. Elle ſe mit d'abord ſous la protection de la Pologne qui la traita trop en ſujette: elle ſe donna depuis au Moſcovite qui la gouverna en eſclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukraniens jouïrent du privilége d'élire un Prince ſous le nom de Général; mais bien-tôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur Général fut nommé par la Cour de Moſcow.

Celui qui rempliſſoit alors cette place, étoit un Gentilhomme Polonais, nommé Mazeppa, né dans le Palatinat de Podolie; il avoit été élevé Page du Roi Jean Caſimir, & avoit pris à ſa Cour quelque teinture des belles lettres. Une intrigue qu'il eut dans ſa jeuneſſe avec la femme d'un Gentilhomme Polonais, ayant été découverte, le mari le fit fouetter de verges, le fit lier tout nud ſur un cheval farouche, & le laiſſa aller en cet état. Le cheval qui étoit du pays de l'Ukraine y retourna, & y porta Mazeppa demi mort de fatigue & de faim. Quelques payſans le ſecoururent. Il reſta long-tems parmi eux, & ſe ſignala dans pluſieurs courſes contre les Tartares. La ſupériorité de ſes lumiéres lui donna une grande conſidération parmi les Coſaques: ſa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moſcow, avec le Czar, cet Empereur lui propoſa de diſcipliner les Coſaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. Mazeppa répondit, que la ſitua-

tion

tion de l'Ukraine & le génie de cette Nation étoient des obſtacles inſurmontables. Le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin, & qui ne commandoit pas toujours à ſa colére, l'appella *traître*, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine forma le projet d'une révolte: l'armée de Suéde qui parut bien-tôt après ſur les frontiéres, lui en facilita les moyens: il prit la réſolution d'être indépendant, & de ſe former un puiſſant Royaume de l'Ukraine, & des débris de l'Empire de Ruſſie: C'étoit un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable; il ſe ligua ſecrettement avec le Roi de Suéde, pour hâter la chûte du Czar & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la riviére Deſna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des proviſions de bouche, & ſes treſors, qui étoient immenſes. L'armée Suédoiſe marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les Officiers, qui ne ſavoient rien du Traité du Roi avec les Coſaques. Charles envoya ordre à Lewenhaupt de lui amener en diligence ſes troupes & des proviſions dans l'Ukraine, où il projettoit de paſſer l'hyver, afin que s'etant aſſûré de ce pays, il pût conquérir la Moſcovie au printems ſuivant; & cependant il s'avança vers la riviére Deſna, qui tombe dans le Boriſthène à Kiovie.

Les obſtacles qu'on avoit trouvés juſqu'alors dans la route, étoient legers en comparaiſon de

ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieuës, pleine de marécages. Le Général Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des Pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieuës de la véritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de Lagercron: on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie & tous les chariots restérent embourbés ou abîmés dans les marais

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avoient consommé le peu de biscuit qui leur restoit, cette armée exténuée de lassitude & de faim arrive sur les bords de la Desna, dans l'endroit où Mazeppa avoit marqué le rendez-vous; mais au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançoit vers l'autre bord de la riviére: le Roi fut étonné; mais il résolut sur le champ de passer la Desna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette riviére étoient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversérent la riviére selon leur maniére accoutumée; les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps de Moscovites qui arrivoit dans ce tems-là même, n'étoit que de huit mille hommes; il ne résista pas long-tems, & cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançoit dans ces pays perdus, incertain de sa route & de la fidélité de Mazeppa:

pa: ce Cosaque parut enfin; mais plûtôt comme un fugitif, que comme un Allié puissant. Les Moscovites avoient découvert & prévenu ses desseins. Ils étoient venus fondre sur ses Cosaques qu'ils avoient taillés en piéces: ses principaux amis, pris les armes à la main, avoient péri au nombre de trente par le supplice de la rouë, ses villes étoient réduites en cendre, ses tresors pillés, les provisions qu'il préparoit au Roi de Suéde saisies: à peine avoit-il pu échapper avec six mille hommes, & quelques chevaux chargez d'or & d'argent. Toutefois il aportoit au Roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences dans ce pays inconnu, & l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Moscovites, arrivoient par troupes au camp, & le firent subsister.

Charles espéroit au moins que son Général Lewenhaupt viendroit réparer cette mauvaise fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suédois, qui valoient mieux que cent mille Cosaques, & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déja passé le Boristhène au-dessus de Mohilow, & s'étoit avancé vingt de nos lieuës au-delà sur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un Convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avoit levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le Bourg de Lesno, près de l'endroit où les riviéres de Pronia & de Sossa se joignent, pour aller tomber

loin au-dessous dans le Boristhène, le Czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Le Général Suédois, qui n'en avoit pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suédois une si grande confiance, qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étoient. Lewenhaupt marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après-midy. Dans le premier choc les Suédois tuérent quinze cens Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar; on fuyoit de tous côtés. L'Empereur des Russes vit le moment où il alloit être entiérement défait. Il sentoit que le salut de ses Etats dépendoit de cette journée, & qu'il étoit perdu si Lewenhaupt joignoit le Roi de Suéde avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arriére-garde où étoient des Cosaques & des Calmoucks. *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer.* De-là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du Prince Menzikoff & du Prince Gallicsin. Lewenhaupt, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son Maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par tout : on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le Général Baver amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisiéme fois avec plus de furie & d'acharnement : elle dura jusqu'à la nuit ; enfin le nombre l'emporta, les Suédois furent rompus, enfoncés, & poussés jusqu'à leur bagage. Lewenhaupt rallia ses troupes derriére ses chariots ; les Suédois étoient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le Général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar, de l'autre côté, passa la nuit sous les armes ; il défendit aux Officiers, sous peine d'être cassés, & aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Lewenhaupt s'étoit retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivérent assez à tems pour empêcher tout le convoi d'être consommé par les flâmes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvérent. Le Czar, qui vouloit achever la défaite des Suédois, envoya un

un de ses Généraux, nommé Phlug, les attaquer encore pour la cinquiéme fois : ce Général leur offrit une capitulation honorable. Lewenhaupt la refusa & livra un cinquiéme combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avoit encore, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée ; enfin la nuit survenant, Lewenhaupt après avoir soutenu cinq combats contre quarante mille hommes, passa la Sossa avec environ cinq mille combattans, qui lui restoient. Le Czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, & Lewenhaupt celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son Maître avec l'honneur de s'être si bien défendu ; mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi de Suéde se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avoit guéres de ressource que son courage.

Dans cette extrémité, le mémorable hyver de 1709. plus terrible encore sur ces frontiéres de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles vouloit braver les saisons comme il faisoit ses ennemis ; il osoit faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombérent morts de froid presf-

qu'à ſes yeux. Les cavaliers n'avoient plus de bottes ; les fantaſſins étoient ſans ſouliers & preſque ſans habits. Ils étoient réduits à ſe faire des chauſſures de peaux de bêtes comme ils pouvoient : ſouvent ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jetter preſque tous les canons dans des marais & dans des riviéres, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant ſi floriſſante, étoit réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevoit plus de nouvelles de la Suéde, & on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un ſeul Officier ſe plaignit. « Eh quoi ! lui dit le Roi, vous en-
« nuyez-vous d'être loin de votre femme ? ſi
« vous êtes un vrai ſoldat, je vous menerai
« ſi loin, que vous pourrez à peine recevoir
« des nouvelles de Suéde une fois en trois ans. »

Le Marquis de B***, depuis Ambaſſadeur en Suéde, m'a conté qu'un ſoldat oſa preſenter au Roi avec murmure, en preſence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moiſi, fait d'orge & d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avoient alors, & dont ils n'avoient pas même ſuffiſamment. Le Roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit enſuite froidement au ſoldat : *Il n'eſt pas bon ; mais il peut ſe manger.* Ce trait, tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſupporter à l'armée Suédoiſe des extrémités qui euſſent été intolérables ſous tout autre Général.

Dans

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stockolm, mais ce ne fut que pour apprendre la mort de la Duchesse de Holstein sa sœur, que la petite-vérole enleva au mois de Décembre 1708. dans la vingt-septiéme année de son âge. C'étoit une Princesse aussi douce & aussi compatissante, que son frére étoit impérieux dans ses volontés & implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse; il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenoit un peu plus sensible.

Il apprit aussi qu'on avoit levé des troupes & de l'argent en exécution de ses ordres; mais rien ne pouvoit arriver jusqu'à son camp, puisqu'entre lui & Stockolm il y avoit près de cinq cens lieuës à traverser, & des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le Czar, aussi agissant que le Roi de Suéde, après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des Confédérés de Pologne, réünis contre Stanislas, sous le Général Siniawski, s'avança bien-tôt dans l'Ukraine au milieu de ce rude hyver, pour faire tête au Roi de Suéde. Là il continua dans la politique d'affaiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suédoise périroit entiérement à la longue, puisqu'elle ne pouvoit être recrutée.

Il falloit que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le pre-

mier

mier de Février on recommença à ſe combattre au milieu des glaces & des neiges.

Après pluſieurs petits combats, & quelques déſavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui reſtoit plus que dix-huit mille Suédois. Mazeppa ſeul, ce Prince des Coſaques, les faiſoit ſubſiſter; ſans ce ſecours l'armée eût péri de faim & de miſére. Le Czar dans cette conjoncture, fit propoſer à Mazeppa de rentrer ſous ſa domination. Mais le Coſaque fut fidèle à ſon nouvel Allié, ſoit que le ſupplice affreux de la roue, dont avoient péri ſes amis, le fit craindre pour lui-même, ſoit qu'il voulût les vanger.

Charles avec ſes dix-huit mille Suédois, n'avoit perdu ni le deſſein, ni l'eſpérance de pénétrer juſqu'à Moſcow. Il alla vers la fin de Mai inveſtir Pultava, ſur la riviére de Vorſkla, à l'extrémité Orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieuës du Boriſthène; ce terrain eſt celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui ſoit ſur la terre. C'eſt un ramas d'anciens Ruſſes, Polonais & Tartares, faiſant tous profeſſion d'une eſpéce de Chriſtianiſme & d'un brigandage, ſemblable à celui des Flibuſtiers. Ils éliſent un Chef, qu'ils dépoſent ou qu'ils égorgent ſouvent. Ils ne ſouffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt & trente lieuës à la ronde, & les élevent dans leurs mœurs. L'été ils ſont toujours en campagne; l'hiver ils couchent dans des granges ſpatieuſes, qui contiennent quatre ou cinq cens hommes. Ils ne craignent rien, ils vivent libres,

libres, ils affrontent la mort pour le plus léger butin, avec la même intrépidité que Charles XII. la bravoit pour donner des Couronnes. Le Czar leur fit donner soixante mille florins dans l'espérance qu'ils prendroient son parti; ils prirent son argent & se déclarérent pour Charles XII. par les soins de Mazeppa; mais ils servirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre chose que pour piller. C'étoit beaucoup qu'ils ne nuisissent pas; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le service. On presenta dix de leurs Chefs un matin au Roi; mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point yvres; car c'est par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée, ils y firent paraître leur adresse à tirer avec de longues carabines; car étant montés sur le revers, ils tuoient à la distance de six cens pas les ennemis qu'ils choisissoient. Charles ajouta à ces bandits quelques mille Valaques que lui vendit le Kam de la Petite-Tartarie. Il assiégeoit donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Cosaques, de Valaques, qui joints à ses dix-huit mille Suédois faisoient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée délabrée manquant de tout. Le Czar avoit fait de Pultava un Magasin. Si le Roi le prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscow, & pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espéroit encore de Suéde, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava,

Pultava, il en preſſa le ſiége avec ardeur. Mazeppa qui avoit des intelligences dans la ville, l'aſſûra qu'il en ſeroit bien-tôt le maître : l'eſpérance renaiſſoit dans l'armée. Les ſoldats regardoient la priſe de Pultava comme la fin de toutes leurs miſéres.

Le Roi s'apperçut dès le commencement du ſiége qu'il avoit enſeigné l'art de la guerre à ſes ennemis. Le Prince Menzikoff, malgré toutes ſes précautions, jetta du ſecours dans la ville. La garniſon par ce moyen ſe trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faiſoit des ſorties, & quelquefois avec ſuccès ; on faiſoit jouer des mines ; mais ce qui rendoit la ville imprenable, c'étoit l'approche du Czar qui s'avançoit avec ſoixante & dix mille combattans. Charles XII. alla les reconnaître le 27. Mai, jour de ſa naiſſance, & battit un de leurs détachemens ; mais comme il retournoit à ſon camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracaſſa l'os du talon. On ne remarqua pas ſur ſon viſage le moindre changement qui pût faire ſoupçonner qu'il étoit bleſſé : il continua à donner tranquillement ſes ordres, & demeura encore près de ſix heures à cheval. Un de ſes domeſtiques s'aperçevant que le ſoulier de la botte du Prince étoit tout ſanglant, courut chercher des Chirurgiens : la douleur du Roi commençoit à être ſi cuiſante, qu'il fallut l'aider à deſcendre de cheval & l'emporter dans ſa tente. Les Chirurgiens viſitérent ſa playe ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La conſternation

de

de l'armée étoit inexprimable. Un Chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres; assûra qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe au Roi. *Travaillez-donc tout à l'heure*, lui dit le Roi, *taillez hardiment, ne craignez rien.* Il tenoit lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisoit, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avoit-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançoit sur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voyoit entre le Boristhène & la riviére qui passe à Pultava, dans un pays desert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extrêmité il n'assembla point de Conseil de guerre, comme tant de relations l'ont debité; mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Maréchal Renschild dans sa tente, & lui ordonna, sans délibération comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renschild ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi il rencontra le Comte Piper, avec qui il étoit fort mal depuis long-tems, comme il arrive souvent entre le Ministre & le Général. Piper lui demanda, *s'il n'y avoit rien de nouveau: Non*, dit le Général froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres.

Dès

Dès que le Comte Piper fut entré dans la tente : *Renſchild ne vous a-t'il rien appris ?* lui dit le Roi : *Rien*, répondit Piper : *Eh bien, je vous apprens donc*, reprit le Roi, *que demain nous donnons bataille*. Le Comte Piper fut éfrayé d'une résolution ſi déſeſpérée ; mais il ſavoit bien qu'on ne faiſoit jamais changer ſon Maître d'idée ; il ne marqua ſon étonnement que par ſon ſilence, & laiſſa Charles dormir juſqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que ſe donna cette bataille déciſive de Pultava entre les deux plus ſinguliers Monarques qui fuſſent alors dans le monde : Charles XII. illuſtre par neuf années de victoires ; Pierre Alexiowits par neuf années de peines, priſes pour former des troupes égales aux troupes Suédoiſes : l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civiliſé les ſiens : Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire : Alexiowits ne fuyant point le péril, & ne faiſant la guerre que pour ſes intérêts : le Monarque Suédois libéral par grandeur d'ame, le Moſcovite ne donnant jamais que par quelque vûë : celui-là d'une ſobriété & d'une continence ſans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avoit été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudeſſe de ſon éducation & de ſon pays, auſſi terrible à ſes ſujets qu'admirable aux Etrangers, & trop adonné à des excès, qui ont même abregé ſes jours. Charles avoit le titre d'*Invincible*, qu'un moment pouvoit lui ôter ; les Nations avoient dé

ja donné à Pierre Alexiowits le nom de *Grand*, qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au Nord, le camp du Roi de Suéde au Sud, tirant un peu vers l'Orient, son bagage derriére lui à environ un mille, & la riviére de Pultava au Nord de la ville, coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avoit passé la riviére à une lieuë de Pultava, du côté de l'Occident, & commençoit à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées, avec quatre canons de fer pour toute artillerie: le reste fut laissé dans le camp, avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurérent au bagage. Desorte que l'armée Suédoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt & un mille hommes, dont il y avoit environ seize mille Suédois.

Les Généraux Renschild, Roos, Lewenhaupt, Schlipenbak, Hoorn, Sparre, Hamilton, le Prince de Wirtemberg, parent du Roi, & quelques autres, dont la plûpart avoient vu la bataille de Narva, faisoient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avoient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché. Les Officiers le disoient aux soldats; tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de

de la cavalerie s'avança par ſon ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie étoit à l'Occident, à la droite du camp Moſcovite ; le Prince Menzikoff, & le Comte Gollowin, l'avoient diſpoſée par intervales entre des redoutes garnies de canon. Le Général Schlipenbak à la tête des Suédois, fondit ſur cette cavalerie. Tous ceux qui ont ſervi dans les troupes Suédoiſes ſavent qu'il étoit preſque impoſſible de réſiſter à la fureur de leur premier choc. Les eſcadrons Moſcovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier, ſon chapeau fut percé d'une balle de mouſquet, Menzikoff eut trois chevaux tués ſous lui, les Suédois criérent, *victoire*.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avoit envoyé au milieu de la nuit le Général Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devoient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaqueroit de front ; mais ſon malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne parût point. Le Czar, qui s'étoit crû perdu, eut le tems de rallier ſa cavalerie. Il fondit à ſon tour ſur celle du Roi, qui n'étant point ſoutenuë par le détachement de Creuts, fut rompuë a ſon tour. Schlipenbak même fut fait priſonnier dans cet engagement. En même-tems ſoixante & douze canons tiroient du camp ſur la cavalerie Suédoiſe, & l'infanterie Ruſſienne débouchant de ſes lignes venoit attaquer celle de Charles.

Le

Le Czar détacha alors le Prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava & les Suédois; le Prince Menzikoff exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de son Maître; non seulement il coupa la communication entre l'armée Suédoise, & les troupes restées au camp devant Pultava; mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, l'enveloppa & le tailla en piéces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dût son salut; si le Czar l'ordonna, il étoit un digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie Moscovite sortoit de ses lignes, & s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté, la cavalerie Suédoise se rallioit à un quart de lieuë de l'armée ennemie; & le Roi, aidé de son Velt-Maréchal Renschild, ordonnoit tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes; son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux aîles. Le Czar disposoit son armée de même; il avoit l'avantage du nombre, & celui de soixante & douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposoient que quatre, & qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moscovite étoit au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de Major-Général, & sembloit obéyr au Général Cscérmetoff. Mais il alloit comme Empereur, de rang en rang, monté sur un cheval Turc, qui étoit un présent du Grand-Seigneur, exhortant les Capitaines & les Soldats, & promettant à chacun des récompenses. A neuf

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premiéres volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux du brancard du Roi de Suéde: il en fit atteler deux autres: une seconde volée le mit en piéces, & renversa le Roi. De vingt-quatre Drabans qui se relayoient pour le porter, vingt & un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlérent, & le canon ennemi continuant à les écraser, la premiére ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette derniére action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Moscovite qui mit en déroute l'armée Suédoise, tant les choses étoient changées.

Tous les Ecrivains Suédois disent, qu'ils auroient gagné la bataille si on n'avoit point fait de fautes; mais tous les Officiers prétendent que c'en étoit une grande de la donner, & une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que Charles XII. par le nombre d'hommes, & par les ressources qui manquoient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultava.

Déja le Prince de Wirtemberg, le Général Renschild, & plusieurs Officiers principaux, étoient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confusion, à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le Comte Piper, avec quelques Officiers de la Chancellerie, étoient sortis de ce camp, & ne savoient ni ce qu'ils devoient faire, ni ce qu'étoit devenu le

 Roi;

Roi; ils couroient de côté & d'autre dans la plaine. Un Major nommé *Bére*, s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de poussiére & de fumée qui couvroient la campagne & l'égarement d'esprit, naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le Roi ne voulut point fuir, & ne pouvoit se défendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le Général Poniatowsky, Colonel de la garde Suédoise du Roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'étoit un homme, qui dans toutes les occurences de sa vie & dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit signe à deux Drabans qui prirent le Roi pardessous les bras, & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion Général par nécessité, rallia cinq cens cavaliers auprès de la personne du Roi: les uns étoient des Drabans, les autres des Officiers, quelques-uns de simples cavaliers; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix régimens Moscovites, & conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieuë, jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Le

Le Roi fuyant & pourſuivi eut ſon cheval tué ſous lui; le Colonel Gieta bleſſé, & perdant tout ſon ſang, lui donna le ſien. Ainſi on remit deux fois à cheval dans ſa fuite le Conquérant, qui n'avoit pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un ſi grand malheur; mais il falloit fuir plus loin; on trouva dans le bagage le caroſſe du Comte Piper; car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il ſortit de Stockolm. On le mit dans cette voiture, & l'on prit avec précipitation la route du Boriſthène. Le Roi, qui depuis le moment où on l'avoit mis à cheval juſqu'à ſon arrivée au bagage, n'avoit pas dit un ſeul mot, demanda alors ce *qu'étoit devenu le Comte Piper? Il eſt pris avec toute la Chancellerie*, lui répondit-on, *Et le Général Renſchild, & le Duc de Wirtemberg?* ajouta-t-il. Ils ſont auſſi priſonniers, lui dit Poniatowſky. *Priſonniers chez des Moſcovites!* reprit Charles en hauſſant les épaules; *allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* On ne remarquoit pourtant point d'abattement ſur ſon viſage; & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré ſon état, n'eût point ſoupçonné qu'il étoit vaincu & bleſſé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Moſcovites ſaiſirent ſon artillerie dans le camp devant Pultava, ſon bagage, ſa caiſſe militaire, où ils trouvérent ſix millions en eſpéces, dépouilles des Polonais & des Saxons. Près de neuf mille hommes Suédois ou Coſaques furent tués dans la bataille, environ ſix mille furent pris. Il reſtoit encore environ ſeize mille hommes, tant

Suédois & Polonais, que Cosaques, qui fuyoient vers le Borifthène, sous la conduite du Général Lewenhaupt. Il marcha, d'un côté, avec ces troupes fugitives; le Roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carosse où il étoit rompit dans la marche; on le remit à cheval. Pour comble de disgrace il s'égara pendant la nuit dans un bois; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchoient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet, il se trouva vis-à-vis le Borifthène. Lewenhaupt venoit d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joye mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croyoient mort. L'ennemi approchoit; on n'avoit ni pont pour passer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étoient des Suédois, & ce Roi vaincu étoit Charles XII. Presque tous les Officiers croyoient qu'on attendroit-là de pied ferme les Moscovites, & qu'on périroit ou qu'on vaincroit sur le bord du Borifthène. Charles eût pris sans doute cette résolution s'il n'eût été accablé de faiblesse. Sa playe suppuroit; il avoit la fiévre; & on a remarqué que la plûpart

part des hommes les plus intrépides perdent dans la fiévre de la suppuration cet instinct de valeur, qui, comme les autres vertus, demande une tête libre. Charles n'étoit plus lui-même. C'est ce qu'on m'a assûré, & ce qui est le plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise calêche qu'on avoit amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit: on l'embarqua sur un petit bateau; le Roi se mit dans un autre avec le Général Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jetta plus des trois quarts de ses tresors dans le fleuve pour soulager le bateau. Mullern, Chancelier du Roi, & le Comte Poniatowsky, homme plus que jamais nécessaire au Roi, par les ressources que son esprit lui fournissoit dans les disgraces, passérent dans d'autres barques avec quelques Officiers. Trois cens cavaliers & un très-grand nombre de Polonais & de Cosaques se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hazardérent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistoit au courant & rompoit les vagues; mais tous ceux qui s'écartérent un peu au-dessous, furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquérent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étoient dans cette extrêmité, le Prince Menzikoff s'approchoit avec dix mille cavaliers ayant chacun un

fantaffin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs bleffures, de fatigue & de faim, montroient affez au Prince Menzikoff la route qu'avoit prife le gros de l'armée fugitive. Le Prince envoya au Général Suédois un Trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers-Généraux furent auffitôt envoyés par Lewenhaupt pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour feize mille foldats du Roi Charles euffent attaqué toutes les forces de l'Empire Mofcovite, & euffent péri jufqu'au dernier plûtôt que de fe rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur Prince, qui étoit contraint de fuir lui-même, les forces de chaque foldat étant épuifées, leur courage n'étant plus foutenu par aucune efpérance, l'amour de la vie l'emporta fur l'intrépidité. Il n'y eut que le Colonel Troutfetre, depuis Gouverneur de Stralfund, qui voyant approcher les Mofcovites s'ébranla avec un bataillon Suédois pour les charger, efpérant entraîner le refte des troupes. Mais Lewenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entiére fut faite prifonniére de guerre. Quelques foldats, défefpérés de tomber entre les mains des Mofcovites, fe précipitérent dans le Borifthène. Deux Officiers du Régiment de ce brave Troutfetre s'entretuérent, le refte fut fait efclave. Ils défilérent tous en préfence du Prince Menzikoff; mettant les armes à fes pieds, comme trente mille Mofcovites avoient fait neuf ans auparavant devant le

le Roi de Suéde à Narva. Mais au lieu que le Roi avoit alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent disperſés depuis dans les Etats du Czar; mais particuliérement en Sibérie, vaste Province de la Grande-Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontiéres de l'Empire Chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercérent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfévre, & qui gagnoit de quoi subsister. Quelques Officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignérent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems devinrent si utiles & si connues qu'on y envoyoit des enfans de Moscow.

Le Comte Piper, Premier Ministre du Roi de Suéde, fut long-tems enfermé à Péterſbourg. Le Czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son Maître au Duc de Marlborough, & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suéde, qui auroient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quel-

ques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille, qui vivoit à Stockolm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'Empereur Moscovite pénétré d'une joye qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment, *où est donc mon frére Charles?*

Il fit aux Généraux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au Général Renschild *à combien les troupes du Roi son Maître pouvoient monter avant la bataille*; Renschild répondit, *que le Roi seul en avoit la liste, qu'il ne communiquoit à personne*; *mais que pour lui il pensoit que le tout pouvoit aller à environ trente mille hommes, savoir, dix-huit mille Suédois, & le reste Cosaques.* Le Czar parut surpris, & demanda, *comment ils avoient pu hazarder de pénétrer dans un pays si reculé, & d'assiéger Pultava avec ce peu de monde?* "Nous " n'avons pas toujours été consultés, reprit le " Général Suédois; mais comme fidèles servi- " teurs, nous avons obéï aux ordres de notre " Maître, sans jamais y contredire." Le Czar se tourna à cette réponse vers quelques-uns de ses Courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui; *Ah!* dit-il, *voilà comme il faut servir son Souverain.* Alors prenant un verre de vin, *à la santé*, dit-il,

il, *de mes Maîtres dans l'art de la guerre.* Renschild lui demanda, *qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre?* " Vous, Messieurs les Géné- " raux Suédois, " reprit le Czar. *Votre Majesté est donc bien ingrate,* reprit le Comte, *d'avoir tant maltraité ses Maîtres!* Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers-Généraux, & les traita comme un Prince qui vouloit donner à ses sujets des leçons de générosité & de la politesse qu'il connaissoit. Mais ce même Prince qui traita si bien les Généraux Suédois, fit rouër tous les Cosaques qui tombérent dans ses mains.

Cependant cette armée Suédoise sortie de la Saxe si triomphante, n'étoit plus. La moitié avoit péri de misére; l'autre moitié étoit esclave ou massacrée. Charles XII. avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuyoit dans une méchante calêche ayant à son côté le Major-Général Hord, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit; les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un desert, où ils ne voyoient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquoit, jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet: le pays est situé au quarante-septiéme degré: le sable aride du desert rendoit la chaleur du soleil plus insupportable; les chevaux tomboient, les hommes étoient prêts de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de

cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du Roi de Suéde. Après cinq jours de marche, il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au Boristhène, & tombe avec lui dans la Mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du Midy, est la petite ville d'Oczakow, frontiére de l'Empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étoient inconnus, refusérent de les passer à Oczakow, sans un ordre de Méhémet Pacha Gouverneur de la ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur pour lui demander le passage; ce Turc incertain de ce qu'il devoit faire dans un pays où une fausse démarche coute souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui, sans avoir auparavant la permission du Sérafkier de la Province, qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendoit cette permission, les Russes qui avoient pris l'armée du Roi prisonniére avoient passé le Boristhène, & approchoient pour le prendre lui-même. Enfin le Pacha d'Oczakow envoya dire au Roi qu'il fourniroit une petite barque pour sa personne & pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrêmité, les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvoient avoir de gré, quelques-uns allérent à l'autre bord dans une petite nacelle se saisir de quelques bateaux & les amenérent à leur rivage: ce fut leur

leur ſalut; car les Patrons des barques Turques craignant de perdre une occaſion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs ſervices. Préciſément dans le même-tems la réponſe favorable du Séraſkier de Bender arrivoit auſſi; mais les Moſcovites ſe preſentoient, & le Roi eut la douleur de voir cinq cens hommes de ſa ſuite ſaiſis par ſes ennemis, dont il entendoit les bravades inſultantes. Le Pacha d'Oczakow lui demanda par un Interprête pardon de ſes retardemens, qui étoient cauſe de la priſe de ces cinq cens hommes, & le ſupplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand-Seigneur. Charles le promit, non ſans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ſes ſujets.

Le Commandant de Bender, qui étoit en même-tems Séraſkier, titre qui répond à celui de Général, & Pacha de la Province, qui ſignifie Gouverneur & Intendant, envoya en hâte un Aga complimenter le Roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les proviſions, le bagage, les chariots, les commodités, les Officiers, toute la ſuite néceſſaire pour le conduire avec ſplendeur juſqu'à Bender: car tel eſt l'uſage des Turcs, non-ſeulement de défrayer les Ambaſſadeurs juſqu'au lieu de leur réſidence; mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur ſéjour.

Fin du quatriéme Livre.

HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUEDE.

LIVRE CINQUIE'ME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte Ottomane: Charles séjourne près de Bender: Ses occupations: Ses intrigues à la Porte: Ses desseins: Auguste remonte sur son Trône: Le Roi de Dannemark fait une descente en Suéde: Tous les autres Etats de Charles sont attaquez: Le Czar triomphe dans Moscow: Affaire du Pruth: Histoire de la Czarine, de Paysanne devenue Impératrice.

ACHMET III. gouvernoit alors l'Empire de Turquie. Il avoit été mis en 1703. sur le Trône à la place de son frére Moustapha, par une révolution semblable à celle qui avoit donné en Angleterre la Couronne de Jâques II. à son gendre Guillaume. Moustapha, gouverné par son Muphti, que les Turcs abhorroient, souleva contre lui tout l'Empire. Son armée, avec laquelle il comptoit punir ses mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, & son frére tiré du Sérail pour devenir

devenir Sultan, sans qu'il y eût presque une goute de sang répandue. Achmet renferma le Sultan déposé dans le Sérail de Constantinople, où il vécut encore quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ses Princes suivre toujours leur détrônement.

Le nouveau Sultan, pour toute récompense d'une Couronne qu'il devoit aux Ministres, aux Généraux, aux Officiers des Janissaires, enfin à ceux qui avoient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentassent une seconde. Par le sacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'Empire; mais il affermit son Trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amasser des tresors: c'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer un peu la monnoye & établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulevement. Car la rapacité & la tyrannie du Grand-Seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les Officiers de l'Empire, qui, tels qu'ils soient, sont esclaves domestiques du Sultan; mais le reste des Musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel étoit l'Empereur des Turcs, chez qui le Roi de Suéde vint chercher un azyle. Il lui écrivit dès qu'il fut sur ses terres; la lettre est du 13. Juillet 1709. il en courut plusieurs copies différentes, qui toutes passent aujourd'hui

pour infidèles; mais de toutes celles que j'ai vuës, il n'en eſt aucune qui ne marquât de la hauteur, & qui ne fut plus conforme à ſon courage qu'à ſa ſituation. Le Sultan ne lui fit réponſe que vers la fin de Septembre. La fierté de la Porte Ottomanne fit ſentir à Charles XII. la différence qu'elle mettoit entre l'Empereur Turc & un Roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu, & fugitif. Au reſte, toutes ces lettres, que les Rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne ſont que de vaines formalités, qui ne font connaître ni le caractère des Souverains ni leurs affaires.

Charles XII. en Turquie n'étoit en éffet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevoit le deſſein d'armer l'Empire Ottoman contre ſes ennemis. Il ſe flâttoit de ramener la Pologne ſous le joug & de ſoumettre la Ruſſie; il avoit un Envoyé à Conſtantinople; mais celui qui le ſervit le plus dans ſes vaſtes projets, fut le Comte de Poniatowſky, lequel alla à Conſtantinople ſans miſſion & ſe rendit bien-tôt néceſſaire au Roi, agréable à la Porte, & enfin dangereux aux Grands-Viſirs même*.

Un de ceux qui ſecondérent le plus adroitement ſes deſſeins, fut le Médecin Fonſeca, Portugais Juif, établi à Conſtantinople, homme ſavant & délié, capable d'affaires, & le ſeul Philoſophe peut-être de ſa nation; ſa profeſſion lui

* C'eſt de lui dont je tiens non-ſeulement les remarques, qui ont été imprimées & dont le Chapelain Norbert à fait uſage, mais encore beaucoup d'autres Manuſcrits concernant cette Hiſtoire.

procuroit

procuroit des entrées à la Porte Ottomanne, & souvent la confiance des Visirs. Je l'ai fort connu à Paris; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le Comte de Poniatowski m'a dit lui-même & m'a écrit qu'il avoit eu l'adresse de faire tenir des lettres à la Sultane Valide, mere de l'Empereur regnant, autrefois mal-traitée par son fils, mais qui commençoit à prendre du crédit dans le Sérail. Une Juive, qui approchoit souvent de cette Princesse, ne cessoit de lui raconter les exploits du Roi de Suéde, & la charmoit par ses recits. La Sultane, par une secrette inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vûs, prenoit hautement dans le Sérail le parti de ce Prince; elle ne l'appelloit que son lion. *Quand voulez-vous donc*, disoit-elle, quelquefois au Sultan son fils, *aider mon lion à dévorer ce Czar?* Elle passa même par-dessus les loix austéres du Sérail au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au Comte de Poniatowsky, entre les mains duquel elles sont encore au tems qu'on écrit cette Histoire.

Cependant on avoit conduit le Roi avec honneur à Bender par le desert, qui s'appelloit autrefois la solitude des Gétes. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvoit rendre son voyage plus agréable. Beaucoup de Polonais, de Suédois, de Cosaques, échappés les uns après les autres des mains des Moscovites, venoient par différens chemins grossir sa suite sur la route. Il avoit avec lui

lui dix-huit cens hommes, quand il se retrouva à Bender: tout ce monde étoit nourri, logé, eux & leurs chevaux, aux dépens du Grand-Seigneur.

Le Roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Sérasquier Jussuf Pacha lui fit dresser une tente magnifique, & on en fournit à tous les Seigneurs de sa suite. Quelque-tems après le Prince se fit bâtir une maison dans cet endroit: ses Officiers en firent autant; à son exemple, les soldats dresserent des baraques; desorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le Roi n'étant point encore guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carié; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires; toûjours se levant avant le soleil, lassant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses soldats. Pour tout amusement il jouoit quelquefois aux échecs: si les petites choses peignent les hommes, il est permis de rapporter qu'il faisoit toûjours marcher le Roi à ce jeu; il s'en servoit plus que des autres piéces, & par-là il perdoit toutes les parties.

Il se trouvoit à Bender dans une abondance de toutes choses, bien rare pour un Prince vaincu & fugitif; car outre les provisions plus que suffisantes, & les cinq cens écus par jour qu'il recevoit de la magnificence Ottomanne; il tiroit encore de l'argent de la France, & il empruntoit des Marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des

intrigues

intrigues dans le Sérail, à acheter la faveur des Visirs, ou à procurer leur perte. Il répandoit l'autre partie avec profusion parmi ses Officiers & les Janissaires qui lui servoient de gardes à Bender. Grothusen, son Favori & Tresorier, étoit le dispensateur de ses libéralités: c'étoit un homme, qui, contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimoit autant à donner que son Maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus en deux lignes: dix mille écus donnés aux Suédois & aux Janissaires par les ordres généreux de Sa Majesté, & le reste mangé par moi. " Voilà comme j'aime que mes amis me ren-" dent leurs comptes, dit ce Prince: Mul-" lern me fait lire des pages entiéres pour des " sommes de dix mille francs. J'aime mieux " le stile laconique de Grothusen." Un de ses vieux Officiers, soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que Sa Majesté donnoit tout à Grothusen: " Je ne donne de " l'argent, répondit le Roi, qu'à ceux qui " savent en faire usage." Cette générosité le réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œconomie dans ses libéralités eût été aussi honorable, & plus utile; mais c'étoit le défaut de ce Prince de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'Etrangers accouroient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venoient en foule; tous le respectoient & l'admiroient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, & sa régularité à assister

ter deux fois par jour aux Priéres publiques, leur faisoient dire : *C'est un vrai Musulman.* Ils brûloient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensoit, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le Baron Fabrice, Gentilhomme du Duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avoit dans l'esprit cette gayeté, & ce tour aisé qui plaît aux Princes ; fut celui qui l'engagea à lire. Il étoit envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune Duc de Holstein, & il y réüssit en se rendant agréable. Il avoit lû tous les bons Auteurs Français. Il fit lire au Roi les Tragédies de Pierre Corneille, celles de Racine, & les ouvrages de Despréaux. Le Roi ne prit nul goût aux Satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures Piéces ; mais il aimoit fort ses autres Ecrits. Quand on lui lut ce trait de la Satyre huitiéme, où l'Auteur traite Alexandre de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les Tragédies Françaises, Mithridate étoit celle qui lui plaisoit davantage, parce que la situation de ce Roi vaincu & respirant la vengeance, étoit conforme à la sienne. Il montroit avec le doigt à Mr. Fabrice les endroits qui le frappoient ; mais il n'en vouloit lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en Français. Même quand il vit depuis à Bender Mr. Desaleurs, Ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite

mérite diſtingué, mais qui ne ſavoit que ſa langue naturelle, il répondit à cet Ambaſſadeur en latin; & ſur ce que Deſaleurs proteſta qu'il n'entendoit pas quatre mots de cette langue, le Roi, plûtôt que de parler Français, fit venir un Interprête.

Telles étoient les occupations de Charles XII. à Bender, où il attendoit qu'une armée de Turcs vint à ſon ſecours. Son Envoyé préſentoit des Mémoires en ſon nom au Grand-Viſir, & Poniatowſky les ſoutenoit par le crédit qu'il ſavoit ſe donner. L'inſinuation réüſſit par tout: il ne paraiſſoit vétu qu'à la Turque; il ſe procuroit toutes les entrées. Le Grand-Seigneur lui fit préſent d'une bourſe de mille ducats, & le Grand-Viſir lui dit: *Je prendrai votre Roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le menerai à Moſcow, à la tête de deux cens mille hommes.* Ce Grand-Viſir s'appelloit Chourlouli Ali-Pacha; il étoit fils d'un payſan du village de Chourlou. Ce n'eſt point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction; on n'y connaît point la Nobleſſe, ſoit celle à laquelle les emplois ſont attachés, ſoit celle qui ne conſiſte que dans des titres. Les ſervices ſeuls ſont cenſés tout faire: c'eſt l'uſage de preſque tout l'Orient, uſage très-naturel & très-bon, ſi les dignités pouvoient n'être données qu'au mérite; mais les Viſirs ne ſont d'ordinaire que des créatures d'un Eunuque noir, ou d'une Eſclave favorite.

Le

Le Premier Miniftre changea bien-tôt d'avis. Le Roi ne pouvoit que négocier, & le Czar pouvoit donner de l'argent; il en donna, & ce fut de celui-même de Charles XII. qu'il fe fervit. La caiffe militaire prife à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu; il ne fut plus alors queftion de faire la guerre aux Ruffes. Le crédit du Czar fut tout puiffant à la Porte; elle accorda à fon Envoyé des honneurs dont les Miniftres Mofcovites n'avoient point encore joui à Conftantinople: on lui permit d'avoir un Sérail; c'eft-à-dire, un Palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les Miniftres Etrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le Général Mazeppa, comme Charles XII. s'étoit fait livrer le malheureux Patkul. Chourlouly Ali-Pacha ne favoit plus rien refufer à un Prince qui demandoit, en donnant des millions: ainfi ce même Grand-Vifir, qui auparavant avoit promis folemnellement de mener le Roi de Suéde en Mofcovie avec deux cens mille hommes, ofa bien lui faire propofer de confentir au facrifice du Général Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne fait jufqu'où le Vifir eût pouffé l'affaire, fi Mazeppa, âgé de foixante & dix ans, ne fût mort précifément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du Roi augmentérent, quand il apprit que Tolftoy, devenu l'Ambaffadeur du Czar à la Porte, étoit publiquement fervi par des Suédois faits efclaves à Pultava, & qu'on vendoit tous les jours ces braves fol-

dats

dats dans le marché de Conſtantinople. L'Ambaſſadeur Moſcovite diſoit même hautement, que les troupes Muſulmanes, qui étoient à Bender, y étoient plus pour s'aſſûrer du Roi que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le Grand-Viſir, vaincu par l'argent du Czar en Turquie, après l'avoir été par ſes armes dans l'Ukraine, ſe voyoit trompé, dédaigné par la Porte, preſque priſonnier parmi des Tartares. Sa ſuite commençoit à déſeſpérer. Lui ſeul tint ferme & ne parut pas abattu un moment ; il crut que le Sultan ignoroit les intrigues de Chourlouly Ali, ſon Grand-Viſir : il réſolut de les lui apprendre, & Poniatowſky ſe chargea de cette commiſſion hardie. Le Grand Seigneur va tous les vendredis à la Moſquée entouré de ſes Solaks, eſpéces de Gardes, dont les turbans ſont ornés de plumes ſi hautes, qu'elles dérobent le Sultan à la vûë du peuple. Quand on a quelque Placet à préſenter au Grand-Seigneur, on tâche de ſe mêler parmi ces Gardes, & on leve en haut le Placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui-même ; mais le plus ſouvent il ordonne à un Aga de s'en charger, & ſe fait enſuite repréſenter les Placets au ſortir de la Moſquée. Il n'eſt pas à craindre qu'on oſe l'importuner de Mémoires inutiles, & de Placets ſur des bagatelles, puiſqu'on écrit moins à Conſtantinople en toute une année, qu'à Paris en un ſeul jour. On ſe hazarde encore moins à préſenter des Mémoires contre les Miniſtres, à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoye ſans les

les lire. Poniatowſky n'avoit que cette voye pour faire paſſer juſqu'au Grand-Seigneur les plaintes du Roi de Suéde. Il dreſſa un Mémoire accablant contre le Grand-Viſir. Mr. de Fériol, alors Ambaſſadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le Mémoire en Turc. On donna quelqu'argent à un Grec pour le préſenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les Gardes du Grand-Seigneur, leva le papier ſi haut, ſi long-tems, & fit tant de bruit, que le Sultan l'apperçut, & prit lui-même le Mémoire.

On ſe ſervit pluſieurs fois de cette voye pour préſenter au Sultan des Mémoires contre ſes Viſirs: un Suédois, nommé Leloing, en donna encore un autre bien-tôt après. Charles XII. dans l'Empire des Turcs étoit réduit à employer les reſſources d'un ſujet opprimé.

Quelques jours après, le Sultan envoya au Roi de Suéde, pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux Arabes, dont l'un qui avoit porté Sa Hauteſſe, étoit couvert d'une ſelle & d'une houſſe enrichies de pierreries, avec des étriers d'or maſſif. Ce préſent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçûe en termes généraux & qui faiſoit ſoupçonner que le Miniſtre n'avoit rien fait que du conſentement du Sultan. Chourlouly, qui ſavoit diſſimuler, envoya auſſi cinq chevaux très-rares au Roi. Charles dit fiérement à celui qui les amenoit : *Retournez vers votre Maître, & dites-lui que je ne reçois point de préſens de mes ennemis.*

Mr.

Mr. Poniatowſky ayant déja oſé faire préſenter un Mémoire contre le Grand-Viſir, conçut alors le hardi deſſein de le faire dépoſer. Il ſavoit que ce Viſir déplaiſoit à la Sultane Mere, que le Kiſlar Aga, Chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janiſſaires le haïſſoient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'étoit une choſe bien ſurprenante de voir un Chrétien, un Polonois, un Agent, ſans caractère, d'un Roi Suédois réfugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la *Porte* contre un Vice-Roi de l'Empire Ottoman, qui de plus étoit utile & agréable à ſon Maître. Poniatowſky n'eût jamais réüſſi, & l'idée ſeule du projet lui eut coûté la vie, ſi une puiſſance plus forte que toutes celles qui étoient dans ſes intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du Grand-Viſir Chourlouly.

Le Sultan avoit un jeune favori, qui a depuis gouverné l'Empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716. à la bataille de Péterwaradin, gagnée ſur les Turcs par le Prince Eugène de Savoye. Son nom étoit Coumourgi Ali-Pacha. Sa naiſſance n'étoit guères différente de celle de Chourlouly : il étoit fils d'un porteur de charbon, comme Coumourgi le ſignifie ; car *Coumour* veut dire charbon en Turc. L'empereur Achmet II. oncle d'Achmet III. ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople Coumourgi encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans ſon Sérail. Il plût à Mouſtapha, fils aîné & Succeſſeur de Mahomet. Achmet III. en fit ſon favori.

favori. Il n'avoit alors que la charge de Seliĉtar Aga, Porte-Epée de la Couronne. Son extrême jeuneſſe ne lui permettoit pas de prétendre à l'emploi de Grand-Viſir: mais il avoit l'ambition d'en faire. La faction de Suéde ne put jamais gagner l'eſprit de ce favori. Il ne fut en aucun tems l'ami de Charles, ni d'aucun Prince Chrétien, ni d'aucun de leurs Miniſtres; mais en cette occaſion il ſervoit le Roi Charles XII. ſans le vouloir; il s'unit avec la Sultane Valide & les grands Officiers de la Porte, pour faire tomber Chourlouly, qu'ils haïſſoient tous. Ce vieux Miniſtre, qui avoit longtems & bien ſervi ſon Maître, fut la victime du caprice d'un enfant & des intrigues d'un Etranger. On le dépouilla de ſa dignité & de ſes richeſſes: on lui ôta ſa femme, qui étoit fille du dernier Sultan Mouſtapha; & il fut rélégué à Caffa, autrefois Théodoſie, dans la Tartarie Crimée. On donna le Bul, c'eſt-à-dire, le Sceau de l'Empire, à Numan Couprougly, petit-fils du grand Couprougli, qui prit Candie. Ce nouveau Viſir étoit tel que les Chrétiens mal inſtruits ont peine à ſe figurer un Turc, homme d'une vertu infléxible, ſcrupuleux obſervateur de la Loi; il oppoſoit ſouvent la juſtice aux volontés du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moſcovite, qu'il traitoit d'injuſte & d'inutile; mais le même attachement à ſa loi qui l'empêchoit de faire la guerre au Czar malgré la foi des Traités, lui fit reſpecter les devoirs de l'hoſpitalité envers le Roi de Suéde. Il diſoit

à ſon

à son Maître: " La loi te défend d'attaquer " le Czar qui ne t'a point offensé; mais elle " t'ordonne de secourir le Roi de Suéde qui " est malheureux chez toi." Il fit tenir à ce Prince huit cens Bourses, une Bourse vaut cinq cens écus, & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses Etats par les terres de l'Empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux Français, qui étoient alors au Port de Constantinople, & que Mr. de Fériol, Ambassadeur de France à la Porte, offroit à Charles pour le transporter à Marseille. Le Comte Poniatowsky négocia plus que jamais avec ce Ministre, & acquit dans les négociations une supériorité, que l'or des Moscovites ne pouvoit plus lui disputer auprès d'un Visir incorruptible. La faction Russe crut que la meilleure ressource pour elle étoit d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devoit lui donner du poison dans du caffé; le crime fut découvert avant l'éxécution; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite fiole que l'on porta au Grand-Seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein Divan & condamné aux galéres, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII. toujours persuadé que tôt ou tard il réüssiroit à faire déclarer l'Empire Turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendoient à un retour paisible dans ses Etats; il ne cessoit de représenter comme formidable aux Turcs ce même Czar qu'il avoit

si long-tems méprisé: ses émissaires insinuoient sans cesse que Pierre Alexiowits vouloit se rendre maître de la navigation de la Mer noire; qu'après avoir subjugué les Cosaques, il en vouloit à la Tartarie Crimée. Tantôt ces représentations animoient la Porte, tantôt les Ministres Russes les rendoient sans éfet.

Tandis que Charles XII. faisoit ainsi dépendre sa destinée des volontés des Visirs, qu'il recevoit des bienfaits & des affronts d'une Puissance étrangére, qu'il faisoit présenter des Placets au Sultan, qu'il subsistoit de ses libéralités dans un désert, tous ses ennemis réveillés attaquoient ses Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le Roi Auguste y retourna, protestant contre son abdication, contre la Paix d'Altranstad, & accusant publiquement de brigandage & de barbarie Charles XII. qu'il ne craignoit plus. Il mit en prison Fingstein & Imhof ses Plénipotentiaires, qui avoient signé son abdication, comme s'ils avoient en cela passé leurs ordres & trahi leur Maître. Ses troupes Saxonnes, qui avoient été le prétexte de son détrônement, le ramenérent à Varsovie, accompagné de la plûpart des Palatins Polonais, qui lui ayant autrefois juré fidélité avoient fait depuis les mêmes sermens à Stanislas, & revenoient en faire de nouveaux à Auguste. Siniawsky même rentra dans son parti, & perdant l'idée de se faire Roi, se contenta de rester Grand-Général de la Couronne. Flemming son Premier Ministre, qui avoit été obligé de

quitter

quitter pour un tems la Saxe, de peur d'être livré avec Patkul, contribua alors par ſon adreſſe à ramener à ſon Maître une grande partie de la Nobleſſe Polonaiſe.

Le Pape releva ſes Peuples du ſerment de fidélité qu'ils avoient fait à Staniſlas. Cette démarche du Saint Pere faite à propos & appuyée des forces d'Auguſte, fut d'un aſſez grand poids: elle affermit le crédit de la Cour de Rome en Pologne, où l'on n'avoit nulle envie de conteſter alors aux premiers Pontifes le droit chimérique de ſe mêler du temporel des Rois. Chacun retournoit volontiers ſous la domination d'Auguſte, & recevoit ſans répugnance une abſolution inutile, que le Nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceſſaire.

La puiſſance de Charles, & la grandeur de la Suéde, touchérent alors à leur derniére période. Plus de dix Têtes Couronnées voyoient depuis long-tems, avec crainte & avec envie, la domination Suédoiſe s'étendant loin de ſes bornes naturelles au-delà de la Mer Baltique, depuis la Duna juſqu'à l'Elbe. La chute de Charles & ſon abſence réveillérent les intérêts & les jalouſies de tous ces Princes, aſſoupies long-tems par des Traités & par l'impuiſſance de les rompre.

Le Czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant d'abord de ſa victoire, prit Vibourg & toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le ſiége devant Riga, & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider Auguſte à remonter ſur le Trône. Cet Empereur étoit

alors ce que Charles avoit été autrefois, l'Arbitre de la Pologne & du Nord; mais il ne consultoit que ses intérêts, au lieu que Charles n'avoit jamais écouté que ses idées de vengeance & de gloire. Le Monarque Suédois avoit secouru ses Alliés, & accablé ses ennemis, sans exiger le moindre fruit de ses victoires: le Czar se conduisant plus en Prince, & moins en Héros, ne voulut secourir le Roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderoit la Livonie; & que cette Province, pour laquelle Auguste avoit allumé la guerre, resteroit aux Moscovites pour toujours.

Le Roi de Dannemark oubliant le Traité de Travendal, comme Auguste celui d'Altranstad, songea dès-lors à se rendre maître des Duchés de Holstein & de Brême, sur lesquels il renouvella ses prétentions. Le Roi de Prusse avoit d'anciens droits sur la Poméranie Suédoise, qu'il vouloit faire revivre. Le Duc de Meckelbourg voyoit avec dépit que la Suéde possédât encore Vismar, la plus belle ville du Duché: ce Prince devoit épouser une niéce de l'Empereur Moscovite; & le Czar ne demandoit qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. George, Electeur de Hanover, cherchoit de son côté à s'enrichir des dépouilles de Charles. L'Evêque de Munster auroit bien voulu faire aussi valoir quelques droits s'il en avoit eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois défendoient la Poméranie & les autres pays que Charles possédoit en Allemagne: c'étoit-là que la guerre

alloit

alloit ſe porter. Cet orage allarma l'Empereur & ſes Alliés. C'eſt une Loi de l'Empire que quiconque attaque une de ſes Provinces, eſt réputé l'ennemi de tout le Corps Germanique.

Mais il y avoit encore un plus grand embarras. Tous ces Princes, à la réſerve du Czar étoient réünis alors contré Louis XIV. dont la puiſſance avoit été quelque-tems auſſi redoutable à l'Empire, que celle de Charles.

L'Allemagne s'étoit trouvée au commencement du ſiécle, preſſée du Midi au Nord, entre les armées de la France & de la Suéde. Les Français avoient paſſé le Danube, & les Suédois l'Oder: ſi leurs forces, alors victorieuſes, s'étoient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suéde, avoit auſſi humilié la France: toutefois la Suéde avoit encore des reſſources, & Louis XIV. faiſoit la guerre avec vigueur, quoique malheureuſement. Si la Poméranie, & le Duché de Brême devenoient le théâtre de la guerre, il étoit à craindre que l'Empire n'en ſouffrit, & qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre Louis XIV. Pour prévenir ce danger, l'Empereur, les Princes d'Allemagne, Anne Reine d'Angleterre, les Etats-Généraux des Provinces-Unies, conclurent à la Haye, ſur la fin de l'année 1709. un des plus ſinguliers Traités que jamais on ait ſignés.

Il fut ſtipulé par ces Puiſſances, que la guerre contre les Suédois ne ſe feroit point en Poméranie, ni dans aucune des Provinces de l'Alle-

magne, & que les ennemis de Charles XII. pourroient l'attaquer par tout ailleurs. Le Roi de Pologne & le Czar accédérent eux-mêmes à ce Traité; ils y firent insérer un Article aussi extraordinaire que le Traité même; ce fut que les douze mille Suédois, qui étoient en Poméranie, n'en pourroient sortir pour aller défendre leurs autres Provinces.

Pour assûrer l'exécution de ce Traité, on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devoit camper sur le bord de l'Oder: ç'eût été une nouveauté singuliére qu'une armée levée pour empêcher une guerre: ceux-même qui devoient la soudoyer, avoient pour la plûpart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendoit écarter; le Traité portoit, " qu'elle seroit com-" posée des troupes de l'Empereur, du Roi de " Prusse, de l'Electeur de Hanover, du Land-" grave de Hesse, de l'Evêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devoit naturellement attendre d'un pareil projet: il ne fut point exécuté: les Princes qui devoient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnérent rien: il n'y eut pas deux régimens formés: on parla beaucoup de neutralité, personne ne la garda; & tous les Princes du Nord, qui avoient des intérêts à démêler avec le Roi de Suéde, restérent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce Prince.

Dans ces conjonctures, le Czar, après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie & avoir ordonné le siége de Riga, s'en retourna

na à Moſcow étaler à ſes Peuples un appareil auſſi nouveau que tout ce qu'il avoit fait juſqu'alors dans ſes Etats; ce fut un triomphe, tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit ſon entrée dans Moſcow le premier Janvier 1710. ſous ſept arcs triomphaux, dreſſés dans les ruës, ornés de tout ce que le climat peut fournir, & de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avoit pu apporter. Un régiment des Gardes commençoit la marche, ſuivi des piéces d'artillerie priſe ſur les Suédois à Leſno & à Pultava: chacune étoit traînée par huit chevaux couverts, de houſſes d'écarlate pendant à terre: enſuite venoient les étendarts, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les Officiers & par les Soldats qui les avoient pris: toutes ces dépouilles étoient ſuivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit ſur un char fait exprès, * paraître le brancard de Charles XII. trouvé ſur le champ de bataille de Pultava, tout briſé de deux coups de canon: derriére ce brancard marchoient deux à deux tous les priſonniers; on y voyoit le Comte Piper, Premier Miniſtre de Suéde, le célèbre Maréchal Renſchild, le Comte de Lewenhaupt, les Généraux Schlipenback, Stackelberg, Hamilton, tous les Officiers & les Soldats, qu'on diſperſa depuis dans la Grande-Ruſ-

* Mr. Norbert Confeſſeur de Charles XII. reprend ici l'Auteur & aſſure que ce brancard étoit porté à la main. On s'en rapporte ſur ces circonſtances eſſentielles à ceux qui les ont vûës.

fie. Le Czar paraiſſoit immédiatement après eux, ſur le même cheval qu'il avoit monté à la bataille de Pultava: à quelques pas de lui on voyoit les Généraux qui avoient eu part au ſuccès de cette journée. Un autre régiment des Gardes venoit enſuite; les chariots de munitions des Suédois fermoient la marche.

Cette Pompe paſſa au bruit de toutes les cloches de Moſcow, au ſon des tambours, des timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'inſtrumens de muſique, qui ſe faiſoient entendre par repriſes avec les ſalves de deux cens piéces de canon, & les acclamations de cinq cens mille hommes, qui s'écrioient: *Vive l'Empereur notre Pere*, à chaque pauſe que faiſoit le Czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil impoſant augmenta la vénération de ſes peuples pour ſa perſonne: tout ce qu'il avoit fait d'utile en leur faveur, le rendoit peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga; ſes Généraux s'emparérent du reſte de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même-tems le Roi de Dannemark vint avec toute ſa flotte faire une deſcente en Suéde: il y débarqua dix-ſept mille hommes, qu'il laiſſa ſous la conduite du Comte de Reventlau.

La Suéde étoit alors gouvernée par une Régence compoſée de quelques Sénateurs, que le Roi établit quand il partit de Stockolm. Le corps du Sénat, qui croyoit que le Gouvernement

ment lui appartenoit de droit, étoit jaloux de la Régence: l'Etat fouffrit de ces divifions; mais quand après la bataille de Pultava, la premiére nouvelle qu'on apprit dans Stockolm, fut que le Roi étoit à Bender à la merci des Tartares & des Turcs, & que les Danois étoient defcendus en Scanie, où ils avoient pris la ville d'Helfimbourg, alors les jaloufies cefférent, on ne fongea qu'à fauver la Suéde. Elle commençoit à être épuifée de troupes réglées; car quoique Charles eut toujours fait fes grandes expéditions à la tête de petites armées; cependant les combats innombrables qu'il avoit livrés pendant neuf années, la néceffité de recruter continuellement fes troupes, d'entretenir fes garnifons, & les corps d'armée qu'il falloit toujours avoir fur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden: tout cela avoit coûté à la Suéde pendant le cours de la guerre plus de deux cens cinquante mille foldats; il ne reftoit pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui, avec les milices nouvelles, étoient les feules reffources de la Suéde.

La nation eft née belliqueufe; & tout peuple prend infenfiblement le génie de fon Roi. On ne s'entretenoit d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieufes de Charles, & de fes Généraux, & des vieux corps qui avoient combattu fous eux à Narva, à la Duna, à Cliffau, à Pultufk, à Hollofin. Les moindres Suédois en prenoient un efprit d'émulation & de gloire. La tendreffe pour le Roi, la pitié, la haine irré-

conciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les payſans ſont eſclaves, ou traités comme tels: ceux-ci faiſant un corps dans l'Etat, ſe regardoient comme des citoyens, & ſe formoient des ſentimens plus grands; deſorte que ces milices devenoient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le Général Steinbock ſe mit, par ordre de la Régence, à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chaſſer les Danois, qui ravageoient toute la côte d'Helſimbourg, & qui étendoient déja leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance: la plûpart de ces laboureurs vinrent vétus de leurs ſarots de toile, ayant à leurs ceintures des piſtolets attachés avec des cordes. Steinbock, à la tête de cette armée extraordinaire, ſe trouva en préſence des Danois à trois lieuës d'Helſimbourg le 10. Mars 1710. Il voulut laiſſer à ſes troupes quelques jours de repos, ſe retrancher & donner à ſes nouveaux ſoldats le tems de s'accoutumer à l'ennemi; mais tous ces payſans demandérent la bataille le même jour qu'ils arrivérent.

Des Officiers qui y étoient m'ont dit les avoir vûs alors preſque tous écumer de colére, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois eſt extrême. Steinbock profita de cette diſpoſition des eſprits, qui dans un jour de bataille

taille vaut autant que la discipline militaire; on attaqua les Danois; & c'est-là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux Régimens de ces paysans, armés à la hâte, taillérent en piéces le régiment des Gardes du Roi de Dannemark, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entiérement défaits se retirérent sous le canon d'Helsimbourg. Le trajet de Suéde en Zéeland est si court, que le Roi de Dannemark apprit le même jour à Coppenhague la défaite de son armée en Suéde; il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittérent la Suéde avec précipitation cinq jours après la bataille; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuérent tous aux environs d'Helsimbourg, & mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laissant dans Helsimbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leur Compatriotes mêmes les privoient pour empêcher que les Suédois n'en jouïssent.

Dans le même-tems les Paysans de la Dalécarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur Roi étoit prisonnier chez les Turcs, députérent à la Régence de Stockolm, & offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur Maître des mains de ses

 ennemis.

ennemis. Cette propofition qui marquoit plus de courage & d'affection qu'elle n'étoit utile, fut écoutée avec plaifir, quoique rejettée; & on ne manqua pas d'en inftruire le Roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helfimbourg.

Charles reçut dans fon camp, près de Bender, ces nouvelles confolantes au mois de Juillet 1710. Peu de tems après un autre événement le confirma dans fes efpérances.

Le Grand-Vifir Couprougly, qui s'oppofoit à fes deffeins, fut dépofé après deux mois de Miniftère. La petite Cour de Charles XII. & ceux qui tenoient encore pour lui en Pologne, publioient que Charles faifoit & défaifoit les Vifirs, & qu'il gouvernoit l'Empire Turc du fond de fa retraite de Bender; mais il n'avoit aucune part à la difgrace de ce favori. La rigide probité du Vifir fut, dit-on, la feule caufe de fa chûte: fon Prédéceffeur ne payoit point les Janiffaires du Trefor-Impérial, mais de l'argent qu'il faifoit venir par fes extorfions: Couprougly les paya de l'argent du Trefor. Achmet lui reprocha qu'il préféroit l'intérêt des fujets à celui de l'Empereur: *Ton prédéceffeur Chourlouly*, lui dit-il, *favoit bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes.* Le Grand-Vifir répondit: *S'il avoit l'art d'enrichir Ta Hauteffe par des rapines, c'eft un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le fecret profond du Sérail permet rarement que de pareils difcours tranfpirent dans le public; mais celui-ci fut fû avec la difgrace de Couprougly. Ce Vifir ne paya point fa hardieffe

de

de sa tête; parce que la vraye vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de se retirer dans l'Isle de Négrepont. J'ai sû ces particularités par des lettres de Mr. Bru, mon parent, premier Drogman à la Porte Ottomane, & je les rapporte pour faire connaître l'esprit de ce Gouvernement.

Le Grand-Seigneur fit alors revenir d'Alep Baltagi Méhémet, Pacha de Syrie, qui avoit déja été Grand-Visir avant Chourlouly. Les *Baltagis* du Sérail, ainsi nommés de *Balta*, qui signifie *Coignée*, sont des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des Princes du sang Ottoman, & des Sultanes. Ce Visir avoit été Baltagi dans sa jeunesse, & en avoit toujours retenu le nom, selon la coûtume des Turcs, qui prennent sans rougir le nom de leur premiére profession, ou de celle de leur pere, ou du lieu de leur naissance.

Dans le tems que Baltagi Méhémet étoit valet dans le Sérail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au Prince Achmet, alors prisonnier d'Etat sous l'Empire de son frére Moustapha: on laisse aux Princes du sang Ottoman, pour leurs plaisirs, quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais assez belles encore pour plaire. Achmet devenu Sultan donna une de ces Esclaves, qu'il avoit beaucoup aimée, en mariage à Baltagi Méhémet. Cette femme, par ses intrigues, fit son mari Grand-Visir: une autre intrigue déplaça; & une troisiéme le fit encore Grand-Visir.

Quand

Quand Baltagi Méhémet vint recevoir le Bul de l'Empire, il trouva le parti du Roi de Suéde dominant dans le Sérail. La Sultane Valide, Ali-Coumourgi, favori du Grand-Seigneur, le Kislar-Aga chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janiſſaires, vouloient la guerre contre le Czar: le Sultan y étoit déterminé: le premier ordre qu'il donna au Grand-Viſir fut d'aller combattre les Moſcovites avec deux cens mille hommes. Baltagi Méhémet n'avoit jamais fait la guerre; mais ce n'étoit point un imbécile, comme les Suédois mécontens de lui l'ont repreſenté. Il dit au Grand-Seigneur, en recevant de ſa main un ſabre garni de pierreries: *Ta Hauteſſe ſait que j'ai été élevé à me ſervir d'une bache pour fendre du bois, & non d'une épée pour commander tes Armées: je tâcherai de te bien ſervir; mais ſi je ne réuſſis pas, ſouviens-toi que je t'ai ſupplié de ne me le point imputer.* Le Sultan l'aſſura de ſon amitié, & le Viſir ſe prépara à obéir.

La premiére démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au Château des ſept Tours l'Ambaſſadeur Moſcovite. La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les Miniſtres des Princes auxquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des Nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres; parce qu'elles ſont conſacrées par l'approbation de leur Mouphti. Sur ce principe, ils ſe croyent armés

més pour châtier les violateurs de Traités, que souvent ils rompent eux-mêmes, & croyent punir les Ambassadeurs des Rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs Maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les Princes Chrétiens, & pour les Ambassadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des Consuls de Marchands.

Le Han des Tartares de Crimée, que nous nommons le Kam, reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce Prince gouverne le Nigaï, le Budziack, avec une partie de la Circassie, & toute la Crimée, Province connue dans l'antiquité, sous le nom de Chersonèse Taurique, où les Grecs portérent leur commerce & leurs armes, & fondérent de puissantes villes, & où les Génois pénétrérent depuis, lorsqu'ils étoient les Maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes Grecques, & quelques monumens des Génois, qui subsistent encore au milieu de la désolation & de la barbarie.

Le Kam est appellé par ses sujets Empereur; mais avec ce grand titre, il n'en est pas moins l'esclave de la Porte. Le sang Ottoman dont les Kams sont descendus, & le droit qu'ils prétendent à l'Empire des Turcs, au défaut de la race du Grand-Seigneur, rendent leur famille respectable au Sultan même, & leurs personnes redoutables. C'est pourquoi le Grand-Seigneur n'ose détruire la race des Kams Tartares: mais il ne laisse presque jamais vieillir ces Princes

Princes ſur le Trône. Leur conduite eſt toujours éclairée par les Pachas voiſins, leurs Etats entourés de Janiſſaires, leurs volontés traverſées par les Grands-Viſirs, leurs deſſeins toujours ſuſpects. Si les Tartares ſe plaignent du Kam, la Porte le dépoſe ſur ce prétexte ; s'il en eſt trop aimé, c'eſt un plus grand crime, dont il eſt plutôt puni ; ainſi preſque tous paſſent de la Souveraineté à l'exil, & finiſſent leurs jours à Rhodes : qui eſt d'ordinaire leur priſon & leur tombeau.

Les Tartares leurs ſujets ſont les peuples les plus brigands de la terre, & en même-tems, ce qui ſemble inconcevable, les plus hoſpitaliers. Ils vont à cinquante lieuës de leur pays attaquer une caravanne, détruire des villages ; mais qu'un étranger, tel qu'il ſoit, paſſe dans leur pays, non ſeulement il eſt reçû par tout, logé & défrayé ; mais dans quelque lieu qu'il paſſe, les habitans ſe diſputent l'honneur de l'avoir pour hôte ; le maître de la maiſon, ſa femme, ſes filles le ſervent à l'envi. Les Scythes, leurs ancêtres, leur ont tranſmis ce reſpect inviolable pour l'hoſpitalité qu'ils ont conſervée, parce que le peu d'Etrangers qui voyagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuſe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils ſont nourris par le Grand-Seigneur : le butin qu'ils font eſt leur ſeule paye ; auſſi ſont-ils plus propres à piller qu'à combattre réguliérement.

Le

Le Kam, gagné par les presens & par les intrigues du Roi de Suéde, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes seroit à Bender, même sous les yeux de Charles XII. afin de lui marquer mieux que c'étoit pour lui qu'on faisoit la guerre.

Le nouveau Visir Baltagi Méhémet, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne vouloit pas flatter à ce point un Prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Andrinople que s'assembla cette grande armée. C'est toujours dans les vastes & fertiles plaines d'Andrinople, qu'est le rendez-vous des armées Turques, quand ce peuple fait la guerre aux Chrétiens; les troupes venues d'Asie & d'Afrique s'y reposent & s'y rafraîchissent quelques semaines; mais le Grand-Visir, pour prévenir le Czar, ne laissa reposer l'armée que trois jours & marcha vers le Danube, & de-là vers la Bessarabie.

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphoient d'ennemis moins robustes qu'eux & plus mal disciplinés. Mais aujourd'hui que les Chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'Empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la République de Venise, estimée plus sage que guerriére, défendue par des Etrangers & mal secourue par les

les Princes Chrétiens, toujours divisés entr'eux.

Les Janissaires & les Spahis attaquent en desordre, incapables d'écouter le commandement & de se rallier : leur cavalerie qui dévroit être excellente, attendu la bonté & la legéreté de leurs chevaux, ne sauroit soutenir le choc de la cavalerie Allemande : l'infanterie ne savoit point encore faire un usage avantageux de la bayonnette au bout du fusil : de plus, les Turcs n'ont pas eu un grand Général de terre parmi eux depuis Couprougly qui conquit l'Isle de Candie. Un Esclave nourri dans l'oisiveté & dans le silence du Sérail, fait Visir par faveur, & Général malgré lui, conduisoit une armée levée à la hâte, sans expérience, sans discipline, contre des troupes Moscovites, aguerries par douze ans de guerre & fiéres d'avoir vaincu les Suédois.

Le Czar, selon toutes les apparences, devoit vaincre Baltagi Méhémet ; mais il fit la même faute avec les Turcs que le Roi de Suéde avoit commise avec lui : il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscow ; & ayant ordonné qu'on changeât le siége de Riga en Blocus, il assembla sur les frontiéres de la Pologne * quatre-vingt mille hommes de ses troupes. Avec cette armée il prit son chemin par

* Le Chapelain Norberg, prétend que le Czar força le quatriéme homme de ses sujets, capable de porter les armes, de le suivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins deux millions de soldats.

la

la Moldavie & la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habitée par des Chrétiens Grecs tributaires du Grand-Seigneur.

La Moldavie étoit gouvernée alors par le Prince Cantemir, Grec d'origine, qui réunissoit les talens des anciens Grecs, la science des lettres & celle des armes. On le faisoit descendre du fameux Timur, connu sous le nom de Tamerlan. Cette origine paraissoit plus belle qu'une Grecque; on prouvoit cette descendance par le nom de ce Conquérant. *Timur*, dit-on, ressemble à Témir; le titre de Kan que possédoit Timur avant de conquérir l'Asie, se retrouve dans le nom de *Cantemir*; aussi le Prince Cantemir est descendant de Tamerlan. Voilà les fondemens de la plûpart des Généalogies.

De quelque maison que fut Cantemir, il devoit toute sa fortune à la Porte Ottomane. A peine avoit-il reçu l'investiture de sa Principauté, qu'il trahit l'Empereur Turc son bienfaiteur pour le Czar, dont il espéroit davantage. Il se flâttoit que le vainqueur de Charles XII. triompheroit aisément d'un Visir peu estimé, qui n'avoit jamais fait la guerre, & qui avoit choisi pour son Kiaia; c'est-à-dire, pour son Lieutenant, l'Intendant des Douanes de Turquie. Il comptoit que tous les Grecs se rangeroient de son parti; les Patriarches Grecs l'encouragérent à cette défection. Le Czar ayant donc fait un Traité secret avec ce Prince, & l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le pays & arriva au mois de Juin 1711. sur

le bord Septentrional du fleuve Hiérafe, aujourd'hui le Pruth, près d'Yaffi capitale de la Moldavie.

Dès que le Grand-Vifir eut appris que Pierre Alexiowits marchoit de ce côté, il quitta auffi-tôt fon camp, & fuivant le cours du Danube, il alla paffer ce fleuve fur un pont de bâteaux près d'un bourg, nommé Saccia, au même endroit où Darius fit conftruire autrefois le Pont qui porta fon nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bien-tôt en préfence des Mofcovites, la riviére de Pruth entre deux.

Le Czar fûr du Prince de Moldavie, ne s'attendoit pas que les Moldaves duffent lui manquer. Mais fouvent le Prince & les fujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimoient la domination Turque, qui n'eft jamais fatale qu'aux Grands, & qui affecte de la douceur pour les Peuples tributaires: ils redoutoient les Chrétiens, & fur-tout les Mofcovites, qui les avoient toujours traités avec inhumanité. Ils portérent toutes leurs provifions à l'armée Ottomane: les entrepreneurs qui s'étoient engagés à fournir des vivres aux Mofcovites, exécutérent avec le Grand-Vifir le marché même qu'ils avoient fait avec le Czar. Les Valaques, voifins des Moldaves, montrérent aux Turcs la même affection, tant l'ancienne idée de la barbarie Mofcovite avoit aliéné tous les efprits.

Le Czar, ainfi trompé dans fes efpérances, peut-être trop legérement prifes, vit tout-d'un-

coup

coup son armée sans vivres & sans fourages. Les soldats désertoient par troupes, & bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes prêts à périr de misére. Le Czar éprouvoit sur le Pruth, pour s'être livré à Cantemir, ce que Charles XII. avoit éprouvé à Pultava, pour avoir trop compté sur Mazeppa. Cependant les Turcs passent la riviére, enferment les Russes & forment devant eux un camp retranché. Il est surprenant que le Czar ne disputât point le passage de la riviére, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le tems de faire périr son armée de faim & de fatigue. Il semble que ce Prince fit dans cette campagne tout ce qu'il falloit pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la riviére de Pruth derriére lui, cent cinquante mille Turcs devant lui, & quarante mille Tartares, qui le harceloient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement; *me voilà du moins aussi mal que mon frére Charles l'étoit à Pultava.*

Le Comte Poniatowsky, infatigable Agent du Roi de Suéde, étoit dans l'armée du Grand-Visir avec quelques Polonais & quelques Suédois, qui tous croyoient la perte du Czar inévitable.

Dès que Poniatowsky vit que les armées seroient infailliblement en presence, il le manda au Roi de Suéde, qui partit aussi-tôt de Bender, suivi de quarante Officiers, jouissant par

 avance

avance du plaiſir de combattre l'Empereur Moſcovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuſes, le Czar pouſſé vers le Pruth, n'avoit pour tous retranchemens que des chevaux de friſe & des chariots : quelques troupes de Janiſſaires & de Spahis vinrent fondre ſur ſon armée ſi mal retranchée ; mais ils attaquérent en deſordre, & les Moſcovites ſe défendirent avec une vigueur que la préſence de leur Prince & le déſeſpoir leur donnoient.

Les Turcs furent deux fois repouſſés. Le lendemain M. de Poniatowſky conſeilla au Grand-Viſir d'affamer l'armée Moſcovite, qui manquant de tout, ſeroit obligée dans un jour de ſe rendre à diſcrétion avec ſon Empereur.

Le Czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avoit jamais rien ſenti de ſi cruel dans ſa vie, que les inquiétudes qui l'agitérent cette nuit : il rouloit dans ſon eſprit tout ce qu'il avoit fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de ſa nation : tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, alloient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il falloit ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent quatre-vingt mille hommes avec des troupes languiſſantes, diminuées de plus de la moitié, une cavalerie preſque toute démontée, & des fantaſſins exténués de faim & de fatigue.

Il appella le Général Czeremétof vers le commencement de la nuit, & lui ordonna, ſans balancer & ſans prendre conſeil, que tout

fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque Officier ne réservât qu'un seul chariot ; afin que s'ils étoient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéroient.

Après avoir tout réglé avec le Général pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur, & agité de convulsions, mal dont il étoit souvent attaqué, & qui redoubloit toujours avec violence quand il avoit quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être : ne voulant pas qu'on vint lui faire des remontrances sur une résolution désespérée, mais nécessaire ; encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentoit.

Cependant on brûla, selon son ordre, la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple, quoiqu'à regret ; plusieurs enterrérent ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Officiers-Généraux ordonnoient déja la marche, & tâchoient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes ; chaque soldat épuisé de fatigue & de faim, marchoit sans ardeur & sans espérance. Les femmes, dont l'armée étoit trop remplie, poussoient des cris qui énervoient encore les courages ; tout le monde attendoit le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération ; c'est à la lettre ce qu'on a entendu

du dire à des Officiers qui servoient dans cette armée.

Il y avoit alors dans le camp Moscovite une femme aussi singuliére peut-être que le Czar même. Elle n'étoit encore connue que sous le nom de Catherine. Sa mere étoit une malheureuse paysanne, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Estonie, Province où les peuples sont serfs, & qui étoit en ce tems-là sous la domination de la Suéde; jamais elle ne connut son pere; elle fut baptisée sous le nom de *Marthe*. Le Vicaire de la Paroisse l'éleva par charité jusqu'à 14. ans: à cet âge elle fut servante à Mariembourg chez un Ministre Luthérien de ce Pays, nommé *Gluk*.

En 1702. à l'âge de 18. ans, elle épousa un Dragon Suédois. Le lendemain de ses nôces, un parti des troupes de Suéde ayant été battu par les Moscovites, ce Dragon qui avoit été à l'action ne reparut plus, sans que sa femme pût savoir s'il avoit été fait prisonnier, & sans même que depuis ce tems elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite prisonniére elle-même par le Général Baur, elle servit chez lui, ensuite chez le Maréchal Czeremétof: celui-ci la donna à Menzikof, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, ayant été de garçon patissier, Général & Prince, ensuite dépouillé de tout & rélégué en Sibérie, où il est mort dans la misére & dans le désespoir.

Ce

Ce fut à un souper chez le Prince Menzkof que l'Empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épousa secrettement en 1707. non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de seconder ses entreprises, & même de les continuer après lui. Il avoit déja répudié depuis longtems sa premiére femme Ottokesa, fille d'un Boyard, accusée de s'opposer aux changemens qu'il faisoit dans ses Etats. Ce crime étoit le plus grand aux yeux du Czar. Il ne vouloit dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crut rencontrer dans cette Esclave étrangére les qualités d'un Souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe: il dédaigna pour elle les préjugés qui eussent arrêté un homme ordinaire: il la fit couronner Impératrice; le même génie qui la fit femme de Pierre Alexiowits, lui donna l'Empire après la mort de son mari. L'Europe a vû avec surprise cette femme, qui ne sût jamais ni lire *, ni écrire, réparer son éducation & ses faiblesses par son courage, & remplir avec gloire le Trône d'un Législateur.

* Le Sieur la Motraye prétend qu'on lui avoit donné une belle éducation, qu'elle lisoit & écrivoit très bien. Le contraire est connu de tout le monde; on ne souffre point en Livonie que les paysans apprennent à lire & à écrire, à cause de l'ancien privilége, nommé *le bénéfice des Clercs*, établi autrefois chez les nouveaux Chrétiens barbares & subsistant dans ces pays. Les Mémoires sur lesquels on rapporte ce fait, disent d'ailleurs que la Princesse Elizabeth, depuis Impératrice, signoit toûjours pour sa mere, dès son enfance.

L Lorf-

Lorſqu'elle épouſa le Czar, elle quitta la Religion Luthérienne, où elle étoit née, pour la Moſcovite : on la rebaptiſa, ſelon l'uſage du rit Ruſſien ; & au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, ſous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un Conſeil avec les Officiers-Généraux, & le Vice-Chancelier Schaffirof, pendant que le Czar étoit dans ſa tente.

On conclut qu'il falloit demander la paix aux Turcs, & engager le Czar à faire cette démarche. Le Vice-Chancelier écrivit une lettre au Grand-Viſir au nom de ſon Maître : la Czarine entra avec cette lettre dans la tente du Czar, malgré la défenſe ; & ayant, après bien des priéres, des conteſtations & des larmes, obtenu qu'il la ſignât, elle raſſembla ſur le champ toutes ſes pierreries, tout ce qu'elle avoit de plus précieux, tout ſon argent ; elle en emprunta même des Officiers-Généraux ; & ayant compoſé de cet amas un préſent conſidérable, elle l'envoya à Oſman Aga, Lieutenant du Grand-Viſir, avec la lettre ſignée par l'Empereur Moſcovite. Méhémet Baltagi conſervant d'abord la fierté d'un Viſir & d'un vainqueur, répondit : *Que le Czar m'envoye ſon Premier Miniſtre, & je verrai ce que j'ai à faire.* Le Vice-Chancelier Schaffirof vint auſſi-tôt, chargé de quelques préſens, qu'il offrit publiquement lui-même au Grand-Viſir, aſſez conſidérables pour lui marquer qu'on avoit beſoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La

La premiére demande du Visir, fut que le Czar se rendit avec toute son armée à discrétion. Le Vice-Chancelier répondit que son Maître alloit l'attaquer dans un quart d'heure, & que les Moscovites périroient jusqu'au dernier, plûtôt que de subir des conditions si infâmes. Osman ajoûta ses remontrances aux paroles de Schaffirof.

Méhémet Baltagi n'étoit pas guerrier : il voyoit que les Janissaires avoient été repoussés la veille; Osman lui persuada aisément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendroit des conditions du Traité.

Pendant que l'on parlementoit, il arriva un petit accident, qui peut faire connaître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croyons. Deux Gentilshommes Italiens, parens de Mr. Brillo, Lieutenant-Colonel d'un Régiment de Grenadiers au service du Czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourage, furent pris par des Tartares, qui les emmenérent à leur camp, & offrirent de les vendre à un Officier des Janissaires ; le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trève, fit arrêter les Tartares & les conduisit lui-même devant le Grand-Visir avec ces deux prisonniers.

Le Visir renvoya ces deux Gentilshommes au camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares qui avoient eu le plus de part à leur enlévement.

Cependant le Kam des Tartares s'oppofoit à la conclufion d'un Traité qui lui ôtoit l'efpérance du pillage : Poniatowfky fecondoit le Kam par les raifons les plus preffantes. Mais Ofman l'emporta fur l'impatience Tartare, & fur les infinuations de Poniatowfky.

Le Vifir crut faire affez pour le Grand-Seigneur fon Maître de conclure une Paix avantageufe. Il exigea que les Mofcovites rendiffent Azoph, qu'ils brûlaffent les galéres qui étoient dans ce Port, qu'ils démoliffent des citadelles importantes bâties fur les Palus Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces forteresses demeuraffent au Grand-Seigneur : que le Czar retirât fes troupes de la Pologne, qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cofaques qui étoient fous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendoient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un fubfide de quarante mille fequins par an, tribut odieux impofé depuis long-tems ; mais dont le Czar avoit affranchi fon pays.

Enfin le Traité alloit être figné, fans qu'on eût feulement fait mention du Roi de Suéde. Tout ce que Poniatowfky put obtenir du Vifir, fut, qu'on inférât un article, par lequel le Mofcovite s'engageoit à ne point troubler le retour de Charles XII. & ce qui eft affez fingulier, il fut ftipulé dans cet Article, que le Czar & le Roi de Suéde feroient la paix, s'ils en avoient envie & s'ils pouvoient s'accorder.

A ces conditions le Czar eut la liberté de fe retirer avec fon armée, fon canon, fon artillerie,

tillerie, ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans son camp deux heures après la signature du Traité, qui fut commencé, conclu & signé le 21. de Juillet 1711.

Dans le tems que le Czar, échappé de ce mauvais pas, se retiroit tambour battant & enseignes déployées, arrive le Roi de Suéde impatient de combattre & de voir son ennemi entre ses mains. Il avoit couru plus de cinquante lieuës à cheval, depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il arriva dans le tems que les Russes commençoient à faire paisiblement leur retraite ; il falloit pour pénétrer au camp des Turcs aller passer le Pruth sur un pont à trois lieuës de-là. Charles XII. qui ne faisoit rien comme les autres hommes, passa la riviére à la nage au hazard de se noyer, & traversa le camp Moscovite au hazard d'être pris : il parvint à l'armée Turque, & descendit à la tente du Comte de Poniatowsky, qui m'a conté & écrit ce fait. Le Comte s'avança tristement vers lui, & lui apprit comment il venoit de perdre une occasion qu'il ne recouvreroit peut-être jamais.

Le Roi outré de colére va droit à la tente du Grand-Visir : il lui reproche avec un visage enflâmé, le Traité qu'il vient de conclure. *J'ai droit*, dit le Grand-Visir d'un air calme, *de faire la guerre & la paix.* Mais, ajoute le Roi, n'avois-tu pas toute l'armée Moscovite en ton pouvoir ? *Notre Loi nous ordonne*, repartit gravement le Visir, *de donner la paix à nos ennemis quand ils*

implorent notre miſéricorde. " Eh, t'ordonne-t'el-
" le, inſiſte le Roi en colére, de faire un
" mauvais Traité, quand tu peux impoſer
" telles loix que tu veux? Ne dépendoit-il
" pas de toi d'amener le Czar priſonnier à
" Conſtantinople?"

Le Turc pouſſé à bout, répondit ſéchement: *Et qui gouverneroit ſon Empire en ſon abſence? Il ne faut pas que tous les Rois ſoient hors de chez eux.* Charles repliqua par un ſouriré d'indignation: il ſe jetta ſur un ſopha, & regardant le Viſir d'un air plein de colére & de mépris, il étendit ſa jambe vers lui, & embaraſſant exprès ſon éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, ſe releva ſur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender le déſeſpoir dans le cœur.

Poniatowſky reſta encore quelque-tems avec le Grand-Viſir, pour eſſayer des voyes plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar; mais l'heure de la Priére étant venue, le Turc, ſans répondre un ſeul mot, alla ſe laver & prier Dieu.

Fin du Livre cinquiéme.

HISTOIRE

HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUEDE.

LIVRE SIXIE'ME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte Ottomane. Le Kam des Tartares & le Pacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il se défend avec quarante Domestiques contre une armée. Il est pris & traité en prisonnier.

LA fortune du Roi de Suéde si changée de ce qu'elle avoit été le persécutoit dans les moindres choses. Il trouva à son retour son petit camp de Bender & tout le logement inondé des eaux du Niester: il se retira à quelques milles près d'un village nommé Varnitza; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devoit lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierres, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en conſtruiſit auſſi deux autres ; l'une pour ſa Chancellerie, l'autre pour ſon favori Grothuſen, qui tenoit une de ſes tables. Tandis que le Roi bâtiſſoit ainſi près de Bender, comme s'il eût voulu reſter toujours en Turquie, Baltagi Méhémet craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce Prince à la Porte, avoit envoyé le Réſident de l'Empereur d'Allemagne demander lui-même à Vienne un paſſage pour le Roi de Suéde par les terres héréditaires de la Maiſon d'Autriche. Cet Envoyé avoit rapporté en trois ſemaines de tems une promeſſe de la Régence Impériale de rendre à Charles XII. les honneurs qui lui étoient dûs & de le conduire en toute ſûreté en Poméranie.

On s'étoit adreſſé à cette Régence de Vienne, parce qu'alors l'Empereur d'Allemagne, Charles, Succeſſeur de Joſeph, étoit en Eſpagne où il diſputoit la Couronne à Philippe V. Pendant que l'Envoyé Allemand exécutoit à Vienne cette commiſſion, le Grand-Viſir envoya trois Pachas au Roi de Suéde pour lui ſignifier qu'il falloit quitter les terres de l'Empire Turc.

Le Roi, qui ſavoit l'ordre dont ils étoient chargés, leur fit d'abord dire, que s'ils oſoient lui rien propoſer contre ſon honneur & lui manquer de reſpect, il les feroit pendre tous trois ſur l'heure. Le Pacha de Salonique qui portoit la parole, déguiſa la dureté de ſa commiſſion ſous les termes les plus reſpectueux. Charles finit l'audience ſans daigner ſeulement répondre ; ſon Chancelier Mullern, qui reſta

avec

avec ces trois Pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son Maître, qu'ils avoient assez compris par son silence.

Le Grand-Visir ne se rebuta pas, il ordonna à Ismael Pacha, nouveau Sérasquier de Bender, de menacer le Roi de l'indignation du Sultan, s'il ne se déterminoit pas sans délai. Ce Sérasquier ètoit d'un tempérament doux & d'un esprit conciliant, qui lui avoit attiré la bienveillance de Charles, & l'amitié de tous les Suédois. Le Roi entra en conférence avec lui; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partiroit que quand Achmet lui auroit accordé deux choses; la punition de son Grand-Visir & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Méhémet sentoit bien que Charles restoit en Turquie pour le perdre; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople, pour intercepter les lettres du Roi. Il fit plus; il lui retrancha son Thaym; c'est-à-dire, la provision que la Porte fournit aux Princes à qui elle accorde un azyle. Celle du Roi de Suéde étoit immense, consistant en cinq cens écus par jour en argent, & dans une profusion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une Cour, dans la splendeur & dans l'abondance.

Dès que le Roi sût que le Visir avoit osé retrancher sa subsistance, il se tourna vers son Grand-Maître-d'Hôtel, & lui dit: *Vous n'avez eu que deux tables jusqu'à présent; je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.*

Les Officiers de Charles XII. étoient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnoit; cependant on n'avoit ni provisions, ni argent; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des Officiers, des Domestiques, & des Janissaires, devenus riches par les profusions du Roi. Mr. Fabrice, l'Envoyé de Holstein, Jeffreys, Ministre d'Angleterre, leurs Secrétaires, leurs amis, donnérent ce qu'ils avoient. Le Roi, avec sa fierté ordinaire, & sans inquiétude du lendemain, subsistoit de ces dons qui n'auroient pas suffi longtems. Il fallut tromper la vigilance des gardes, & envoyer secrettement à Constantinople pour emprunter de l'argent des négocians Européans. Tous réfusérent d'en prêter à un Roi qui sembloit s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un seul Marchand Anglais nommé Cook, osa enfin prêter environ quarante mille écus, satisfait de les perdre si le Roi de Suéde venoit à mourir. On apporta cet argent au petit camp du Roi, dans le tems qu'on commençoit à manquer de tout & à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle Mr. de Poniatowsky écrivit du camp même du Grand-Visir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusoit Baltagi Méhémet de lâcheté & de perfidie. Un vieux Janissaire indigné de la faiblesse du Visir, & de plus, gagné par les présens de Poniatowsky, se chargea de cette relation, & ayant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au Sultan.

Poniatowsky

Poniatowſky partit du camp quelques jours après, & alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le Grand-Viſir, ſelon ſa coutume.

Les circonſtances étoient favorables : le Czar en liberté ne ſe preſſoit pas d'accomplir ſes promeſſes : les clefs d'Azoph ne venoient point ; le Grand-Viſir qui en étoit reſponſable, craignant avec raiſon l'indignation de ſon Maître, n'oſoit s'aller preſenter devant lui.

Le Sérail étoit alors plus rempli que jamais d'intrigues & de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les Cours, & qui ſe terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de Miniſtre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Conſtantinople plus d'une tête ; il en couta la vie à l'ancien Viſir Chourlouly & à Oſman, ce Lieutenant de Baltagi Méhémet, qui étoit le principal auteur de la paix du Pruth, & qui depuis cette paix avoit obtenu une charge conſidérable à la Porte. On trouva parmi les tréſors d'Oſman la bague de la Czarine & vingt mille piéces d'or au coin de Saxe & de Moſcovie ; ce fut une preuve que l'argent ſeul avoit tiré le Czar du précipice & avoit ruiné la fortune de Charles XII. Le Viſir Baltagi Méhémet fut relégué dans l'Iſle de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le Sultan ne ſaiſit ſon bien ni à ſon exil ni à ſa mort : il n'étoit pas riche, & ſa pauvreté juſtifia ſa mémoire.

A ce Grand-Viſir ſuccéda Juſſuf ; c'eſt-à-dire, Joſeph, dont la fortune étoit auſſi ſingu-

liére que celle de ses Prédécesseurs. Né sur les frontiéres de la Moscovie, & fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avoit été vendu à un Janissaire. Il fut long-tems valet dans le Sérail, & devint enfin la seconde personne de l'Empire où il avoit été esclave; mais ce n'étoit qu'un fantôme de Ministre. Le jeune Selictar Ali Coumourgi l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même; & Jussuf, sa créature, n'eut d'autre emploi que d'apposer les Sceaux de l'Empire aux volontés du Favori. La politique de la Cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce Visiriat: les Plénipotentiaires du Czar qui restoient à Constantinople, & comme Ministres & comme Otages, y furent mieux traités que jamais: le Grand-Visir confirma avec eux la paix du Pruth; mais ce qui mortifia le plus le Roi de Suéde, ce fut d'apprendre que les liaisons secrettes qu'on prenoit à Constantinople avec le Czar, étoient le fruit de la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Constantinople, depuis la retraite de Charles à Bender, étoit devenue ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la Chrétienté. Le Comte Desalleurs, Ambassadeur de France, y appuyoit les intérêts de Charles & de Stanislas: le Ministre de l'Empereur Allemand les traversoit; les factions de Suéde & de Moscovie s'entrechoquoient, comme on a vû long-tems celles de France & d'Espagne agiter la Cour de Rome.

L'Angle-

L'Angleterre & la Hollande, qui paraiſſoient neutres, ne l'étoient pas : le nouveau commerce que le Czar avoit ouvert dans Péterſbourg, attiroit l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais & les Hollandais feront toujours pour le Prince qui favoriſera le plus leur trafic: Il y avoit beaucoup à gagner avec le Czar : il n'eſt donc pas étonnant que les Miniſtres d'Angleterre & de Hollande le ſerviſſent ſecrettement à la Porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut, que l'on feroit ſortir inceſſamment Charles des terres de l'Empire Turc ; ſoit que le Czar eſpérât ſe ſaiſir de ſa perſonne ſur les chemins, ſoit qu'il crût Charles moins redoutable dans ſes Etats qu'en Turquie, où il étoit toujours ſur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'Empire des Ruſſes.

Le Roi de Suéde ſollicitoit toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuſe armée. Le Divan réſolut en éffet de le renvoyer ; mais avec une ſimple eſcorte de ſept à huit mille hommes ; non plus comme un Roi qu'on vouloit ſecourir, mais comme un Hôte dont on vouloit ſe défaire. Pour cet éfet le Sultan Achmet lui écrivit en ces termes.

Très-Puiſſant entre les Rois adorateurs de Jeſus, Redreſſeur des torts & des injures, & Protecteur de la Juſtice dans les Ports & les Républiques du Midy & du Septentrion ; éclatant en Majeſté, Ami de l'honneur & de la gloire, & de notre Sublime

blime Porte, Charles Roi de Suéde, dont Dieu couronne les entreprises de bonheur.

" AUssi-tôt que le très illustre Achmet, ci-
" devant Chiaoux Pachi; aura eu l'hon-
" neur de vous présenter cette lettre, ornée
" de notre Sceau Impérial, soyez persuadé &
" convaincu de la vérité de nos intentions qui
" y sont contenues; à savoir, que quoique
" nous nous fussions proposé de faire marcher
" de nouveau contre le Czar nos troupes tou-
" jours victorieuses; cependant ce Prince,
" pour éviter le juste ressentiment que nous
" avoit donné son retardement à exécuter le
" Traité conclu sur les bords du Pruth, & re-
" nouvellé depuis à notre *Sublime Porte*, ayant
" rendu à notre Empire le Château & la Ville
" d'Azoph, & cherché par la médiation des Am-
" bassadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos
" anciens amis, à cultiver avec nous les liens
" d'une constante paix, nous la lui avons accor-
" dée, & donné à ses Plénipotentiaires, qui
" nous restent pour Otages, notre Ratification
" Impériale, après avoir reçû la sienne de
" leurs mains.

" Nous avons donné au très-honorable &
" vaillant Delvet Gherai, Ham de Budziack,
" de Crimée, de Nagay & de Circassie, & à
" notre très-sage Conseiller & généreux Séras-
" quier de Bender, Ismaël (que Dieu perpétue
" & augmente leur magnificence & pruden-
" ce) nos ordres inviolables & salutaires pour
" votre retour par la Pologne, selon votre pre-
" mier

« mier dessein, qui nous a été renouvellé de vo-
« tre part. Vous devez donc vous préparer à
« partir sous les auspices de la Providence, &
« avec une honorable escorte, avant l'hyver
« prochain, pour vous rendre dans vos Pro-
« vinces, ayant soin de passer en ami par celles
« de la Pologne.

« Tout ce qui sera nécessaire pour votre
« voyage vous sera fourni par ma *Sublime Porte*,
« tant en argent qu'en hommes, chevaux &
« chariots. Nous vous exhortons sur-tout,
« & vous recommandons de donner vos or-
« dres, les plus positifs & les plus clairs, à
« tous les Suèdois & autres gens qui se trou-
« vent auprès de vous, de ne commettre au-
« cun desordre & de ne faire aucune action qui
« tende directement ou indirectement à violer
« cette paix & amitié.

« Vous conserverez par-là notre bienveil-
« lance, dont nous chercherons à vous donner
« d'aussi grandes & d'aussi fréquentes mar-
« ques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos
« troupes destinées pour vous accompagner,
« recevront des ordres conformes à nos in-
« tentions Impériales.

Donné à notre Sublime Porte de Constantinople, le 14. *de la Lune Rebyul Eurech* 1214. *ce qui revient au* 19. *Avril* 1712.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'es-
pérance au Roi de Suéde: il écrivit au Sultan,
« Qu'il feroit toute sa vie reconnaissant des fa-
« veurs

“ veurs dont Sa Hauteſſe l'avoit comblé ; mais
“ qu'il croyoit le Sultan trop juſte pour le ren-
“ voyer avec la ſimple eſcorte d'un camp vo-
“ lant dans un pays encore inondé des troupes
“ du Czar.” En éffet, l'Empereur Moſcovite, malgré le premiér Article de la Paix du Pruth, par lequel il s'étoit engagé à retirer toutes ſes troupes de la Pologne, y en avoit fait encore paſſer de nouvelles ; & ce qui ſemble étonnant, c'eſt que le Grand-Seigneur n'en ſavoit rien.

La mauvaiſe politique de la Porte d'avoir toujours par vanité des Ambaſſadeurs des Princes Chrétiens à Conſtantinople & de ne pas entretenir un ſeul Agent dans les Cours Chrétiennes, fait que ceux-ci pénétrent & conduiſent quelquefois les réſolutions les plus ſecrettes du Sultan, & que le Divan eſt toujours dans une profonde ignorance de ce qui ſe paſſe publiquement chez les Chrétiens.

Le Sultan, enfermé dans ſon Sérail parmi ſes femmes & ſes Eunuques, ne voit que par les yeux de ſon Grand-Viſir : ce Miniſtre auſſi inacceſſible que ſon Maître, occupé des intrigues du Sérail, & ſans correſpondance au-dehors, eſt d'ordinaire trompé, ou trompe le Sultan, qui le dépoſe ou le fait étrangler à la premiére faute, pour en choiſir un autre, auſſi ignorant ou auſſi perfide, qui ſe conduit comme ſes Prédéceſſeurs, & qui tombe bien-tôt comme eux.

Telle eſt pour l'ordinaire l'inaction & la ſécurité profonde de cette Cour, que ſi les Princes Chrétiens ſe liguoient contr'elle, leurs

flottes

flottes feroient aux Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs euſſent ſongé à ſe défendre ; mais les divers intérêts qui diviſeront toujours la Chrétienté, ſauveront les Turcs d'une deſtinée, que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine ſemble leur préparer aujourd'hui.

Achmet étoit ſi peu informé de ce qui ſe paſſoit en Pologne, qu'il y envoya un Aga pour voir s'il étoit vrai que les armées du Czar y fuſſent encore : deux Secrétaires du Roi de Suéde qui ſavoient la langue Turque, accompagnérent l'Aga, afin de ſervir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux-raport.

Cet Aga vit par ſes yeux la vérité, & en vint rendre compte au Sultan même. Achmet indigné alloit faire étrangler le Grand-Viſir ; mais le Favori qui le protégeoit, & qui croyoit avoir beſoin de lui, obtint ſa grace & le ſoutint encore quelque-tems dans le Miniſtére.

Les Moſcovites étoient protégés ouvertement par le Viſir, & ſecrettement par Ali Coumourgi, qui avoit changé de parti ; mais le Sultan étoit ſi irrité, l'infraction du Traité étoit ſi manifeſte, & les Janiſſaires qui font trembler ſouvent les Miniſtres, les Favoris, & les Sultans, demandoient ſi hautement la guerre, que perſonne dans le Sérail n'oſa ouvrir un avis modéré

Auſſi-tôt le Grand-Seigneur fit mettre aux Sept Tours les Ambaſſadeurs Moſcovites, déja

ja auſſi accoutumés à aller en priſon qu'à l'audience. La guerre eſt de nouveau déclarée contre le Czar: les queuës de cheval arborées; les ordres donnés à tous les Pachas d'aſſembler une armée de deux cens mille combattans. Le Sultan lui-même quitta Conſtantinople, & vint établir ſa Cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce tems une Ambaſſade ſolemnelle envoyée au Grand-Seigneur de la part d'Auguſte & de la République de Pologne, s'avançoit ſur le chemin d'Andrinople; le Palatin de Mazovie étoit à la tête de l'Ambaſſade avec une ſuite de plus de trois cens perſonnes.

Tout ce qui compoſoit l'Ambaſſade fut arrêté & retenu priſonnier dans l'un des Fauxbourgs de la ville: jamais le parti du Roi de Suéde ne s'étoit plus flatté que dans cette occaſion; cependant ce grand appareil devint encore inutile, & toutes ſes eſpérances furent trompées.

Si l'on en croit un Miniſtre public, homme ſage & clairvoyant, qui réſidoit alors à Conſtantinople, le jeune Coumourgi rouloit déja dans ſa tête d'autres deſſeins, que de diſputer des deſerts au Czar de Moſcovie dans une guerre douteuſe. Il projettoit d'enlever aux Vénitiens le Péloponèſe, nommé aujourd'hui la Morée, & de ſe rendre maître de la Hongrie.

Il n'atendoit pour exécuter ſes grands deſſeins que l'emploi de Premier-Viſir dont ſa jeuneſſe l'écartoit encore. Dans cette idée il avoit plus beſoin d'être l'Allié que l'ennemi du Czar;

ſon

ſon intérêt ni ſa volonté n'étoient pas de garder plus long-tems le Roi de Suéde, encore moins d'armer la Turquie en ſa faveur. Non-ſeulement il vouloit renvoyer ce Prince ; mais il diſoit ouvertement qu'il ne falloit plus ſouffrir deſormais aucun Miniſtre Chrétien à Conſtantinople ; que tous ces Ambaſſadeurs ordinaires n'étoient que des eſpions honorables, qui corrompoient ou qui trahiſſoient les Viſirs & donnoient depuis trop long-tems le mouvement aux intrigues du Sérail ; que les Francs établis à Péra, & dans les Echelles du Levant, ſont des Marchands qui n'ont beſoin que d'un Conſul & non d'un Ambaſſadeur. Le Grand-Viſir qui devoit ſon établiſſement & ſa vie même au Favori, & qui de plus le craignoit, ſe conformoit à ſes intentions, d'autant plus aiſément, qu'il s'étoit vendu aux Moſcovites, & qu'il eſpéroit ſe vanger du Roi de Suéde qui avoit voulu le perdre. Le Mouphti, créature d'Ali Coumourgi, étoit auſſi l'eſclave de ſes volontés : il avoit conſeillé la guerre contre le Czar, quand le Favori la vouloit, & il la trouva injuſte dès que ce jeune homme eut changé d'avis ; ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'accommodement. Le Vice-Chancelier Schaffirof, & le jeune Czérémétof, Plénipotentiaires & Otages du Czar à la Porte, promirent, après bien des négociations, que le Czar retireroit ſes troupes de la Pologne. Le Grand-Viſir qui ſavoit bien que le Czar n'exécuteroit pas ce Traité, ne laiſſa pas de le ſigner, & le Sultan content d'avoir en

apparence

apparence impofé des loix aux Mofcovites, refta encore à Andrinople. Ainfi on vit en moins de fix mois la paix jurée avec le Czar, enfuite la guerre déclarée, & la paix renouvellée encore.

Le principal Article de tous ces Traités fut toujours qu'on feroit partir le Roi de Suéde. Le Sultan ne vouloit point commettre fon honneur & celui de l'Empire Ottoman, en expofant le Roi à être pris fur la route par fes ennemis. Il fut ftipulé qu'il partiroit; mais que les Ambaffadeurs de Pologne & de Mofcovie répondroient de la fûreté de fa perfonne; ces Ambaffadeurs jurérent au nom de leurs Maîtres, que ni le Czar, ni le Roi Augufte, ne troubleroient fon paffage, & que Charles de fon côté ne tenteroit d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le Divan ayant ainfi réglé la deftinée de Charles, Ifmaël Sérafquier de Bender fe tranfporta à Varnitza, où le Roi étoit campé, & vint lui rendre compte des réfolutions de la Porte, en lui infinuant adroitement qu'il n'y avoit plus à différer, & qu'il falloit partir.

Charles ne répondit autre chofe, finon, que le Grand-Seigneur lui avoit promis une armée & non une efcorte, & que les Rois devoient tenir leur parole.

Cependant le Général Flemming, Miniftre & Favori du Roi Augufte, entretenoit une correfpondance fecrette avec le Kam de Tartarie & le Sérafquier de Bender. La Mare, Gentilhomme Français, Colonel, au fervice de Saxe,

avoit

avoit fait plus d'un voyage de Bender à Dresde, & tous ces voyages étoient suspects.

Précisément dans ce tems, le Roi de Suéde fit arrêter, sur les frontiéres de la Valachie, un Courier que Flemming envoyoit au Prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées : on les déchiffra ; on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la Cour de Dresde ; mais elles étoient conçûes en termes si ambigus & si généraux, qu'il étoit difficile de démêler, si le but du Roi Auguste étoit seulement de détacher les Turcs du parti de la Suéde, ou s'il vouloit que le Kam livrât Charles à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il sembloit difficile d'imaginer qu'un Prince aussi généreux qu'Auguste, voulut en saisissant la personne du Roi de Suéde, hazarder la vie de ses Ambassadeurs, & de trois cens Gentilshommes Polonais qui étoient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sûreté de Charles.

Mais d'un autre côté on savoit que Flemming, Ministre absolu d'Auguste, étoit très-délié & peu scrupuleux. Les outrages faits au Roi Electeur par le Roi de Suéde, sembloient rendre toute vengeance excusable ; & on pouvoit penser que si la Cour de Dresde achetoit Charles du Kam des Tartares, elle pourroit acheter aisément de la Cour Ottomane la liberté des Otages Polonais.

Ces raisons furent agitées entre le Roi, Mullern son Chancelier Privé, & Grothusen son Favori. Ils lurent & relurent les lettres, & la malheureuse situation où ils étoient les rendant

plus

plus ſoupçonneux, ils ſe déterminérent à croire ce qu'il y avoit de plus triſte.

Quelques jours après, le Roi fut confirmé dans ſes ſoupçons par le départ précipité d'un Comte Sapiéha réfugié auprès de lui, qui le quitta bruſquement pour aller en Pologne ſe jetter entre les bras d'Auguſte. Dans toute autre occaſion Sapiéha ne lui auroit paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les inſtances réïtérées qu'on lui fit alors de partir, changérent ſes ſoupçons en certitude. L'opiniâtreté de ſon caractère ſe joignant à toutes ces vraiſemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on vouloit le trahir & le livrer à ſes ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvoit ſe tromper, dans l'idée qu'il avoit que le Roi Auguſte avoit marchandé ſa perſonne avec les Tartares; mais il ſe trompoit encore davantage en comptant ſur le ſecours de la Cour Ottomane. Quoiqu'il en ſoit, il réſolut de gagner du tems.

Il dit au Pacha de Bender, qu'il ne pouvoit partir ſans avoir auparavant de quoi payer ſes dettes; car quoiqu'on lui eût rendu depuis long-tems ſon Thaym, ſes libéralités l'avoient toujours forcé d'emprunter. Le Pacha lui demanda ce qu'il vouloit; le Roi répondit au hazard mille Bourſes, qui font quinze cens mille francs de notre argent en monnoye forte. Le Pacha en écrivit à la Porte: le Sultan au lieu de mille Bourſes qu'on lui demandoit, en accorda

corda douze cens, & écrivit au Pacha la lettre ſuivante.

Lettre du Grand-Seigneur au Pacha de Bender.

" LE but de cette lettre Impériale eſt pour
" vous faire ſavoir, que ſur votre recom-
" mandation & repreſentation, & ſur celle
" du très-noble Delvet Gherai Ham, à notre
" *Sublime Porte*, notre Impériale magnificence
" a accordé mille Bourſes au Roi de Suéde, qui
" ſeront envoyées à Bender, ſous la conduite
" & la charge du très-illuſtre Méhémet Pacha,
" ci-devant Chiaoux Pachi, pour reſter ſous
" votre garde juſqu'au tems du départ du Roi
" de Suéde, dont Dieu dirige les pas, & lui
" être données alors avec deux cens Bourſes de
" plus, comme un ſurcroît de notre libéralité
" Impériale qui excéde ſa demande.

" Quant à la route de *Pologne* qu'il eſt réſolu
" de prendre, vous aurez ſoin, vous & le Ham,
" qui devez l'accompagner, de prendre des me-
" ſures ſi prudentes & ſi ſages, que pendant tout
" le paſſage, les troupes qui ſont ſous votre
" commandement, & les gens du Roi de Sué-
" de, ne cauſent aucun dommage & ne faſſent
" aucune action qui puiſſe être réputée con-
" traire à la paix qui ſubſiſte encore entre no-
" tre *Sublime Porte*, & le Royaume & la Répu-
" blique de *Pologne*; enſorte que le Roi paſſe
" comme ami ſous notre protection.

" Ce que faiſant (comme vous lui recom-
" manderez bien expreſſément de faire) il re-

" cevra tous les honneurs & les égards dûs à
" Sa Majesté de la part des *Polonais*, ce dont
" nous ont fait assûrer les Ambassadeurs du Roi
" Auguste, & de la République, en s'offrant
" même à cette condition, aussi-bien que quel-
" ques autres nobles *Polonais*, si nous le requé-
" rons, pour ôtages & sûretés de son passage.

" Lorsque le tems dont vous serez convenu
" avec le très-noble Delvet Gherai pour la
" marche, sera venu, vous vous mettrez à la
" tête de vos braves soldats, entre lesquels se-
" ront les Tartares, ayant à leur tête le Ham, &
" vous conduirez le Roi de Suéde avec ses gens.

" Qu'ainsi il plaise au seul Dieu tout-puissant
" de diriger vos pas & les leurs ; le Pacha d'Au-
" los restera à Bender pour le garder en votre
" absence, avec un corps de Spahis, & un au-
" tre de Janissaires ; & en suivant nos ordres &
" nos intentions Impériales en tous ces points
" & articles, vous vous rendrez dignes de la
" continuation de notre faveur Impériale, auf-
" si-bien que des louanges & des récompenses
" dûes à tous ceux qui les observent."

Fait à notre Résidence Impériale de Constantinople le 2. *de la Lune de Cheval* 1124. *de l'Egire.*

Pendant qu'on attendoit cette réponse du Grand-Seigneur, le Roi écrivit à la Porte, pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnoit le Kam des Tartares ; mais les passages étoient bien gardés : de plus, le Ministére lui étoit contraire, les lettres ne parvinrent point au Sultan ;

le Visir empêcha même Mr. Desalleurs de venir à Andrinople où étoit la Porte, de peur que ce Ministre qui agissoit pour le Roi de Suéde, ne voulût déranger le dessein qu'on avoit de le faire partir.

Charles indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du Grand-Seigneur, se détermina à ne point partir du tout.

Il pouvoit demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer sur la Mer Noire, pour se rendre à Marseille par la Méditerranée; mais il aima mieux ne demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cens Bourses furent arrivées, son Tresorier Grothusen qui avoit appris la langue Turque dans ce long séjour, alla voir le Pacha sans Interprête, dans le dessein de tirer de lui les douze cens Bourses, & de former ensuite à la Porte quelqu'intrigue nouvelle, toujours sur cette fausse supposition, que le Parti Suédois armeroit enfin l'Empire Ottoman contre le Czar.

Grothusen dit au Pacha que le Roi ne pouvoit avoir ses équipages prêts sans argent: « Mais, dit le Pacha, c'est nous qui ferons tous « les frais de votre départ; votre Maître n'a rien « à dépenser tant qu'il sera sous la protection « du mien. » Grothusen repliqua, qu'il y avoit tant de différence entre les équipages Turcs, & ceux des Francs, qu'il falloit avoir recours aux artisans Suédois & Polonais qui étoient à Varnitza.

Il l'assûra que son Maître étoit disposé à partir, & que cet argent faciliteroit & avanceroit son départ. Le Pacha trop confiant donna les douze cens Bourses; il vint quelques jours après demander au Roi, d'une maniére très-respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême, quand le Roi lui dit qu'il n'étoit pas prêt de partir, & qu'il lui falloit encore mille Bourses. Le Pacha confondu à cette réponse, fut quelque-tems sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au Roi: *Il m'en coutera la tête*, dit-il, *pour avoir obligé ta Majesté; j'ai donné les douze cens Bourses malgré l'ordre exprès de mon Souverain*; ayant dit ces paroles, il s'en retournoit plein de tristesse.

Le Roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuseroit auprès du Sultan: *Ah*, repartit le Turc en s'en allant, *mon Maître ne sait point excuser les fautes, il ne sait que les punir.*

Ismaël Pacha alla apprendre cette nouvelle au Kam des Tartares, lequel ayant reçû le même ordre que le Pacha de ne point souffrir que les douze cens Bourses fussent données avant le départ du Roi, & ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendoit aussi-bien que le Pacha l'indignation du Grand-Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier; ils protestérent qu'ils n'avoient donné les douze cens Bourses que sur les promesses positives d'un Ministre du Roi de partir sans délai; & ils suppliérent Sa Hautesse que le refus

2 du

du Roi ne fut point attribué à leur désobéissance.

Charles persistant toujours dans l'idée que le Kam & le Pacha vouloient le livrer à ses ennemis, ordonna à Mr. Funk, alors son Envoyé auprès du Grand-Seigneur, de porter contr'eux ses plaintes, & de demander encore mille Bourses. Son extrême générosité, & le peu de cas qu'il faisoit de l'argent, l'empêchoient de sentir qu'il y avoit de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisoit que pour s'attirer un refus, & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'étoit être réduit à d'étranges extrémités que d'avoir besoin de pareils artifices. Savari, son Interprête, homme adroit & entreprenant, porta sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le Grand-Visir faisoit garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le Sultan indigné fit assembler un Divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours, selon la traduction qu'on en fit alors.

« Je n'ai presque connu le Roi de Suéde que
« par sa défaite de Pultava, & par la priére
« qu'il m'a faite de lui accorder un azyle dans
« mon Empire : je n'ai, je crois, nul besoin
« de lui, & n'ai sujet ni de l'aimer, ni de le
« craindre ; cependant sans consulter d'autres
« motifs que l'hospitalité d'un Musulman, &
« ma générosité, qui répand la rosée de ses fa-

" veurs ſur les grands comme ſur les petits, ſur
" les Etrangers comme ſur mes ſujets, je l'ai re-
" çu & ſecouru de tout, lui, ſes Miniſtres, ſes
" Officiers, ſes Soldats, & n'ai ceſſé pendant
" trois ans & demi de l'accabler de préſens.

" Je lui ai accordé une eſcorte conſidérable
" pour le conduire dans ſes Etats. Il a deman-
" dé mille Bourſes pour payer quelques frais,
" quoique je les faſſe tous : au lieu de mille,
" j'en ai accordé douze cens ; après les avoir ti-
" rées de la main du Séraſkier de Bender, il en
" demande encore mille autres, & ne veut
" point partir, ſous prétexte que l'eſcorte eſt
" trop petite, au lieu qu'elle n'eſt que trop
" grande pour paſſer par un pays ami.

" Je demande donc ſi c'eſt violer les loix de
" l'hoſpitalité, que de renvoyer ce Prince, & ſi
" les Puiſſances étrangéres doivent m'accuſer
" de violence & d'injuſtice, en cas qu'on ſoit
" réduit à le faire partir par force ?" Tout le
Divan répondit, que le Grand-Seigneur agiſ-
ſoit avec juſtice.

Le Mouphti déclara que l'hoſpitalité n'eſt point de commande aux Muſulmans envers les Infidèles, encore moins envers les ingrats ; & il donna ſon Fetfa, eſpéce de Mandement qui accompagne preſque toujours les ordres importans du Grand-Seigneur ; ces Fetfa ſont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent ſoient des Eſclaves du Sultan comme les autres.

L'ordre & le Fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, Grand-Maître des Ecuries, &

& un Chiaou Pacha premier Huissier. Le Pacha de Bender reçut l'ordre chez le Kam des Tartares; aussi-tôt il alla à Varnitza demander si le Roi vouloit partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du Sultan.

Charles XII. menacé n'étoit pas maître de sa colére. *Obéis à ton Maître, si tu l'oses*, lui dit-il, *& sors de ma présence.* Le Pacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'usage ordinaire des Turcs: en s'en retournant, il rencontra Fabrice & lui cria, toujours en courant: *Le Roi ne veut point écouter la raison, tu vas voir des choses bien étranges.* Le jour même il retrancha les vivres au Roi, & lui ôta sa garde de Janissaires. Il fit dire aux Polonais & aux Cosaques, qui étoient à Varnitza, que s'ils vouloient avoir des vivres, il falloit quitter le camp du Roi de Suéde, & venir se mettre dans la ville de Bender, sous la protection de la Porte. Tous obeirent & laissérent le Roi réduit aux Officiers de sa maison, & à trois cens soldats Suédois, contre vingt mille Tartares & six mille Turcs.

Il n'y avoit plus de provisions dans le camp pour les hommes ni pour les chevaux.

Le Roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil vingt de ces beaux chevaux Arabes que le Grand-Seigneur lui avoit envoyés, en disant: *Je ne veux ni de leurs provisions ni de leurs chevaux.* Ce fut un régal pour les troupes Tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du Roi.

Ce Prince, ſans s'étonner, fit faire des retranchemens réguliers par ſes trois cens Suédois : il y travailla lui-même ; ſon Chancelier, ſon Treſorier, ſes Secrétaires, ſes Valets de Chambre, tous ſes Domeſtiques aidoient à l'ouvrage. Les uns barricadoient les fenêtres, les autres enfonçoient des ſolives derriére les portes en forme d'arcboutans.

Quand on eut bien barricadé la maiſon, & que le Roi eut fait le tour de ſes prétendus retranchemens, il ſe mit à jouer aux échecs tranquillement avec ſon Favori Grothuſen, comme ſi tout eût été dans une ſécurité profonde ; heureuſement Fabrice, l'Envoyé de Holſtein, ne s'étoit point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, ou demeuroit auſſi Mr. Jeffreys, Envoyé d'Angleterre auprès du Roi de Suéde. Ces deux Miniſtres voyant l'orage prêt à éclater, prirent ſur eux de ſe rendre médiateurs entre les Turcs & le Roi. Le Kam, & ſur-tout le Pacha de Bender, qui n'avoit nulle envie de faire violence à ce Monarque, reçurent avec empreſſement les offres de ces deux Miniſtres : ils eurent enſemble à Bender deux conférences, où aſſiſtérent cet Huiſſier du Sérail & le Grand-Maître des Ecuries, qui avoient apporté l'ordre du Sultan & le Fetfa du Mouphti.

Monſieur Fabrice * leur avoua que Sa Majeſté Suédoiſe avoit de juſtes raiſons de croire qu'on vouloit le livrer à ſes ennemis en Pologne. Le

* Tout ce recit eſt rapporté par Mr. Fabrice dans ſes lettres.

Kam,

Kam, le Pacha, & les autres jurérent ſur leurs têtes, prirent Dieu à témoin qu'ils déteſtoient une ſi horrible perfidie, qu'ils verſeroient tout leur ſang plûtôt que de ſouffrir qu'on manquât ſeulement de reſpect au Roi en Pologne; ils dirent qu'ils avoient entre leurs mains les Ambaſſadeurs Moſcovites & Polonais, dont la vie leur répondoit du moindre affront qu'on oſeroit faire au Roi de Suéde. Enfin, ils ſe plaignirent amérement des ſoupçons outrageans que le Roi conçevoit ſur des perſonnes qui l'avoient ſi bien reçû & ſi bien traité. Quoique les ſermens ne ſoient ſouvent que le langage de la perfidie, Mr. Fabrice ſe laiſſa perſuader par les Turcs: il crut voir dans leurs proteſtations cet air de vérité que le menſonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il ſavoit bien qu'il y avoit eu une ſecrette correſpondance entre le Kam Tartare & le Roi Auguſte; mais il demeura convaincu qu'il ne s'étoit agi dans leur négociation que de faire ſortir Charles XII. des terres du Grand-Seigneur. Soit que Mr. Fabrice ſe trompât ou non, il les aſſûra qu'il repréſenteroit au Roi l'injuſtice de ſes défiances. *Mais prétendez-vous le forcer à partir?* ajouta-t'il. *Oui*, dit le Pacha, *tel eſt l'ordre de notre Maître.* Alors il les pria encore une fois de bien conſidérer ſi cet ordre étoit de verſer le ſang d'une Tête Couronnée? *Oui*, repliqua le Kam en colére, *ſi cette Tête Couronnée déſobéit au Grand-Seigneur dans ſon Empire.*

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de Charles XII. paraiſſant inévitable, &

 l'ordre

l'ordre du Sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance, le Pacha engagea le Kam à souffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où étoit alors le Grand-Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hautesse.

Monsieur Jeffreys & Mr. Fabrice, ayant obtenu ce peu de relâche, coururent en avertir le Roi; ils arrivent avec l'empressement de gens qui apportoient une nouvelle heureuse; mais ils furent très-froidement reçûs: il les appella médiateurs volontaires, & persista à soutenir que l'ordre du Sultan & le Fetfa du Mouphti étoient forgés, puisqu'on venoit d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le Ministre Anglais se retira, bien résolu de ne se plus mêler des affaires d'un Prince si inflexible; Mr. Fabrice aimé du Roi, & plus accoutumé à son humeur que le Ministre Anglais, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hazarder une vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le Roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchemens, & le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du Roi. en attendant que le courier fût revenu d'Andrinople.

Le Kam même avoit défendu à ses Tartares, impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre. Desorte que Charles XII. sortoit quelquefois de son camp

camp avec quarante chevaux, & couroit au milieu des troupes Tartares, qui lui laissoient respectueusement le passage libre; il marchoit même droit à leurs rangs, & ils s'ouvroient plûtôt que de résister.

Enfin l'ordre du Grand-Seigneur étant venu de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feroient la moindre résistance, & de ne pas épargner la vie du Roi, le Pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à Mr. Fabrice, afin qu'il fit un dernier éffort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussi-tôt ce triste rapport. *Avez-vous vû l'ordre dont vous parlez?* dit le Roi. *Oui*, répondit Fabrice. *Eh bien dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, & que je ne veux point partir.* Fabrice se jetta à ses piés, se mit en colére, lui reprocha son opiniâtreté: tout fut inutile. *Retournez à vos Turcs*, lui dit le Roi en souriant, *s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre.*

Les Chapelains du Roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, & sur-tout sa Personne Sacrée; l'assurant de plus que cette résistance étoit injuste; qu'il violoit les droits de l'hospitalité en s'opiniâtrant à rester par force chez des Etrangers, qui l'avoient si long-tems & si généreusement secouru. Le Roi qui ne s'étoit point faché contre Fabrice, se mit en colére contre ses Prêtres, & leur dit qu'il les avoit pris pour faire les priéres, & non pour lui dire leurs avis.

Le Général Hord & le Général Dardoff, dont le ſentiment avoit toujours été de ne pas tenter un combat dont la ſuite ne pouvoit être que funeſte, montrérent au Roi leurs eſtomacs couverts de bleſſures reçûes à ſon ſervice ; & l'aſſurant qu'ils étoient prêts de mourir pour lui, ils le ſuppliérent que ce fût au moins dans une occaſion plus néceſſaire. Je ſai par vos bleſſures & par les miennes, leur dit Charles XII. que nous avons vaillamment combattu enſemble ; vous avez fait votre devoir jusqu'à preſent, il le faut faire encore aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir ; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le Roi. Ce Prince préparé à l'aſſaut ſe flattoit en ſecret du plaiſir & de l'honneur de ſoutenir avec trois cens Suédois, les éfforts de toute une armée. Il plaça chacun à ſon poſte, ſon Chancelier Mullern, le Secrétaire Empreüs, & les Clercs, devoient défendre la Maiſon de la Chancellerie : le Baron Fief, à la tête des Officiers de la bouche, étoit à un autre poſte : les Palfreniers, les Cuiſiniers avoient un autre endroit à garder ; car avec lui tout étoit ſoldat ; il couroit à cheval de ſes retranchemens à ſa maiſon, promettant des récompenſes à tout le monde, créant des Officiers, & aſſurant de faire Capitaines les moindres valets qui combattroient avec courage.

On ne fut pas long-tems ſans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venoient attaquer le petit retranchement avec dix piéces de canon & deux mortiers. Les queuës de cheval

flottoient

flottoient en l'air, les clairons fonnoient, les cris de *Alla*, *Alla*, fe faifoient entendre de tous côtés. Le Baron de Grothufen remarqua que les Turcs ne mêloient dans leurs cris aucune injure contre le Roi, & qu'ils l'appelloient feulement *Demirbash*, tête de fer. Auffi-tôt il prend le parti de fortir feul fans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs des Janiffaires, qui prefque tous avoient reçû de l'argent de lui. « Eh: quoi! mes amis, leur dit-il « en propres mots, venez-vous maffacrer « trois cens Suédois fans défenfe? Vous, bra« ves Janiffaires, qui avez pardonné à cin« quante mille Mofcovites, quand ils vous « ont crié *Amman*, pardon, avez-vous ou« blié les bienfaits que vous avez reçûs de « nous, & voulez-vous affaffiner ce grand Roi « de Suéde que vous aimez tant, & qui vous a « fait tant de libéralitez? Mes amis, il ne de« mande que trois jours, & les ordres du Sul« tan ne font pas fi févéres qu'on vous le fait « croire."

Ces paroles firent un éffet que Grothufen n'attendoit pas lui-même. Les Janiffaires jurérent fur leurs barbes, qu'ils n'attaqueroient point le Roi & qu'ils lui donneroient les trois jours qu'il demandoit. En vain on donna le fignal de l'affaut: les Janiffaires, loin d'obéir menacérent de fe jetter fur leur Chef fi l'on n'accordoit pas trois jours au Roi de Suéde: ils vinrent en tumulte à la tente du Pacha de Bender, criant que les ordres du Sultan étoient

ſuppoſés ; à cette ſédition inopinée, le Pacha n'eut à oppoſer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuſe réſolution des Janiſſaires, & leur ordonna de ſe retirer à Bender. Le Kam des Tartares, homme violent, vouloit donner immédiatement l'aſſaut avec ſes troupes ; mais le Pacha, qui ne prétendoit pas que les Tartares euſſent ſeuls l'honneur de prendre le Roi, tandis qu'il ſeroit puni peut-être de la déſobéiſſance de ſes Janiſſaires, perſuada au Kam d'attendre juſqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender aſſembla tous les Officiers des Janiſſaires & les plus vieux ſoldats : il leur lut & leur fit voir l'ordre poſitif du Sultan & le Fetfa du Mouphti.

Soixante des plus vieux, qui avoient des barbes blanches vénérables, & qui avoient reçû mille preſens des mains du Roi, propoſérent d'aller eux-mêmes le ſupplier de ſe remettre entre leurs mains & de ſouffrir qu'ils lui ſerviſſent de gardes.

Le Pacha le permit. Il n'y avoit point d'expédient qu'il n'eût pris, plûtôt que d'être réduit à faire tuer ce Prince. Ces ſoixante vieillards allérent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, ſeules armes des Janiſſaires, quand ils ne vont point au combat ; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des Chrétiens, de porter des épées en tems de paix & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs Egliſes.

Ils s'adressérent au Baron de Grothusen & au Chancelier Mullern ; ils leur dirent qu'ils venoient dans le dessein de servir de fidèles gardes au Roi ; & que s'il vouloit, ils le conduiroient à Andrinople, où il pourroit parler lui-même au Grand-Seigneur. Dans le tems qu'ils faisoient cette proposition, le Roi lisoit des lettres qui arrivoient de Constantinople, & que Fabrice, qui ne pouvoit plus le voir, lui avoit fait tenir secrettement par un Janissaire. Elles étoient du Comte de Poniatowsky, qui ne pouvoit le servir à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrette demande des mille Bourses. Il mandoit au Roi, " Que les ordres " du Sultan pour saisir ou massacrer sa Personne " Royale en cas de résistance, n'étoient que " trop réels: qu'à la vérité le Sultan étoit trom- " pé par ses Ministres ; mais que plus l'Empe- " reur étoit trompé dans cette affaire, plus il " vouloit être obéi: qu'il falloit céder au tems " & plier sous la nécessité : qu'il prenoit la li- " berté de lui conseiller de tout tenter auprès " des Ministres par la voye des négociations ; " de ne point mettre de l'infléxibilité, où il ne " falloit que de la douceur, & d'attendre de " la politique & du tems, le remede à un mal " que la violence aigriroit sans ressource."

Mais ni les propositions de ces vieux Janissaires, ni les lettres de Poniatowsky, ne purent donner seulement au Roi l'idée qu'il pouvoit fléchir sans deshonneur. Il aimoit mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque

quelque forte leur prifonnier: il renvoya ces Janiffaires fans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne fe retiroient, il leur feroit couper la barbe; ce qui eft dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournérent, en criant: *Ah! la tête de fer, puifqu'il veut périr, qu'il périffe.* Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commiffion, & apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avoit faite. Tous jurérent alors d'obéir aux ordres du Pacha fans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'affaut qu'ils en avoient eu peu le jour précédent.

L'ordre eft donné dans le moment: les Turcs marchent aux retranchemens: les Tartares les attendoient déja & les canons commençoient à tirer.

Les Janiffaires d'un côté, & les Tartares de l'autre, forcent en un inftant ce petit camp; à peine vingt Suédois tirérent l'épée, les trois cens foldats furent enveloppés & faits prifonniers fans réfiftance. Le Roi étoit alors à cheval, entre fa maifon & fon camp, avec les Généraux Hord, Dardoff & Sparre, voyant que tous fes foldats s'étoient laiffés prendre en fa préfence, il dit de fang froid à ces trois Officiers: *Allons défendre la maifon: nous combattrons*, ajoûta-t'il en fouriant, *pro aris & focis*.

Auffi-tôt il galoppe avec eux vers cette maifon, où il avoit mis environ quarante domeftiques

ques en ſentinelle, & qu'on avoit fortifiée du mieux qu'on avoit pû.

Ces Généraux, tout accoutumés qu'ils étoient à l'opiniâtre intrépidité de leur Maître, ne pouvoient ſe laſſer d'admirer qu'il voulût de ſang froid, & en plaiſantant, ſe défendre contre dix canons & toute une armée ; ils le ſuivent, avec quelques gardes & quelques domeſtiques, qui faiſoient en tout vingt perſonnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvérent aſſiégée de Janiſſaires ; déja même près de deux cens Turcs ou Tartares étoient entrés par une fenêtre, & s'étoient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réſerve d'une grande ſalle, où les domeſtiques du Roi s'étoient retirés. Cette ſalle étoit heureuſement près de la porte par où le Roi vouloit entrer avec ſa petite troupe de vingt perſonnes ; il s'étoit jetté en bas de ſon cheval le piſtolet & l'épée à la main, & ſa ſuite en avoit fait autant.

Les Janiſſaires tombent ſur lui de tous côtés ; ils étoient animés par la promeſſe qu'avoit faite le Pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auroient ſeulement touché ſon habit, en cas qu'on pût le prendre. Il bleſſoit & il tuoit tous ceux qui s'approchoient de ſa perſonne. Un Janiſſaire qu'il avoit bleſſé lui appuya ſon mouſqueton ſur le viſage : ſi le bras du Turc n'avoit fait un mouvement cauſé par la foule, qui alloit & qui venoit comme des vagues, le Roi étoit mort ; la balle gliſſa ſur ſon nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla caſ-

ſer

ſer le bras au Général Hord, dont la deſtinée étoit d'être toujours bleſſé à côté de ſon Maître.

Le Roi enfonça ſon épée dans l'eſtomac du Janiſſaire ; en même-tems ſes domeſtiques, qui étoient enfermés dans la grande ſalle en ouvrent la porte : le Roi entre comme un trait, ſuivi de ſa petite troupe ; on referme la porte dans l'inſtant, & on la barricade avec tout ce qu'on put trouver.

Voilà Charles XII. dans cette ſalle enfermé avec toute ſa ſuite, qui conſiſtoit en près de ſoixante hommes, Officiers, Gardes, Secrétaires, Valets-de-chambre, Domeſtiques de toute eſpéce.

Les Janiſſaires & les Tartares pilloient le reſte de la maiſon, & rempliſſoient les appartemens. *Allons un peu chaſſer de chez moi ces Barbares*, dit-il, & ſe mettant à la tête de ſon monde, il ouvrit lui-même la porte de la ſalle, qui donnoit dans ſon appartement à coucher ; il entre & fait feu ſur ceux qui pilloient.

Les Turcs chargez de butin, épouvantés de la ſubite apparition de ce Roi qu'ils étoient accoutumés à reſpecter, jettent leurs armes, ſautent par la fenêtre, ou ſe retirent juſques dans les caves ; le Roi profitant de leur deſordre, & les ſiens animés par le ſuccès, pourſuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou bleſſent ceux qui ne fuyent point, & en un quart-d'heure nettoyent la maiſon d'ennemis.

Le Roi apperçut dans la chaleur du combat deux Janiſſaires qui ſe cachoient ſous ſon lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda

manda pardon, en criant *amman*. *Je te donne la vie*, dit le Roi au Turc, *à condition que tu iras faire au Pacha un fidèle recit de ce que tu as vû.* Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, & on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermérent & barricadérent encore les fenêtres. Ils ne manquoient point d'armes : une chambre basse pleine de mousquets & de poudre avoit échappé à la recherche tumultueuse des Janissaires, on s'en servit à propos ; les Suédois tiroient à travers les fenêtres presque à bout portant sur cette multitude de Turcs, dont ils tuérent 200. en moins d'un demi-quart-d'heure.

Le canon tiroit contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisoit que des trous & ne renversoit rien.

Le Kam des Tartares & le Pacha, qui vouloient prendre le Roi en vie, honteux de perdre du monde & d'occuper une armée entiére contre soixante personnes, jugérent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le Roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toît, contre les portes, & contre les fenêtres, des flêches entortillées de mêches allumées ; la maison fut en flammes en un moment. Le toît tout embrasé étoit prêt à fondre sur les Suédois. Le Roi donna tranquilement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, & aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu étoit le plus violent. Il se trouva que ce baril

étoit

étoit rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage: l'appartement du Roi étoit consumé; la grande salle où les Suédois se tenoient, étoit remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entroient par les portes des appartemens voisins; la moitié du toît étoit abîmée dans la maison même, l'autre tomboit en dehors en éclatant dans les flammes.

Un Garde, nommé Walberg, osa dans cette extrémité crier qu'il falloit se rendre. *Voilà un étrange homme*, dit le Roi, *qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier.* Un autre Garde, nommé Rosen, s'avisa de dire, que la maison de la Chancellerie, qui n'étoit qu'à cinquante pas avoit un toit de pierre, & étoit à l'épreuve du feu; qu'il falloit faire une sortie, gagner cette maison & s'y défendre. *Voilà un vrai Suédois*, s'écria le Roi: il embrassa ce Garde; le créa Colonel sur le champ. *Allons mes amis*, dit-il, *prenez avec vous le plus de poudre & de plomb que vous pourrez, & gagnons la Chancellerie l'épée à la main.*

Les Turcs, qui cependant entouroient cette maison toute embrasée, voyoient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortoient point; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, & le Roi & les siens fondre sur eux en desespérés. Charles, & ses principaux Officiers, étoient armés d'épées & de pistolets; chacun tira deux coups à la fois à l'inst-

tant

tant que la porte s'ouvrit; & dans le même clin d'œil jettant leurs pistolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée: le Roi qui étoit en bottes, selon sa coutume, s'embarassa dans ses éperons & tomba: vingt-un Janissaires se jettent aussi-tôt sur lui; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmenent au quartier du Pacha; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade, que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le Roi se vit saisi, la violence de son tempérament, & la fureur où un combat si long & si terrible avoient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colére. Il regardoit les Janissaires en souriant, & ceux-ci le portoient en criant *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses Officiers furent pris au même-tems & dépouillés par les Turcs & par les Tartares; ce fut le 12. Février de l'an 1713. qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singuliéres *.

La

* Mr. Norberg, qui n'étoit pas présent à cet événement, n'a fait que suivre ici dans son Histoire celle de Mr. de Voltaire; mais il l'a tronquée, il en a suprimé les circonstances intéressantes & n'a pû justifier la témérité de Charles XII. Tout ce qu'il a pû dire contre Mr. de Voltaire au sujet de cette affaire de Bender, se réduit à l'avanture

La Mottraye prétend auſſi que le Roi de Suéde ne dit point ces paroles: *Nous combattrons, pro aris & focis*; mais Mr. Fabrice qui étoit préſent aſſure que le Roi prononça ces mots, que la Mottraye n'étoit pas plus à portée d'écouter, qu'il n'étoit capable de les comprendre, ne ſachant pas un mot de Latin.

ture du Sieur Frédéric Valet-de-chambre du Roi de Suéde, que quelques-uns prétendoient avoir été brûlé dans la maiſon du Roi, & que d'autres diſoient avoir été coupé en deux par les Tartares.

Fin du ſixiéme Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE SEPTIÉME.

ARGUMENT.

Les Turcs transférent Charles à Démirtash: Le Roi Stanislas est pris dans le même-tems: Action bardie de Mr. de Villelongue, Révolutions dans le Sérail; Bataille donnée en Pomeranie: Altena brûlé par les Suédois: Charles part enfin pour retourner dans ses Etats: Sa maniére étrange de voyager: Son arrivée à Stralsund: Disgraces de Charles: Succès de Pierre le Grand: Son triomphe dans Péterslbourg.

LE Pacha de Bender attendoit Charles gravement dans sa tente, ayant près de lui Marco un Interprête. Il reçut ce Prince avec un profond respect, & le supplia de se reposer sur un Sopha; mais le Roi ne prenant pas seulement garde aux civilités du Turc, se tint debout dans la tente.

« Le Tout-puissant soit beni, dit le Pacha, « de ce que ta Majesté est en vie: mon déses-

“ poir eft amer d'avoir été réduit par ta Ma-
“ jefté à exécuter les ordres de fa Hauteffe.”
Le Roi fâché feulement de ce que fes 300. foldats s'étoient laiffé prendre dans leurs retranchemens, dit au Pacha: *Ah! s'ils s'étoient défendus comme ils devoient, on ne nous auroit pas forcés en dix jours.* “ Hélas! dit le Turc, voilà du
“ courage bien mal employé.” Il fit reconduire le Roi à Bender fur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étoient ou tués ou pris: tout fon équipage, fes meubles, fes papiers, fes hardes les plus néceffaires, pillées ou brûlées; on voyoit fur les chemins, les Officiers Suédois prefque nuds, enchaînés deux à deux, & fuivant à pié des Tartares ou des Janiffaires. Le Chancelier, les Généraux n'avoient point un autre fort; ils étoient efclaves des foldats auxquels ils étoient échus en partage.

Ifmaël Pacha ayant conduit Charles XII. dans fon Sérail de Bender, lui céda fon appartement & le fit fervir en Roi, non fans prendre la précaution de mettre des Janiffaires en fentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit; mais il fe jetta tout botté fur un Sopha, & dormit profondément. Un Officier qui fe tenoit debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le Roi jetta en fe réveillant de fon premier fommeil, & le Turc voyoit avec étonnement un Souverain qui couchoit en bottes & nuë tête. Le lendemain matin, Ifmaël introduifit Fabrice dans la chambre du Roi. Fabrice trouva ce Prince avec fes habits déchirés, fes bottes, fes mains, & toute fa perfonne cou-

verte

verte de sang & de poudre, les sourcils brûlés; mais l'air serain dans cet état affreux. Il se jetta à genoux devant lui sans pouvoir proférer une parole: rassuré bien-tôt par la maniére libre & douce dont le Roi lui parloit, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. « On « prétend, dit Fabrice, que Votre Majesté a « tué vingt Janissaires de sa main. » *Bon, bon*, dit le Roi, *on augmente toûjours les choses de la moitié.* Au milieu de cette conversation, le Pacha présenta au Roi son favori Grothusen, & le Colonel Ribbins, qu'il avoit eu la générosité de racheter à ses dépens. Fabrice se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys, l'Envoyé d'Angleterre, se joignit à lui pour fournir à cette dépense. Un Français, que la curiosité avoit amené à Bender, & qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna aussi ce qu'il avoit: ces Etrangers assistés des soins & même de l'argent du Pacha, rachetérent non-seulement les Officiers, mais encore leurs habits des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduisit le Roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople: son Trésorier Grothusen étoit avec lui: le Chancelier Mullern, & quelques Officiers, suivoient dans un autre char: plusieurs étoient à cheval; & lorsqu'ils jettoient les yeux sur le chariot où étoit le Roi, ils ne pouvoient retenir leurs larmes. Le Pacha étoit à la tête de l'escorte; Fabrice lui représenta qu'il

qu'il étoit honteux de laisser le Roi sans épée, & le pria de lui en donner une. " Dieu m'en " préserve, dit le Pacha, il voudroit nous en " couper la barbe;" cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduisoit ainsi prisonnier & désarmé ce Roi, qui peu d'années auparavant avoit donné la loi à tant d'Etats, & qui s'étoit vû l'Arbitre du Nord & la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines. Le Roi Stanislas avoit été arrêté sur les terres des Turcs, & on l'amenoit prisonnier à Bender dans le tems même qu'on transféroit Charles XII.

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avoit fait Roi, se trouvant sans argent & par conséquent sans parti en Pologne, s'étoit retiré d'abord en Poméranie; & ne pouvant plus conserver son Royaume, il avoit défendu, autant qu'il l'avoit pû, les Etats de son bienfaicteur. Il avoit même passé en Suéde pour précipiter les secours dont on avoit besoin dans la Poméranie & dans la Livonie; il avoit fait tout ce qu'on devoit attendre de l'ami de Charles XII. En ce tems, le premier Roi de Prusse, Prince très-sage, s'inquiétant avec raison du voisinage des Moscovites, imagina de se liguer avec Auguste & la Republique de Pologne, pour renvoyer les Russes dans leurs pays, & de faire entrer Charles XII. lui-même dans ce projet: Trois grands événemens devoient en être le fruit, la paix du Nord, le retour de Charles dans ses Etats, & une barriére opposée aux Russes, devenus

venus formidables à l'Europe. Le Préliminaire de ce Traité, dont dépendoit la tranquillité publique, étoit l'abdication de Stanislas. Non-seulement Stanislas l'accepta, mais il se chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevoit la Couronne; la néceffité, le bien public, la gloire du sacrifice, & l'intérêt de Charles, à qui il devoit tout & qu'il aimoit, le déterminérent. Il écrivit à Bender; il exposa au Roi de Suéde l'état des affaires, les malheurs & le reméde: il le conjura de ne point s'opposer à une abdication, devenue néceffaire par les conjonctures & honorable par les motifs; il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suéde à ceux d'un ami malheureux, qui s'immoloit au bien public sans répugnance. Charles XII. reçut ces lettres à Varnitza: il dit en colére au courier en presence de plusieurs témoins: *Si mon ami ne veut pas être Roi, je saurai bien en faire un autre.*

Stanislas s'obstina au sacrifice que Charles refusoit. Ces tems étoient destinés à des sentimens & à des actions extraordinaires. Stanislas voulut aller lui-même fléchir Charles, & il hazarda, pour abdiquer un Trône, plus qu'il n'avoit fait pour s'en emparer. Il se déroba un jour à dix heures du soir de l'armée Suédoise, qu'il commandoit en Poméranie, & partit avec le Baron Sparr, qui a été depuis Ambaffadeur en Angleterre & en France, & avec un autre Colonel. Il prend le nom d'un Français nommé Haran, alors Major au service de Suéde, & qui est mort depuis peu Commandant de Dantzik. Il côtoye

toye toute l'armée des ennemis, arrêté plusieurs fois, & relâché sur un Passeport obtenu au nom de Haran, il arrive enfin, après bien des périls, aux frontiéres de Turquie.

Quand il est arrivé en Moldavie; il renvoye à son armée le Baron Sparr, entre dans Yassy, capitale de la Moldavie; se croyant en sureté dans un pays où le Roi de Suéde avoit été si respecté, il étoit bien loin de soupçonner ce qui se passoit alors.

On lui demande qui il est: il se dit Major d'un régiment au service de Charles XII. on l'arrête à ce seul nom. Il est mené devant le Hospodar de Moldavie, qui sachant déja par les gazettes que Stanislas s'étoit échapé de son armée, concevoit quelques soupçons de la vérité. On lui avoit dépeint la figure du Roi, très-aisé à reconnaître à un visage plein & aimable, & à un air de douceur assez rare.

Le Hospodar l'interrogea, lui fit beaucoup de questions captieuses, & enfin lui demanda quel emploi il avoit dans l'armée Suédoise? Stanislas & le Hospodar parloient Latin. *Major sum*, lui dit Stanislas. *Imò maximus es*, lui répondit le Moldave: & aussi-tôt lui presentant un fauteuil, il le traita en Roi; mais aussi il le traita en Roi prisonnier, & on fit une garde exacte autour d'un Couvent Grec, dans lequel il fut obligé de rester, jusqu'à ce qu'on eût des ordres du Sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on faisoit partir Charles.

La nouvelle en vint au Pacha, dans le tems qu'il accompagnoit le chariot du Roi de Suéde.

Le

Le Pacha le dit à Fabrice: celui-ci s'approchant du chariot de Charles XII. lui apprit qu'il n'étoit pas le seul Roi prisonnier entre les mains des Turcs, & que Stanislas étoit à quelques milles de lui, conduit par des soldats. *Courez à lui, mon cher Fabrice*, lui dit Charles, *sans se déconcerter d'un tel accident: dites-lui qu'il ne fasse jamais de paix avec le Roi Auguste; & assurez-le que dans peu nos affaires changeront.* Telle étoit l'infléxibilité de Charles dans ses opinions, que tout abandonné qu'il étoit en Pologne, tout poursuivi dans ses propres Etats, tout captif dans une litiére Turque, conduit prisonnier, sans savoir où on le menoit, il comptoit encore sur sa fortune, & espéroit toujours un secours de cent mille hommes de la Porte Ottomane. Fabrice courut s'acquitter de sa commission, accompagné d'un Janissaire, avec la permission du Pacha. Il trouva à quelques milles le gros de soldats qui conduisoit Stanislas: il s'adressa au milieu d'eux à un cavalier vétu à la Française & assez mal monté, & lui demanda en Allemand, où étoit le Roi de Pologne? Celui à qui il parloit étoit Stanislas lui-même, qu'il n'avoit pas reconnu sous ce déguisement. *Eh quoi!* dit le Roi, *ne vous souvenez-vous donc plus de moi?* Alors Fabrice lui apprit le triste état où étoit le Roi de Suéde, & la fermeté inébranlable, mais inutile, de ses desseins.

Quand Stanislas fut près de Bender, le Pacha qui revenoit, après avoir accompagné Charles XII. quelques milles, envoya au Roi Polonais un cheval Arabe avec un harnois magnifique.

Il

Il fut reçû dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit*. Cependant on conduisoit Charles sur le chemin d'Andrinople. Cette ville étoit déja remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnoient & l'admiroient; mais le Divan irrité menaçoit déja de le réléguer dans une Isle de l'Archipel.

Le Roi de Pologne Stanislas, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plûpart de ces particularités, m'a confirmé aussi qu'il fut proposé dans le Divan de le confiner lui-même dans une Isle de la Gréce; mais quelques mois après, le Grand-Seigneur adouci, le laissa partir.

Monsieur Desalleurs qui auroit pû prendre le parti de Charles, & empêcher qu'on ne fit cet affront aux Rois Chrétiens, étoit à Constantinople, aussi-bien que Mr. de Poniatowski, dont on craignoit toujours le génie fécond en ressources. La plûpart des Suédois restés dans Andrinople étoient en prison; le Trône du Sultan paraissoit inaccessible de tous côtés aux plaintes du Roi de Suéde.

Le Marquis de Fierville, envoyé secrettement de la part de la France auprés de Charles à Bender, étoit pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce Prince dans le tems

* Le bon Chapelain Norberg prétend qu'on se contredit ici, en disant que le Roi Stanislas fut retenu en prisonnier & servi en Roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyoit-il pas qu'on peut être à la fois honoré & prisonnier?

que

que tout l'abandonnoit ou l'opprimoit. Il fut heureuſement ſecondé dans ce deſſein par un Gentilhomme Français d'une ancienne Maiſon de Champagne, nommé de Villelongue, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune ſelon ſon courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du Roi de Suéde, étoit venu chez les Turcs dans le deſſein de ſe mettre au ſervice de ce Prince.

Mr. de Fierville, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un Mémoire au nom du Roi de Suéde, dans lequel ce Monarque demandoit vengeance au Sultan de l'inſulte faite en ſa perſonne à toutes les Têtes Couronnées, & de la trahiſon, vraye ou fauſſe, du Kam & du Pacha de Bender.

On y accuſoit le Viſir & les autres Miniſtres d'avoir été corrompus par les Moſcovites : d'avoir trompé le Grand-Seigneur : d'avoir empêché les lettres du Roi de parvenir juſqu'à Sa Hauteſſe ; & d'avoir, par ſes artifices, arraché du Sultan cet ordre ſi contraire à l'hoſpitalité Muſulmane, par lequel on avoit violé le droit des nations, d'une maniére ſi indigne d'un grand Empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un Roi qui n'avoit pour ſe défendre que ſes domeſtiques, & qui comptoit ſur la parole ſacrée du Sultan.

Quand ce Mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en Turc & l'écrire d'une écriture particuliére ſur un papier fait exprès, dont on doit ſe ſervir pour tout ce qu'on preſente au Sultan.

On s'adressa à quelques Interprêtes Français, qui étoient dans la ville; mais les affaires du Roi de Suéde étoient si desespérées, & le Visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun Interprête n'osa seulement traduire l'écrit de Mr. de Fierville. On trouva enfin un autre Etranger, dont la main n'étoit point connue à la Porte, qui moyennant quelque récompense, & l'assurance d'un secret profond, traduisit le Mémoire en Turc, & l'écrivit sur le papier convenable: le Baron d'Arvidson, Officier des troupes de Suéde, contrefit la signature du Roi: Fierville, qui avoit le Sceau Royal, l'apposa à l'écrit, & on cacheta le tout avec les armes de Suéde. Villelongue se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du Grand-Seigneur, lorsqu'il iroit à la Mosquée, selon la coutume. On s'étoit déja servi d'une pareille voye pour presenter au Sultan des Mémoires contre ses Ministres; mais cela même rendoit le succès de cette entreprise plus difficile & le danger beaucoup plus grand.

Le Visir qui prévoyoit que les Suédois demanderoient justice à son Maître, & qui n'étoit que trop instruit par le malheur de ses Prédécesseurs, avoit expressément défendu qu'on laissât approcher personne du Grand-Seigneur, & avoit ordonné sur-tout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteroient auprès de la Mosquée avec des Placets.

Villelongue savoit cet ordre, & n'ignoroit pas qu'il y alloit de sa tête. Il quitta son habit Franc, prit un vétement à la Grecque, & ayant caché

caché dans fon fein la lettre qu'il vouloit préfenter, il fe promena de bonne heure près de la Mofquée où le Grand-Seigneur devoit aller. Il contrefit, l'infenfé, s'avança en danfant au milieu de deux hayes de Janiffaires, entre lefquelles le Grand-Seigneur alloit paffer, il laiffoit tomber exprès quelques piéces d'argent de fes poches pour amufer les gardes.

Dès que le Sultan approcha, on voulut faire retirer Villelongue: il fe jetta à genoux & fe débattit entre les mains des Janiffaires: fon bonnet tomba, de grands cheveux qu'il portoit, le firent reconnaître pour un Franc; il reçut plufieurs coups, & fut très-maltraité. Le Grand-Seigneur, qui étoit déja proche, entendit ce tumulte & en demanda la caufe. Villelongue lui cria de toutes fes forces, *Amman! Amman! miféricorde!* en tirant la lettre de fon fein. Le Sultan commanda qu'on le laiffât approcher; Villelongue court à lui dans le moment, embraffe fon étrier & lui préfente l'écrit, en lui difant, *Sued Crall dan*; c'eft le Roi de Suéde qui te le donne. Le Sultan mit la lettre dans fon fein & continua fon chemin vers la Mofquée. Cependant on s'affure de Villelongue, & on le conduit en prifon dans les bâtimens extérieurs du Sérail.

Le Sultan, au fortir de la Mofquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le prifonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable; mais enfin je n'avance rien que fur la foi des lettres de Mr. de Villelongue lui-même; quand un fi brave Officier affûre

un fait sur son honneur, il mérite quelque créance. Il m'a donc assuré que le Sultan quitta l'habit Impérial, comme aussi le Turban particulier qu'il porte, & se déguisa en Officier des Janissaires; ce qui lui arrivoit assez souvent. Il amena avec lui un vieillard de l'Isle de Malthe qui lui servit d'Interprête. A la faveur de ce déguisement, Villelongue jouit d'un honneur qu'aucun Ambassadeur Chrétien n'a jamais eu: il eut tête-à-tête une conférence d'un quart-d'heure avec l'Empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du Roi de Suéde, d'accuser les Ministres, & de demander vengeance, avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au Sultan même, il étoit censé ne parler qu'à son égal. Il avoit reconnu aisément le Grand-Seigneur malgré l'obscurité de la prison, & il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu Officier des Janissaires dit à Villelongue ces propres paroles: " Chrétien, assure-toi que le Sultan mon Maî-" tre a l'ame d'un Empereur; & que si ton " Roi de Suéde a raison, il lui fera justice." Villelongue fut bien-tôt élargi: on vit quelques semaines après un changement subit dans le Sérail, dont les Suédois attribuérent la cause à cette unique conférence. Le Mouphti fut déposé; le Kam des Tartares exilé à Rhodes, & le Sérasquier Pacha de Bender relégué dans une Isle de l'Archipel.

La Porte Ottomane est si sujette à de pareils orages, qu'il est bien difficile de décider si en effet le Sultan vouloit appaiser le Roi de Suéde

par

par ces ſacrifices. La maniére dont ce Prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empreſſât beaucoup à lui plaire.

Le Favori Ali Coumourgi fut ſoupçonné d'avoir fait ſeul tous ces changemens pour ſes intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le Kam de Tartarie & le Séraſquier de Bender, ſous prétexte qu'ils avoient délivré au Roi les douze cens Bourſes malgré l'ordre du Grand-Seigneur. Il mit ſur le Trône des Tartares le frére du Kam dépoſé, jeune homme de ſon âge, qui aimoit peu ſon frére, & ſur lequel Ali Coumourgi comptoit beaucoup dans les guerres qu'il méditoit. A l'égard du Grand-Viſir Juſſuf, il ne fut dépoſé que quelques ſemaines après; & Soliman Pacha eut le titre de Premier Viſir.

Je ſuis obligé de dire que Mr. de Villelongue & pluſieurs Suédois, m'ont aſſuré que la ſimple lettre préſentée au Sultan au nom du Roi, avoit cauſé tous ces grands changemens à la Porte; mais Mr. de Fierville m'a, de ſon côté, aſſûré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les Mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un Hiſtorien, c'eſt de conter ingénûment le fait, ſans vouloir pénétrer les motifs, & de ſe borner à dire préciſément ce qu'il ſait, au lieu de deviner ce qu'il ne ſait pas.

Cependant on avoit conduit Charles XII. dans le petit Château de Démirtaſh auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'étoit rendue en cet endroit pour voir arriver ce Prince: on le transporta de ſon chariot au

Château ſur un Sopha; mais Charles, pour n'être point vû de cette multitude, ſe mit un carreau ſur la tête.

La Porte ſe fit prier quelques jours de ſouffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à ſix lieuës d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appellé Marizza. Coumourgi dit au Grand-Viſir Soliman: « Va, « fais avertir le Roi de Suéde, qu'il peut reſter « à Démotica toute ſa vie: je te réponds qu'a« vant un an il demandera à s'en aller de lui« même; mais ſur-tout ne lui fais point tenir « d'argent.

Ainſi on transféra le Roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui aſſigna un Thaym conſidérable de proviſions pour lui & pour ſa ſuite: on lui accorda ſeulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux ſortes de proviſions que les Turcs ne fourniſſent pas; mais la bourſe de cinq cens écus par jour, qu'il avoit à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec ſa petite Cour, qu'on dépoſa le Grand-Viſir Soliman; ſa place fut donnée à Ibrahim Molla, fier, brave & groſſier à l'excès. Il n'eſt pas inutile de ſavoir ſon hiſtoire, afin que l'on connaiſſe plus particuliérement tous ces Vicerois de l'Empire Ottoman, dont la fortune de Charles a ſi long-tems dépendu.

Il avoit été ſimple Matelot à l'avénement du Sultan Achmet III. Cet Empereur ſe déguiſoit ſouvent en homme privé, en Iman, ou en Dervis; il

il se glissoit le soir dans les caffés de Constantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disoit de lui, & pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour ce Matelot se plaindre de ce que les vaisseaux Turcs ne revenoient jamais avec des prises, & qui juroit que s'il étoit Capitaine de vaisseau, il ne rentreroit jamais dans le Port de Constantinople sans ramener avec lui quelque bâtiment des Infidèles. Le Grand-Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander, & qu'on l'envoyât en course. Le nouveau Capitaine revint quelques jours après avec une barque Maltoise, & une galiote de Génes. Au bout de deux ans on le fit Capitaine-Général de la Mer, & enfin Grand-Visir. Dès qu'il fut dans ce poste, il crut pouvoir se passer du favori : & pour se rendre nécessaire, il projetta de faire la guerre aux Moscovites : dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit où demeuroit le Roi de Suéde.

Il invita ce Prince à l'y venir trouver avec le nouveau Kam des Tartares & l'Ambassadeur de France. Le Roi, d'autant plus altier qu'il étoit malheureux, regardoit comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoyer chercher : il ordonna à son Chancelier Mullern d'y aller à sa place ; & de peur que les Turcs ne lui manquassent de respect, & ne le forçassent à commettre sa dignité, ce Prince extrême en tout, se mit au lit, & résolut de n'en pas sortir tant qu'il seroit à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade : le

Chancelier Mullern, Grothusen & le Colonel Dubens étoient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avoient aucune des commodités dont les Francs se servent: tout avoit été pillé à l'affaire de Bender; desorte qu'il s'en falloit bien qu'il y eût dans leurs repas de la pompe & de la délicatesse. Ils se servoient eux-mêmes; & ce fut le Chancelier Mullern qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuisinier.

Tandis que Charles XII. passoit sa vie dans son lit, il apprit la désolation de toutes ses Provinces situées hors de la Suéde.

Le Général Steinbock, illustre pour avoir chassé les Danois de la Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des paysans, soutint encore quelque-tems la réputation des armes Suédoises. Il défendit autant qu'il put la Poméranie & Brême, & ce que le Roi possédoit encore en Allemagne; mais il ne put empêcher les Saxons & les Danois réünis d'assiéger Stade, ville forte & considérable, située près de l'Elbe dans le Duché de Brême. La ville fut bombardée & réduite en cendres, & la garnison obligée de se rendre à discrétion avant que Steinbock pût s'avancer pour la secourir.

Ce Général, qui avoit environ douze mille hommes, dont la moitié étoit cavalerie, poursuivit les ennemis qui étoient une fois plus forts, & les atteignit enfin dans le Duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebush, & d'une petite riviére qui porte ce nom: il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20. Décembre

Décembre 1712. il étoit séparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derriére ce marais étoient appuyés à un bois: ils avoient l'avantage du nombre & du terrain; & on ne pouvoit aller à eux qu'en traversant le maréca-ge sous le feu de leur artillerie.

Steinbock passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus sanglans & des plus acharnés qui se fût encore donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée si vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés & quittérent le champ de bataille.

Un fils du Roi Auguste & de la Comtesse de Konigsmark, connu sous le nom du Comte de Saxe, fit dans cette bataille son aprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même Comte de Saxe qui eut depuis l'honneur d'être élu Duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une Souveraineté; je veux dire les suffrages unanimes du peuple. C'est lui qui s'est aquis depuis une gloire plus réelle en sauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandres, & en méritant la réputation du plus grand Général de nos jours. Il commandoit un Régiment à Gadebush & y eut un cheval tué sous lui: je lui ai entendu dire, que les Suédois gardérent toujours leurs rangs: & que même après que la victoire fut décidée, les premiéres lignes de ces braves troupes ayant à leurs piés leurs ennemis morts, il n'y eut pas un soldat Suédois qui

osât

osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant que la priére eût été faite sur le champ de bataille, tant ils étoient inébranlables dans la discipline sévére à laquelle leur Roi les avoit accoutumés.

Steinbock après cette victoire, se souvenant que les Danois avoient mis Stade en cendres, alla s'en venger sur Altena, qui appartient au Roi de Dannemark. Altena est au-dessous de Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans son Port d'assez gros vaisseaux. Le Roi de Dannemark favorisoit cette ville de beaucoup de priviléges : son dessein étoit d'y établir un commerce florissant: déja même l'industrie des Altenais, encouragée par les sages vûes du Roi, commençoit à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en conçevoit de la jalousie, & ne souhaitoit rien tant que sa destruction. Dès que Steinbock fut à la vûe d'Altena, il envoya dire par un Trompette aux habitans, qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourroient emporter d'effets, & qu'on alloit détruire leur ville de fond en comble.

Les Magistrats vinrent se jetter à ses piés, & offrirent cent mille écus de rançon. Steinbock en demanda deux cens mille. Les Altenais supliérent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étoient leurs correspondances, & assûrérent que le lendemain ils apporteroient cette somme ; le Général Suédois répondit qu'il falloit la donner sur l'heure, ou qu'on alloit embraser Altena sans délai.

Ses

Ses troupes étoient dans le Fauxbourg le flambeau à la main : une faible porte de bois & un fossé déja comblé, étoient les seules défenses des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit : c'étoit le 9. Janvier 1713. Il faisoit un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent, qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville, & à rendre plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportoient, se réfugiérent en pleurant & en poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins qui étoient couverts de glace. On voyoit plusieurs jeunes gens qui portoient sur leurs épaules des vieillards paralitiques. Quelques femmes nouvellement accouchées emportérent leurs enfans & moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flammes qui consumoient leur Patrie. Tous les habitans n'étoient pas encore sortis de la ville, lorsque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étoient de bois : tout fut consumé ; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maisons étoient en feu, se traînérent aux portes de Hambourg, & suppliérent qu'on leur ouvrît & qu'on leur sauvât la

vie ;

vie; mais on refusa de les recevoir, parce qu'il régnoit dans Altena quelques maladies contagieuses; & les Hambourgeois n'aimoient pas assez les Altenais pour s'exposer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi la plûpart de ces misérables expirérent sous les murs de Hambourg, en prenant le Ciel à témoin de la barbarie des Suédois, & de celle des Hambourgeois, qui ne paraissoit pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence: les Ministres & les Généraux de Pologne & de Dannemark écrivirent au Comte de Steinbock, pour lui reprocher une cruauté si grande, qui faite sans nécessité & demeurant sans excuse, soulevoit contre lui le Ciel & la terre.

Steinbock répondit « qu'il ne s'étoit porté à « ces extrémités que pour apprendre aux en« nemis du Roi son Maître à ne plus faire une « guerre de barbares & à respecter le droit des « gens: qu'ils avoient rempli la Poméranie de « leurs cruautés, dévasté cette belle Provin« ce, & vendu près de cent mille habitans aux « Turcs: que les flambeaux qui avoient mis « Altena en cendres, étoient les réprésailles « des boulets rouges par qui Stade avoit été « consumée. »

C'étoit avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis se faisoient la guerre; si Charles XII. avoit paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pû retrouver sa premiére fortune. Ses armées, quoiqu'éloignées de sa présence, étoient encore animées de son esprit; mais l'absence du Chef est toujours dangereuse aux

affaires,

affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. Steinbock perdit par les détails ce qu'il avoit gagné par des actions signalées, qui en un autre tems auroient été décisives.

Tout vainqueur qu'il étoit, il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons & les Danois de se réünir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans plusieurs escarmouches : deux mille hommes de ses troupes se noyérent en passant l'Eider, pour aller hyverner dans le Holstein ; toutes ces pertes étoient sans ressource, dans un pays où il étoit entouré de tous côtés d'ennemis puissans.

Le Holstein avoit alors pour Souverain le jeune Duc Frédéric âgé de douze ans, neveu du Roi de Suéde, & fils du Duc qui avoit été tué à la bataille de Clissau : l'Evêque de Lubeck son oncle, gouvernoit sous le nom d'Administrateur ce pays malheureux, que ses Souverains n'ont presque jamais possédé paisiblement : l'Evêque qui craignoit pour les Etats de son Pupille, voulut conserver en apparence la neutralité ; mais il lui étoit impossible de rester neutre entre l'armée d'un Roi de Suéde, dont le Duc de Holstein pouvoit être l'héritier, & les armées des Alliés prêts à envahir cet Etat.

Le Comte de Steinbock, pressé par les ennemis & ne pouvant plus conserver sa petite armée, somma l'Evêque Administrateur de permettre qu'elle fût reçuë dans la forteresse de Tonningue. L'Evêque se trouva réduit, ou à perdre entiérement l'armée du Roi, ou s'il la sauvoit, à

attirer

attirer sur le Holstein la vengeance du Dannemarck.

Il eut recours à la finesse, ressource dangereuse des faibles: il ordonna au Colonel Volf, Commandant à Tonningue, de recevoir les troupes Suédoises dans la place. Mais en même-tems il éxigea de ce Commandant qu'il ne parlât jamais de cet ordre: & Steinbock, de son côté, fit serment de tenir la négociation secrette.

Il fallut que Volf prît sur lui de recevoir l'armée dans sa place, comme de sa propre autorité, & de paraître infidèle aux ordres de son Souverain. Tout cet artifice ne tourna qu'au malheur du Duc, du pays, & de Steinbock. Le Czar, le Roi de Dannemarck, & le Roi de Prusse, bloquérent Tonningue: les provisions qui devoient venir à la petite armée manquérent, par une fatalité qui a toujours ruiné dans cette guerre les affaires de la Suéde.

Enfin Steinbock fut obligé de se rendre prisonnier au Roi de Dannemarck avec ses troupes, le 17. Mars 1713. Ainsi fut dissipée sans retour cette armée, qui avoit gagné les deux célèbres batailles d'Helsimbourg & de Gadebush, sous un Général dont on avoit conçû les plus grandes espérances; & le Roi de Dannemarck eut la satisfaction de tenir entre ses mains celui qui avoit arrêté tous ses progrès, & qui avoit mis sa ville d'Altena en cendres. Steinbock en sortant de Tonningue assûra le Roi de Dannemarck qu'il n'y étoit entré que par stratagême, & qu'il avoit trompé le Commandant. Cet Officier le jura de même, & aima mieux subir la honte

honte d'avoir été surpris, que de divulguer le secret de son Maître.

Le Duc de Holstein & l'Evêque Administrateur protestérent qu'ils avoient conservé la neutralité: ils implorérent la médiation du Roi de Prusse & de l'Electeur de Hannover. Toute cette politique n'étant point soutenue par la force, n'empêcha pas que le Roi de Dannemarck n'assiégeât Volf dans Tonningue quelque-tems après, avec ses troupes & celles du Czar. Ce Commandant se rendit comme Steinbock, & avoua enfin le secret dont les Danois ne se doutoient que trop.

Ce fut un prétexte au Roi de Dannemark pour s'emparer des Etats du Duc de Holstein, dont on ne lui a rendu encore aujourd'hui qu'une partie. Ce même Roi de Dannemark, qui ravissoit sans scrupule le Duché de Holstein, avoit cependant la générosité de traiter Steinbock avec considération, & faisoit voir que les Rois sont souvent plus occupés de leurs intérêts que de leur vengeance. Il laissa l'incendiaire d'Altena libre dans Coppenhague sur sa parole, & affecta de l'accabler de bons traitemens, jusqu'à ce que Steinbock ayant voulu s'évader, eut le malheur d'être arrêté & d'être convaincu d'avoir manqué à sa parole. Alors il fut étroitement resserré & réduit à demander grace au Roi de Dannemark, qui la lui accorda.

La Poméranie sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'Isle de Rugen & de quelques lieux circonvoisins, devint la proye des Alliés: elle fut sequestrée entre les mains du Roi de

de Pruſſe. Les Etats de Brême furent remplis de garniſons Danoiſes. Au même-tems les Moſcovites inondoient la Finlande, & y battoient les Suédois que la confiance abandonnoit, & qui étant inférieurs en nombre, commençoient à n'avoir plus ſur leurs ennemis aguerris la ſupériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suéde, ſon Roi s'obſtinoit à reſter à Démotica, & ſe repaiſſoit encore de l'eſpérance de ce ſecours Turc, ſur lequel il ne devoit plus compter.

Ibrahim Molla, ce Viſir ſi fier, qui s'obſtinoit à la guerre contre les Moſcovites, malgré les vûes du favori, fut étranglé entre deux portes. La place de Viſir étoit devenue ſi dangereuſe que perſonne n'oſoit l'occuper : elle demeura vacante pendant ſix mois. Enfin le favori Ali Coumourgi prit le titre de Grand-Viſir. Alors toutes les eſpérances du Roi de Suéde tombérent. Il connaiſſoit Coumourgi, d'autant mieux qu'il en avoit été ſervi, quand les intérêts de ce favori s'accordoient avec les ſiens.

Il avoit été onze mois à Démotica enſéveli dans l'inaction & dans l'oubli ; cette oiſiveté extrême ſuccédant tout-à-coup aux plus violens exercices, lui avoit donné enfin la maladie qu'il feignoit. On le croyoit mort dans toute l'Europe. Le Conſeil de Régence qu'il avoit établi à Stockolm, quand il partit de ſa capitale, n'entendoit plus parler de lui. Le Sénat vint en corps ſupplier la Princeſſe Ulrique Eléonore, ſœur du Roi, de ſe charger de la Régence, pendant cette longue abſence de ſon
frére,

frére, elle l'accepta ; mais quand elle vit que le Sénat vouloit l'obliger à faire la paix avec le Czar & le Roi de Dannemark, qui attaquoient la Suéde de tous côtés, cette Princeſſe jugeant bien que ſon frére ne ratifieroit jamais la paix, ſe démit de la Régence & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le Roi reçût le paquet de ſa ſœur à Démotica. Le Deſpotiſme qu'il avoit ſuccé en naiſſant, lui faiſoit oublier qu'autrefois la Suéde avoit été libre, & que le Sénat gouvernoit anciennement le Royaume conjointement avec les Rois.

Il ne regardoit ce corps que comme une troupe de domeſtiques, qui vouloient commander dans la maiſon en l'abſence du maître ; il leur écrivit, que s'ils prétendoient gouverner, il leur envoyeroit une de ſes bottes, & que ce ſeroit d'elle dont il faudroit qu'ils priſſent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suéde contre ſon autorité, & pour défendre enfin ſon pays, n'eſpérant plus rien de la Porte Ottomane, & ne comptant plus que ſur lui ſeul, il fit ſignifier au Grand-Viſir qu'il ſouhaitoit partir & s'en retourner par l'Allemagne.

M. Deſalleurs, Ambaſſadeur de France, qui s'étoit chargé des affaires de la Suéde, fit la demande de ſa part. « Hé bien, dit le Viſir au « Comte Deſalleurs, n'avois-je pas bien dit « que l'année ne ſe paſſeroit pas ſans que le « Roi de Suéde demandât à partir ? Dites-lui « qu'il eſt à ſon choix de s'en aller ou de de-

« meurer ;

« meurer ; mais qu'il ſe détermine bien, & « qu'il fixe le jour de ſon départ, afin qu'il ne « nous jette pas une ſeconde fois dans l'embar- « ras de Bender. »

Le Comte Deſalleurs adoucit au Roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choiſi ; mais Charles, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand Roi, quoique dans la miſére d'un fugitif. Il donna à Grothuſen le titre d'Ambaſſadeur Extraordinaire, & l'envoya prendre congé dans les formes à Conſtantinople, ſuivi de quatre-vingt perſonnes, toutes ſuperbement vétues. Les reſſorts ſecrets qu'il fallut faire jouer pour amaſſer de quoi fournir à cette dépenſe, étoient plus humilians que l'Ambaſſade n'étoit pompeuſe.

Mr. Deſalleurs prêta au Roi quarante mille écus ; Grothuſen avoit des Agens à Conſtantinople qui empruntoient en ſon nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un Juif, deux cens piſtoles d'un Marchand Anglais, mille francs d'un Turc. On amaſſa ainſi de quoi jouer en préſence du Divan la brillante Comédie de l'Ambaſſade Suédoiſe. Grothuſen reçût à Conſtantinople tous les honneurs que la Porte fait aux Ambaſſadeurs Extraordinaires des Rois le jour de leur Audience : le but de tout ce fracas étoit d'obtenir de l'argent du Grand-Viſir ; mais ce Miniſtre fut inéxorable.

Grothuſen propoſa d'emprunter un million de la Porte. Le Viſir répliqua ſéchement que ſon Maître ſavoit donner quand il vouloit, & qu'il étoit au-deſſous de ſa dignité de prêter ;

qu'on fourniroit au Roi abondamment ce qui étoit néceſſaire pour ſon voyage, d'une maniére digne de celui qui le renvoyoit: que peut-être même la Porte lui feroit quelque préſent en or non monnoyé ; mais qu'on n'y devoit pas compter.

Enfin, le premier Octobre 1714. le Roi de Suéde ſe mit en route pour quitter la Turquie. Un Capigi Pacha avec ſix Chiaoux le vinrent prendre au Château de Demirtaſh, où ce Prince demeuroit depuis quelques jours: il lui préſenta de la part du Grand-Seigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un ſabre avec une poignée garnie de pierreries, & huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite, avec des ſelles ſuperbes dont les étriers étoient d'argent maſſif. Il n'eſt pas indigne de l'Hiſtoire de dire qu'un Ecuyer Arabe qui avoit ſoin de ces chevaux, donna au Roi leur généalogie ; c'eſt un uſage établi depuis long-tems chez ces peuples, qui ſemblent faire beaucoup plus d'attention à la nobleſſe des chevaux qu'à celle des hommes ; ce qui peut-être n'eſt pas ſi déraiſonnable, puiſque chez les animaux, les races dont on a ſoin & qui ſont ſans mélange, ne dégénérent jamais.

Soixante chariots chargés de toutes ſortes de proviſions, & trois cens chevaux, formoient le Convoi. Le Capigi Pacha ſachant que pluſieurs Turcs avoient prêté de l'argent aux gens de la ſuite du Roi à un gros intérêt, lui dit que l'uſure étant contraire à la loi Mahométane, il ſupplioit Sa Majeſté de liquider toutes ces dettes, & d'ordonner au Réſident, qu'il laiſſeroit à Con-

à Conſtantinople, de ne payer que le capital
“ Non, dit le Roi, ſi mes domeſtiques ont don-
“ né des billets de cent écus, je veux les payer,
“ quand ils n'en auroient reçû que dix.”

Il fit propoſer aux Créanciers de le ſuivre, avec l'aſſurance d'être payés de leurs frais & de leurs dettes. Pluſieurs entreprirent le voyage de Suéde & Grothuſen eut ſoin qu'ils fuſſent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur Hôte, le faiſoient voyager à très-petites journées; mais cette lenteur reſpectueuſe gênoit l'impatience du Roi. Il ſe levoit dans la route à trois heures du matin, ſelon ſa coutume. Dès qu'il étoit habillé, il éveilloit lui-même le Capigi & les Chiaoux, & ordonnoit la marche au milieu de la nuit noire: la gravité Turque étoit dérangée par cette maniére nouvelle de voyager; mais le Roi prenoit plaiſir à leur embarras, & diſoit qu'il ſe vengeoit un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnoit les frontiéres des Turcs, Staniſlas en ſortoit par un autre chemin, & alloit ſe retirer en Allemagne dans le Duché de Deux-Ponts, Province qui confine au Palatinat du Rhin & à l'Alſace, & qui appartenoit aux Rois de Suéde, depuis que Charles X. Succeſſeur de Chriſtine, avoit joint cet héritage à la Couronne. Charles aſſigna à Staniſlas le revenu de ce Duché, eſtimé alors environ ſoixante & dix mille écus; ce fut-là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres, & tant d'eſpérances. Staniſlas vouloit & auroit pu faire un Traité avantageux avec le Roi Auguſte; mais l'indomp-

l'indomptable opiniâtreté de Charles XII. lui fit perdre ses terres & ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de Roi.

Ce Prince resta dans le Duché de Deux-Ponts jusqu'à la mort de Charles; alors cette Province retournant à un Prince de la Maison Palatine, il choisit sa retraite à Veissembourg dans l'Alsace Françaife. Mr. Sum, Envoyé du Roi Auguste, en porta ses plaintes au Duc d'Orléans Régent de France. Le Duc d'Orléans répondit à Mr. Sum ces paroles remarquables: « Monsieur, mandez au Roi votre Maître que « la *France* a toujours été l'azyle des Rois mal« heureux. »

Le Roi de Suéde étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'Empereur avoit ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les Maréchaux-des-Logis, avoient par avance marqué sa route, faisoient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendoient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires & les malheurs, les moindres actions & le repos même, avoient fait tant de bruit en Europe & en Asie. Mais Charles n'avoit nulle envie d'essuyer toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender; il avoit résolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targowits, sur les frontiéres de la Transilvanie, après avoir congédié son es-

corte Turque, il assembla sa suite dans une grange; il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne & de se trouver le plûtôt qu'ils pourroient à Stralsund en Poméranie sur le bord de la Mer Baltique, environ à trois cens lieuës de l'endroit où ils étoient.

Il ne prit avec lui que deux Officiers, Rosen & During, & quitta toute sa suite gaiement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte & dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser; car il portoit toujours ses cheveux: mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine & un manteau bleu: prit le nom d'un Officier Allemand, & courut la poste à cheval, avec ses deux compagnons de voyage.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés & secrets: prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Baviére, le Wirtemberg, le Palatinat, la Westphalie, & le Meckelbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, & allongea son chemin de la moitié. A la fin de la premiére journée, après avoir couru sans relâche, le jeune During, qui n'étoit pas endurci à ces fatigues excessives, comme le Roi de Suéde, s'évanouit en descendant de cheval. Le Roi, qui ne vouloit pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à During, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avoit d'argent? During ayant répondu qu'il avoit environ mille écus en or: « Donne-m'en la moitié, dit le « Roi; je vois bien que tu n'es pas en état de « me suivre, j'acheverai la route tout seul. »

During

During le ſupplia de daigner ſe repoſer du moins trois heures, l'aſſurant qu'au bout de ce tems il ſeroit en état de remonter à cheval & de ſuivre Sa Majeſté; il le conjura de penſer à tous les riſques qu'il alloit courir. Le Roi inexorable ſe fit donner les cinq cens écus, & demanda des chevaux. Alors During, effrayé de la réſolution du Roi, s'aviſa d'un ſtratagême innocent: il tira à part le maître de la Poſte, & lui montrant le Roi de Suéde: cet homme, lui dit-il, eſt mon couſin; nous voyageons enſemble pour la même affaire; il voit que je ſuis malade & ne veut pas ſeulement m'attendre trois heures; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant cheval de votre écurie, & cherchez-moi quelque chaiſe ou quelque chariot de poſte.

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes. On donna au Roi un cheval rétif & boiteux: ce Monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige & la pluye. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, ſe mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles, il rencontra au point du jour le Roi de Suéde, qui ne pouvant plus faire marcher ſa monture, s'en alloit de ſon pié gagner la poſte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettre ſur le chariot de During; il dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuérent leur route, courant à cheval le jour, & dormant ſur une charette la nuit, ſans s'arrêter en aucun lieu.

 Après

Après ſeize jours de courſe, non ſans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivérent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de la ville de Stralſund à une heure après-minuit.

Le Roi cria à la ſentinelle qu'il étoit un courier dépêché de Turquie par le Roi de Suéde, qu'il falloit qu'on le fit parler dans le moment au Général Ducker Gouverneur de la Place. La ſentinelle répondit qu'il étoit tard, que le Gouverneur étoit couché, & qu'il falloit attendre le point du jour.

Le Roi repliqua qu'il venoit pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'alloient pas réveiller le Gouverneur ſans délai, ils ſeroient tous punis le lendemain matin. Un Sergent alla enfin réveiller le Gouverneur. Ducker s'imagina que c'étoit peut-être un des Généraux du Roi de Suéde : on fit ouvrir les portes ; on introduiſit ce courier dans ſa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du Roi de Suéde : le Roi le prenant par le bras ; *Eh quoi*, dit-il, *Ducker*, *mes plus fidèles ſujets m'ont-ils oublié?* Le Général reconnut le Roi : il ne pouvoit croire ſes yeux ; il ſe jette en bas du lit, embraſſe les genoux de ſon Maître en verſant des larmes de joye. La nouvelle en fut répandue à l'inſtant dans la ville : tout le monde ſe leva : les ſoldats vinrent entourer la maiſon du Gouverneur. Les ruës ſe remplirent d'habitans, qui ſe demandoient les uns aux autres : *Eſt-il vrai que le Roi eſt ici?* On fit des illuminations à toutes les fenêtres : le vin coula dans

dans les ruës à la lumiére de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le Roi au lit: il y avoit seize jours qu'il ne s'étoit couché; il fallut couper ses bottes sur ses jambes, qui s'étoient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avoit ni linge, ni habits: on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revûe de ses troupes, & visiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au reste, toutes ces particularités si conformes au caractére extraordinaire de Charles XII. m'ont été confirmées par le Comte de Croissy, Ambassadeur auprès de ce Prince, après m'avoir été apprises par Mr. Fabrice.

L'Europe Chrétienne étoit alors dans un état bien différent de celui où elle étoit quand Charles la quitta en mil sept cens neuf.

La guerre qui avoit si long-tems déchiré toute la partie Méridionale; c'est-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal & l'Italie, étoit éteinte. Cette paix générale avoit été produite par des brouilleries particuliéres arrivées à la Cour d'Angleterre. Le Comte d'Oxford, Ministre habile, & le Lord Bolingbroke, un des plus brillans génies & l'homme le plus éloquent de son siécle, prévalurent contre le fameux Duc de Marlborough, & engagérent la Reine Anne à

 faire.

faire la paix avec Louis XIV. La France n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres Puiſſances à s'accommoder.

Philippe V. petit-fils de Louis XIV. commençoit à régner paiſiblement ſur les débris de la Monarchie Eſpagnole. L'Empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples & de la Flandres, s'affermiſſoit dans ſes vaſtes Etats ; Louis XIV. n'aſpiroit plus qu'à achever en paix ſa longue carriére.

Anne, Reine d'Angleterre, étoit morte le 10. Août 1714. haïe de la moitié de ſa nation, pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frére Jâques Stuard, Prince malheureux, exclu du Trône preſque en naiſſant, n'ayant point paru alors en Angleterre, pour tenter de recueillir une ſucceſſion que de nouvelles loix lui auroient donnée, ſi ſon parti eut prévalu. Georges I. Electeur de Hannover, fut reconnu unanimement Roi de la Grande-Bretagne. Le Trône appartenoit à cet Electeur, non en vertu du ſang, quoiqu'il deſcendit d'une fille de Jâques ; mais en vertu d'un Acte du Parlement de la Nation.

Georges, appellé dans un âge avancé à gouverner un peuple, dont il n'entendoit point la langue & chez qui tout lui étoit étranger, ſe regardoit comme l'Electeur de Hannover plûtôt que comme le Roi d'Angleterre. Toute ſon ambition étoit d'agrandir ſes Etats d'Allemagne. Il repaſſoit preſque tous les ans la mer pour revoir des ſujets dont il étoit adoré. Au reſte, il ſe plaiſoit plus à vivre en homme qu'en maî-

tre.

tre. La pompe de la Royauté étoit pour lui un fardeau péſant. Il vivoit avec un petit nombre d'anciens courtiſans qu'il admettoit à ſa familiarité. Ce n'étoit pas le Roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il étoit un des plus ſages, le ſeul qui connût ſur le Trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié.

Tels étoient les principaux Monarques, & telle la ſituation du Midy de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étoient d'une autre nature. Ses Rois étoient en guerre, & ſe réuniſſoient contre le Roi de Suéde.

Auguſte étoit depuis long-tems remonté ſur le Trône de Pologne, avec l'aide du Czar & du conſentement de l'Empereur d'Allemagne, d'Anne d'Angleterre, & des Etats-Généraux, qui tous garans du Traité d'Altranſtad, quand Charles XII. impoſoit les loix, ſe déſiſtérent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais Auguſte ne jouiſſoit pas d'un pouvoir tranquille. La République de Pologne, en reprenant ſon Roi, reprit bien-tôt ſes craintes du pouvoir arbitraire: elle étoit en armes pour l'obliger à ſe conformer aux *Pacta Conventa*, Contrat ſacré entre les Peuples & les Rois, & ſembloit n'avoir rappellé ſon Maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendoit pas prononcer le nom de Staniſlas: ſon parti ſembloit anéanti; & on ne ſe reſſouvenoit en Pologne du Roi de Suéde, que comme d'un torrent qui avoit changé le cours de toutes choſes pour un tems dans ſon paſſage.

Pultava & l'absence de Charles XII. en faisant tomber Stanislas, avoient aussi entraîné la chûte du Duc de Holstein, neveu de Charles, qui venoit d'être dépouillé de ses Etats par le Roi de Dannemark. Le Roi de Suéde avoit aimé tendrement le pere: il étoit pénétré & humilié des malheurs du fils; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chute des Souverains qu'il avoit faits ou rétablis, fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de Provinces.

C'étoit à qui s'enrichiroit de ses pertes: Frédéric Guillaume, depuis peu Roi de Prusse, qui paraissoit avoir autant d'inclination à la guerre que son pere avoit été pacifique, commença par se faire livrer Stetin & une partie de la Poméranie, sur laquelle il avoit des droits pour quatre cens mille écus payés au Roi de Dannemark & au Czar.

Georges, Electeur de Hannover, devenu Roi d'Angleterre, avoit aussi sequestré entre ses mains le Duché de Brême & de Verden, que le Roi de Dannemark lui avoit mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on disposoit des dépouilles de Charles XII. & ceux qui les avoient en garde devenoient par leurs intérêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avoient prises.

Quant au Czar, il étoit sans doute le plus à craindre: ses anciennes défaites, ses victoires, ses fautes mêmes, sa persévérance à s'instruire & à montrer à ses sujets ce qu'il avoit appris, ses travaux continuels, en avoient fait un grand

grand homme en tout genre. Déja Riga étoit pris ; la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la moitié de la Finlande, tant de Provinces qu'avoient conquises les Rois ancêtres de Charles, étoient sous le joug Moscovite.

Pierre Alexiovits, qui, vingt ans auparavant n'avoit pas une barque dans la Mer Baltique, se voyoit alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avoit été construit de ses propres mains ; il étoit le meilleur Charpentier, le meilleur Amiral, le meilleur Pilote du Nord. Il n'y avoit point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même, depuis le fond du Golphe de Bothnie jusqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un Matelot aux expériences d'un Philosophe & aux desseins d'un Empereur, & étant devenu Amiral par degrés & à force de victoires, comme il avoit voulu parvenir au Généralat sur terre.

Tandis que le Prince Gallitsin, Général formé par lui, & l'un de ceux qui secondérent le mieux ses entreprises, achevoit la conquête de la Finlande, prenoit la ville de Vasa, & battoit les Suédois, cet Empereur se mit en mer pour aller conquérir l'Isle d'Alan, située dans la Mer Baltique à douze lieuës de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de Juillet 1714. pendant que son rival Charles XII. se tenoit dans son lit à Démotica. Il s'embarque au Port de Cronflot, qu'il avoit bâti depuis quelques années à quatre milles de

Péterſbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenoit, les Officiers & les Matelots qui la montoient, tout cela étoit ſon ouvrage; & de quelque côté qu'il jettât les yeux, il ne voyoit rien qu'il n'eût créé en quelque ſorte.

La flotte Ruſſienne ſe trouva le quinze Juillet à la hauteur d'Alan; elle étoit compoſée de trente vaiſſeaux de lignes, de quatre-vingt galéres, & de cent demi-galéres. Elle portoit vingt mille ſoldats: l'Amiral Apraxin la commandoit; l'Empereur Moſcovite y ſervoit en qualité de Contre-Amiral. La flotte Suédoiſe vint le ſeize à ſa rencontre, commandée par le Vice-Amiral Erinchild; elle étoit moins forte de deux tiers, cependant elle ſe battit pendant trois heures. Le Czar s'attacha au vaiſſeau d'Erinchild, & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua ſeize mille hommes dans Alan, & ayant pris pluſieurs ſoldats Suédois, qui n'avoient pû encore s'embarquer ſur la flotte d'Erinchild, il les amena priſonniers ſur ſes vaiſſeaux. Il rentra dans ſon port de Cronſlot avec le grand vaiſſeau d'Erinchild, trois autres de moindre grandeur, une frégate & ſix galéres, dont il s'étoit rendu maître dans ce combat.

De Cronſlot il arriva dans le Port de Péterſbourg, ſuivi de toute ſa flotte victorieuſe & des vaiſſeaux pris ſur les ennemis. Il fut ſalué d'une triple décharge de cent cinquante canons, après-quoi il fit une entrée triomphale, qui le flatta encore davantage que celle de Moſ-

cow,

cow, parce qu'il recevoit ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avoit pas une cabane, & où il voyoit alors trente-quatre mille cinq cens maisons ; enfin, parce qu'il se trouvoit non-seulement à la tête d'une Marine victorieuse, mais de la premiére flotte Russienne qu'on eût jamais vûe dans la Mer Baltique, & au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'étoit pas même connu avant lui.

On observa à Péterfbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avoient décoré le triomphe à Moscow. Le Vice-Amiral Suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. Pierre Alexiowits y parut en qualité de Contre-Amiral. Un Boyard Russien, nommé Romanodowsky, lequel representoit le Czar dans des occasions solemnelles, étoit assis sur un Trône, ayant à ses côtez douze Sénateurs. Le Contre-Amiral lui presenta la relation de sa victoire, & on le déclara Vice-Amiral, en considération de ses services ; cérémonie bizare, mais utile dans un pays où la subordination militaire étoit une des nouveautés que le Czar avoit introduites.

L'Empereur Moscovite enfin victorieux des Suédois sur mer & sur terre, & ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominoit à son tour. Il s'étoit rendu Médiateur entre la République & Auguste ; gloire aussi flatteuse peut-être que d'y avoir fait un Roi. Cet éclat, & toute la fortune de Charles, avoient passé au Czar : il en jouissoit même plus utilement que n'avoit fait

son rival; car il faisoit servir tous ses succès à l'avantage de son pays. S'il prenoit une ville, les principaux artisans alloient porter à Péters-bourg leur industrie: il transportoit en Moscovie les manufactures, les arts, les sciences des Provinces conquises sur la Suéde: ses Etats s'enrichissoient par ses victoires, ce qui de tous les Conquérans le rendoit le plus excusable.

La Suéde, au contraire, privée de presque toutes ses Provinces au-delà de la mer, n'avoit plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes si redoutables avoient péri dans les batailles, ou de misére. Plus de cent mille Suédois étoient esclaves dans les vastes Etats du Czar, & presque autant avoient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'espéce d'hommes manquoit sensiblement: mais l'espérance renaquit dès qu'on sût le Roi à Stralsund.

Les impressions de respect & d'admiration pour lui, étoient encore si fortes dans l'esprit de ses sujets, que la jeunesse des campagnes se présenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

Fin du Livre septiéme.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
CHARLES XII, ROI DE SUEDE.

LIVRE HUITIE'ME.

ARGUMENT.

Charles marie la Princesse sa Sœur au Prince de Hesse : Il est assiégé dans Stralsund & se sauve en Suéde : Entreprise du Baron de Gôrtz son Premier Ministre : Projets d'une réconciliation avec le Czar, & d'une descente en Angleterre : Charles assiége Friderichshal en Norwége : Il est tué. Son caractére : Gôrtz est décapité.

LE Roi au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restoit, Ulrique Eléonore, en mariage au Prince Frédéric de Hesse-Cassel.

La Reine douairiére, grand-mere de Charles XII. & de la Princesse, âgée de quatre-vingt ans, fit les honneurs de cette fête le 4. Avril 1715. dans le Palais de Stockholm, & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du Roi ; il resta dans Stralsund, occupé à achever

à achever les fortifications de cette Place importante, menacée par les Rois de Dannemark & de Prusse. Il déclara cependant son beau-frére Généralissime de ses armées en Suéde. Ce Prince avoit servi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France : il étoit regardé comme un bon Général ; qualité qui n'avoit pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de Charles XII.

Les mauvais succès se suivoient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715. les troupes Allemandes du Roi d'Angleterre, & celles de Dannemark, investirent la forte ville de Wismar : les Danois & les Saxons, réünis au nombre de trente-six mille, marchérent en même-tems vers Stralsund pour en former le siége. Les Rois de Dannemark & de Prusse coulérent à fond près de Stralsund cinq vaisseaux Suédois. Le Czar étoit alors sur la Mer Baltique avec vingt grands vaisseaux de guerre, & cent cinquante de transport, sur lesquels il y avoit trente mille hommes. Il menaçoit la Suéde d'une descente ; tantôt il s'avançoit jusqu'à la côte d'Helsimbourg, tantôt il se présentoit à la hauteur de Stockholm. Toute la Suéde étoit en armes sur les côtes & n'attendoit que le moment de cette invasion. Dans ce même-tems ses troupes de terre chassoient de poste en poste les Suédois des places qu'ils possédoient encore dans la Finlande vers le Golphe de Bothnie ; mais le Czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui après avoir coulé ſous Stetin, tombe dans la Mer Baltique, eſt la petite Iſle d'Uſedom : cette place eſt très-importante par ſa ſituation, qui commande l'Oder à droite & à gauche ; celui qui en eſt le Maître l'eſt auſſi de la navigation du fleuve. Le Roi de Pruſſe avoit délogé les Suédois de cette Iſle, & s'en étoit ſaiſi, auſſi-bien que de Stetin qu'il gardoit en ſequeſtre ; *le tout*, diſoit-il, *pour l'amour de la paix.* Les Suédois avoient repris l'Iſle d'Uſedom au mois de Mai 1715. ils y avoient deux Forts : l'un étoit le Fort de la *Suine* ſur la branche de l'Oder qui porte ce nom ; l'autre de plus de conſéquence, étoit Pennamonder ſur l'autre cours de la riviére. Le Roi de Suéde n'avoit pour garder ces deux Forts & toute l'Iſle, que deux cens cinquante ſoldats Poméraniens, commandés par un viel Officier Suédois, nommé Kuze du Slerp, dont le nom mérite d'être conſervé.

Le Roi de Pruſſe envoye le 4. Août quinze cens hommes de pié & huit cens Dragons pour débarquer dans l'Iſle : ils arrivent & mettent pié à terre, ſans oppoſition, du côté du Fort de la Suine. Le Commandant Suédois leur abandonna ce Fort comme le moins important ; & ne pouvant partager le peu qu'il avoit de monde, il ſe retira dans le château de Pennamonder avec ſa petite troupe, réſolu de ſe défendre juſqu'à la derniére extrémité.

Il fallut donc l'aſſiéger dans les formes : on embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin ;

on

on renforce les troupes Prussiennes de mille fantassins & de quatre cens cavaliers. Le dix-huit Août on ouvre la tranchée en deux endroits, & la place est vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le siége, un soldat Suédois, chargé en secret d'une lettre de Charles XII. trouva le moyen d'aborder dans l'Isle & de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au Commandant ; elle étoit conçûe en ces termes.

« Ne faites aucun feu que quand les ennemis
« seront au bord du fossé. Défendez-vous jus-
« qu'à la derniére goute de votre sang. Je vous
« recommande à votre bonne fortune.

CHARLES.

Du Slerp ayant lû ce billet, résolut d'obéir, & de mourir, comme il lui étoit ordonné, pour le service de son Maître. Le vingt-deux au point du jour, les ennemis donnérent l'assaut : les assiégés n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeans au bord du fossé, en tuérent un grand nombre : mais le fossé étoit comblé, la brêche large, le nombre des assiégeans trop supérieur : on entra dans le château par deux endroits à la fois ; le Commandant ne songea alors qu'à vendre chérement sa vie & à obéir à la lettre. Il abandonne les brêches par où les ennemis entroient : il retranche près d'un bastion sa petite troupe, qui a l'audace & la fidélité de le suivre ; il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui, étonnés de

de ce qu'il ne demande point quartier. Il se bat pendant une heure entiére; & après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son Lieutenant & son Major. Alors cent soldats, qui restoient avec un seul Officier, demandérent la vie & furent faits prisonniers; on trouva dans la poche du Commandant la lettre de son Maître, qui fut portée au Roi de Prusse.

Pendant que Charles perdoit l'Isle d'Usedom, & les Isles voisines, qui furent bien-tôt prises, que Wismar étoit prêt de se rendre, qu'il n'avoit plus de flotte, que la Suéde étoit menacée, il étoit dans la ville de Stralsund, & cette place étoit déja assiégée par trente-six mille hommes.

Stralsund, ville devenue fameuse en Europe par le siége qu'y soutint le Roi de Suéde, est la plus forte place de la Poméranie. Elle est bâtie entre la Mer Baltique & le Lac de Franken, sur le Détroit de Gella: on n'y peut arriver de terre que sur une chaussée étroite, défendue par une citadelle & par des retranchemens qu'on croyoit inaccessibles. Elle avoit une garnison de près de neuf mille hommes; & de plus, le Roi de Suéde lui-même. Les Rois de Dannemark & de Prusse entreprirent ce siége avec une armée de trente-six mille hommes, composée de Prussiens, de Danois & de Saxons.

L'honneur d'assiéger Charles XII. étoit un motif si pressant, qu'on passa par-dessus tous les obstacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715.

Le Roi de Suéde dans le commencement du siége disoit, qu'il ne comprenoit pas comment une place bien fortifiée & munie d'une garnison suffisante, pouvoit être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siége régulier : la terreur de ses armes avoit alors tout emporté ; d'ailleurs il ne jugeoit pas des autres par lui-même, & n'estimoit pas assez ses ennemis. Les assiégeans pressérent leurs ouvrages, avec une activité & des efforts qui furent secondés par un hazard très-singulier.

On sait que la Mer Baltique n'a ni flux ni reflux : le retranchement qui couvroit la ville & qui étoit appuyé du côté de l'Occident à un marais impraticable, & du côté de l'Orient à la mer, sembloit hors de toute insulte. Personne n'avoit fait attention que lorsque les vents d'Occident souffloient avec quelque violence, ils refouloient les eaux de la Mer Baltique vers l'Orient, & ne leur laissoient que trois piés de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourroit faire sa fortune ; il deserta & alla au quartier du Comte de Wakerbarth, Général des troupes Saxonnes, donner avis qu'on pouvoit passer la mer à gué & pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le Roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le

Le lendemain donc à minuit, le vent d'Occident souflant encore, le Lieutenant-Colonel Koppen entra dans l'eau, suivi de dix-huit cens hommes : deux mille s'avançoient en même-tems sur la chaussée qui conduisoit à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tiroit, & les Prussiens & les Danois donnoient l'allarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyoient venir si témérairement en apparence sur la chaussée ; mais tout-à-coup Koppen avec ses dix-huit cens hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés & surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent ; ils entroient pêle-mêle avec les fuyards ; deux Officiers & quatre soldats Saxons étoient déja sur le pont-levis ; mais on eut le tems de le lever : ils furent pris, & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siége fut poussé avec l'opiniâtreté & la confiance que devoit donner ce premier succès. On canonna & on bombarda la ville presque sans relâche,

Vis-à-vis Stralsund dans la Mer Baltique est l'Isle de Rugen, qui sert de rempart à cette place, & où la garnison & les bourgeois auroient pû se retirer s'ils avoient eu des barques pour les transporter. Cette Isle étoit d'une con-

ſéquence extrême pour Charles : il voyoit bien que ſi les ennemis en étoient les maîtres, il ſe trouveroit aſſiégé par terre & par mer, & que ſelon toutes les apparences, il ſeroit réduit, ou à s'enſévelir ſous les ruines de Stralſund, ou à ſe voir priſonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avoit ſi long-tems mépriſés, & auxquels il avoit impoſé des loix ſi dures. Cependant le malheureux état de ſes affaires ne lui avoit pas permis de mettre dans Rugen une garniſon ſuffiſante. Il n'y avoit pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis faiſoient depuis trois mois toutes les diſpoſitions néceſſaires pour deſcendre dans cette Iſle, dont l'abord eſt très-difficile ; enfin ayant fait conſtruire des barques, le Prince d'Anhalt, à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans Rugen le 15. Novembre avec douze mille hommes.

Le Roi préſent par-tout étoit dans cette Iſle ; il avoit joint ſes deux mille ſoldats, qui étoient retranchés près d'un petit port, à trois lieuës de l'endroit où l'ennemi avoit abordé ; il ſe met à leur tête & marche au milieu de la nuit dans un ſilence profond. Le Prince d'Anhalt avoit déja retranché ſes troupes, par une précaution qui ſembloit inutile. Les Officiers qui commandoient ſous lui ne s'attendoient pas d'être attaqués la nuit même & croyoient Charles XII. à Stralſund ; mais le Prince d'Anhalt, qui ſavoit de quoi Charles étoit capable, avoit fait creuſer un foſſé profond, bordé de chevaux de friſe, & prenoit toutes ſes ſûretés, comme s'il

s'il eût eu une armée supérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin, Charles arrive aux ennemis sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disoient les uns aux autres: *Arrachez les chevaux de frise*. Ces paroles furent entendues des sentinelles: l'allarme est donnée aussi-tôt dans le camp; les ennemis se mettent sous les armes: le Roi ayant oté les chevaux de frise, vit devant lui un large fossé: *Ah*, dit-il, *est-il possible; je ne m'y attendois pas*. Cette surprise ne le découragea point: il ne savoit pas combien de troupes étoient débarquées: ses ennemis ignoroient de leur côté à quel petit nombre ils avoient affaire. L'obscurité de la nuit sembloit favorable à Charles: il prend son parti sur le champ: il se jette dans le fossé, accompagné des plus hardis, & suivi en un instant de tout le reste: les chevaux de frise arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les soldats tués par les coups de mousquet tirés au hazard, servirent de fascines. Le Roi, les Généraux qu'il avoit avec lui, les Officiers & les soldats les plus intrépides, montent sur l'épaule les uns des autres comme à un assaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité Suédoise mit d'abord le desordre parmi les Danois & les Prussiens; mais le nombre étoit trop inégal: les Suédois furent repoussés après un quart-d'heure de combat; & repassérent le fossé. Le Prince d'Anhalt les poursuivit alors dans la plaine; il ne savoit pas que dans ce moment c'étoit Charles XII. lui-même qui

qui fuyoit devant lui. Le Roi malheureux rallia ſa troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. Grothuſen, le favori du Roi, & le Général Dardof, tombérent morts auprès de lui. Charles en combattant paſſa ſur le corps de ce dernier, qui reſpiroit encore. During, qui l'avoit ſeul accompagné dans ſon voyage de Turquie à Stralſund, fut tué à ſes yeux.

Au milieu de cette mêlée, un Lieutenant Danois, dont je n'ai jamais pû ſavoir le nom, reconnut Charles, & lui ſaiſiſſant d'une main ſon épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux : *Rendez-vous, Sire,* lui dit-il, *où je vous tuë.* Charles avoit à ſa ceinture un piſtolet : il le tira de la main gauche ſur cet Officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du Roi Charles, qu'avoit prononcé ce Danois, attira en un inſtant une foule d'ennemis. Le Roi fut entouré. Il reçût un coup de fuſil au-deſſous de la mammelle gauche. Le coup, qu'il appelloit une contuſion, enfonçoit de deux doigts. Le Roi étoit à pié, & prêt d'être tué ou pris. Le Comte de Poniatowſky combattoit dans ce moment auprès de ſa perſonne. Il lui avoit ſauvé la vie à Pultava ; il eut le bonheur de la lui ſauver encore dans ce combat de Rugen, & le remit à cheval.

Les Suédois ſe retirérent vers un endroit de l'Iſle, nommé *Alteferre*, où il y avoit un Fort dont ils étoient encore maîtres. De-là le Roi repaſſa à Stralſund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avoient ſi bien ſecondé

2 dans

dans cette entreprise; elles furent faites prisonniéres de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment Français, composé des débris de la bataille d'Hochsted, qui avoit passé au service du Roi Auguste, & de-là à celui du Roi de Suéde: la plûpart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du Prince d'Anhalt qui fut leur quatriéme maître. Celui qui commandoit dans Rugen ce régiment errant, étoit alors ce même Comte de Villelongue, qui avoit si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de Charles XII. Il fut pris avec sa troupe, & ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services, de fatigues & de malheurs.

Le Roi, après tous ces prodiges de valeur qui ne servoient qu'à affaiblir ses forces, renfermé dans Stralsund & près d'y être forcé, étoit tel qu'on l'avoit vû à Bender. Il ne s'étonnoit de rien: le jour il faisoit faire des coupures & des retranchemens derriére les murailles: la nuit il faisoit des sorties sur l'ennemi: cependant Stralsund étoit battu en brêche: les bombes pleuvoient sur les maisons, la moitié de la ville étoit en cendres; les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur Maître dont les fatigues, la sobriété & le courage les étonnoient, étoient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnoient dans les sorties; ils étoient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le Roi dictoit des lettres pour la Suéde à un Secrétaire, une bombe tomba sur la maison,

maison, perça le toît & vint éclater près de la chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en piéces : le cabinet, où le Roi dictoit, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; & par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautoient en l'air n'entra dans ce cabinet, dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe & au fracas de la maison, qui sembloit tomber, la plume échappa des mains du Secrétaire. *Qu'y a-t-il donc ?* lui dit le Roi d'un air tranquille ; *pourquoi n'écrivez-vous pas ?* Celu-ci ne put répondre que ces mots : « Eh ! Sire, la bombe ! « *Eh bien !* reprit le Roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? continuez.*

Il y avoit alors dans Stralsund un Ambassadeur de France enfermé avec le Roi de Suéde. C'étoit M. Colbert, Comte de Croissy, Lieutenant-Général des armées de France, frére du Marquis de Torcy, célèbre Ministre-d'Etat, & parent de ce fameux Colbert, dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée, ou en Ambassade auprès de Charles XII. c'étoit presque la même chose. Le Roi entretenoit Croissy des heures entiéres dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon & les bombes tuoient du monde à côté & derriére eux, sans que le Roi s'apperçût du danger, ni que l'Ambassadeur voulut lui faire seulement soupçonner qu'il y avoit des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce Ministre fit ce qu'il put avant le siége, pour ménager un accommodement entre les Rois de Suéde

Suéde & de Pruſſe, mais celui ci demandoit trop, & Charles XII. ne vouloit rien céder. Le Comte de Croiſſy n'eut donc dans ſon Ambaſſade d'autre ſatisfaction, que celle de jouir de la familiarité de cet homme ſingulier. Il couchoit ſouvent auprès de lui ſur le même manteau : il avoit, en partageant ſes dangers & ſes fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. Charles encourageoit cette hardieſſe dans ceux qu'il aimoit; il diſoit quelquefois au Comte de Croiſſy : *Veni maledicamus de Rege :* Allons, diſons un peu de mal de Charles XII.

Croiſſy reſta juſqu'au 13. Novembre dans la ville ; & enfin ayant obtenu des ennemis permiſſion de ſortir avec ſes bagages, il prit congé du Roi de Suéde, qu'il laiſſa au milieu des ruïnes de Stralſund, avec une garniſon dépérie des deux tiers, réſolu de ſoutenir un aſſaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparérent deux fois & en furent deux fois chaſſés. Le Roi y combattit toûjours parmi les Grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les aſſiégeans en demeurérent les maîtres. Charles reſta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un aſſaut général. Il s'arrêta le 21. juſqu'à minuit ſur un petit ravelin, tout ruiné par les bombes & par le canon : le jour d'après, les Officiers principaux le conjurérent de ne plus reſter dans une place qu'il n'étoit plus queſtion de défendre, mais la retraite étoit devenue auſſi dangereuſe que la place même. La Mer Baltique étoit couverte de vaiſſeaux Moſcovites & Danois. On n'avoit dans le Port de Stralſund

qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls, qui rendoient cette retraite glorieuse, y déterminérent Charles. Il s'embarqua la nuit du 20. Décembre 1715. avec dix personnes seulement. Il fallut casser la glace dont la mer étoit couverte dans le port ; ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les Amiraux ennemis avoient des ordres précis de ne point laisser sortir Charles de Stralsund, & de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étoient sous le vent & ne purent l'aborder : il courut un danger encore plus grand en passant à la vûe de l'Isle de Rugen, près d'un endroit nommé la *Barbette*, où les Danois avoient élevé une batterie de douze canons. Ils tirérent sur le Roi : les Matelots faisoient force de voiles & de rames pour s'éloigner ; un coup de canon tua deux hommes à côté de Charles, un autre fracassa le mât de la barque, au milieu de ces dangers, le Roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croisoient dans la Mer Baltique : dès le lendemain Stralsund se rendit ; la garnison fut faite prisonniére de guerre, & Charles aborda à Isted en Scanie, & de-là se rendit à Carelscroon dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant sur un vaisseau de cent vingt canons pour aller donner des loix au Nord.

Si près de sa capitale, on s'attendoit qu'il la reverroit après cette longue absence ; mais son dessein n'étoit d'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvoit se résoudre d'ailleurs à

revoir

revoir des peuples qui l'aimoient & qu'il étoit forcé d'opprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur : il lui donna rendez-vous sur le bord du Lac Weter en Ostrogothie ; il s'y rendit en poste, suivi d'un seul domestique, & s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De Carelscroon, où il séjourna l'hyver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son Royaume. Il croyoit que tous ses sujets n'étoient nés que pour le suivre à la guerre, & il les avoit accoutumés à le croire aussi. On enrôloit de jeunes gens de quinze ans : il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes ; on voyoit même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Il étoit encore plus difficile d'avoir une flotte. Pour y suppléer, on donna des commissions à des Armateurs, qui moyennant des priviléges excessifs & ruineux pour le pays, équippérent quelques vaisseaux ; ces efforts étoient les derniéres ressources de la Suéde. Pour subvenir à tant de frais, il fallut prendre la substance des peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât, sous le nom de taxe & d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, & on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les Magasins du Roi ; on acheta pour son compte tout le fer qui étoit dans le Royaume, que le Gouvernement paya en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portoient des habits où il entroit de la soye, qui avoient des perru-

ques & des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions, se fut revolté sous tout autre Roi ; mais le paysan le plus malheureux de la Suéde, savoit que son Maître menoit une vie encore plus dure & plus frugale que lui ; ainsi tout se soumettoit sans murmure à des rigueurs que le Roi enduroit le premier.

Le danger public fit même oublier les miséres particuliéres : on s'attendoit à tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglais même descendre en Suéde. Cette crainte étoit si bien fondée & si forte, que ceux qui avoient de l'argent ou des meubles précieux les enfouissoient dans la terre. En effet, une flotte Anglaise avoit déja paru dans la Mer Baltique, sans qu'on sût quels étoient ses ordres ; & le Roi de Dannemark avoit la parole du Czar, que les Moscovites joints aux Danois fondroient en Suéde au Printems de 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe, attentive à la fortune de Charles XII. quand au lieu de défendre son pays menacé par tant de Princes, il passa en Norwége au mois de Mars 1716. avec vingt mille hommes.

Depuis Hannibal, on n'avoit point encore vu de Général, qui, ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fut allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le Prince de Hesse son beau-frére l'accompagna dans cette expédition.

On

On ne peut aller de Suéde en Norwége que par des défilés assez dangereux : & quand on les a passés, on rencontre de distance en distance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers ; il falloit faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois auroit dû arrêter l'armée Suédoise ; mais on n'avoit pas prévû cette invasion subite. L'Europe fut encore plus étonnée que le Czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, & ne fit pas une descente en Suéde, comme il en étoit convenu avec ses Alliés.

La raison de cette inaction étoit un dessein des plus grands, mais en même-tems des plus difficiles à exécuter qu'ait jamais formé l'imagination humaine.

Le Baron Henri de Görtz, né en Franconie, & Baron immédiat de l'Empire, ayant rendu des services importans au Roi de Suéde pendant le séjour de ce Monarque à Bender, étoit depuis devenu son Favori & son Premier-Ministre.

Jamais homme ne fut si souple & si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches : nul projet ne l'effrayoit, nul moyen ne lui coûtoit ; il prodiguoit les dons, les promesses, les sermens, la vérité & le mensonge.

Il alloit de Suéde en France, en Angleterre, en Hollande essayer lui-même les ressorts qu'il vouloit faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe ; & il en avoit conçû l'idée. Ce

que ſon Maître étoit à la tête d'une armée, il l'étoit dans le cabinet ; auſſi prit-il ſur Charles XII. un aſcendant qu'aucun Miniſtre n'avoit eu avant lui.

Ce Roi, qui à l'âge de vingt ans n'avoit donné que des ordres au Comte Piper, recevoit alors des leçons du Baron de Görtz : d'autant plus ſoumis à ce Miniſtre, que le malheur le mettoit dans la néceſſité d'écouter des conſeils, & que Görtz ne lui en donnoit que de conformes à ſon courage. Il remarqua que de tant de Princes réünis contre la Suéde, George Electeur de Hannover, Roi d'Angleterre, étoit celui contre lequel Charles étoit le plus piqué, parce que c'étoit le ſeul que Charles n'eût point offenſé ; que George étoit entré dans la querelle, ſous prêtexte de l'appaiſer, & uniquement pour garder Brême & Verden, auxquels il ſembloit n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du Roi de Dannemark, à qui ils n'appartenoient pas.

Il entrevit auſſi de bonne heure que le Czar étoit ſecrettement mécontent des Alliés, qui tous l'avoient empêché d'avoir un établiſſement dans l'Empire d'Allemagne, ou ce Monarque, devenu trop dangereux, n'aſpiroit qu'à mettre le pié. Wiſmar, la ſeule ville qui reſtât encore aux Suédois ſur les côtes d'Allemagne, venoit enfin de ſe rendre aux Pruſſiens & aux Danois le 14. Février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas ſeulement ſouffrir que les troupes Moſcovites, qui étoient dans le Meckelbourg, paruſſent à ce ſiége. De pareilles défiances, réit-

réitérées depuis deux ans, avoient aliéné l'esprit du Czar & avoient peut-être empêché la ruine de la Suéde. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une seule Puissance ; & il y en a bien peu d'un grand Empire conquis par plusieurs Alliés. Si leurs forces réünies l'abattent, leurs divisions le relévent bien-tôt.

Dès l'année 1714. le Czar eut pû faire une descente en Suéde ; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les Rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemark & de Prusse, Alliés justement jaloux, soit qu'il ne crût pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur les propres foyers cette même nation, dont les seuls paysans avoient vaincu l'élite des troupes Danoises, il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avoit arrêté encore étoit le besoin d'argent. Le Czar étoit un des plus puissans Monarques du monde ; mais un des moins riches : ses revenus ne montoient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres : il avoit découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre ; mais le profit en étoit encore incertain, & le travail ruineux. Il établissoit un grand commerce ; mais les commencemens ne lui apportoient que des espérances ; ses Provinces, nouvellement conquises, augmentoient sa puissance & sa gloire, sans accroître encore ses revenus. Il falloit du tems pour fermer les playes de la Livonie, païs abondant, mais desolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu & par la contagion, vuide d'habitans & qui étoit alors à charge à son vainqueur.

Les flottes qu'il entretenoit, les nouvelles entreprises qu'il faisoit tous les jours, épuisoient ses finances. Il avoit été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnoyes, reméde qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, & qui est sur-tout préjudiciable à un pays qui reçoit des Etrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels Görtz bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au Roi de Suéde d'acheter la paix de l'Empereur Moscovite à quelque prix que ce pût être, lui faisant envisager le Czar irrité contre les Rois de Pologne & d'Angleterre, & lui donnant à entendre que Pierre Alexiowits & Charles XII. réünis pourroient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avoit pas moyen de faire la paix avec le Czar, sans céder une grande partie des Provinces qui sont à l'Orient & au Nord de la Mer Baltique; mais il lui fit considérer, qu'en cedant ces Provinces que le Czar possédoit déja, & qu'on ne pouvoit reprendre, le Roi pourroit avoir la gloire de remettre à la fois Stanislas sur le Trône de Pologne, de replacer le fils de Jâques II. sur celui d'Angleterre, & de rétablir le Duc de Holstein dans ses Etats.

Charles flâtté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son Ministre: Görtz partit de Suéde, muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisoit à tout, sans restriction, & le rendoit Plenipotentiaire auprès de tous les Princes avec qui il jugeroit à

propos

propos de négocier. Il fit d'abord ſonder la Cour de Moſcow par le moyen d'un Ecoſſois nommé Areſkins, premier Médecin du Czar, dévoué au parti du Prétendant, ainſi que l'étoient preſque tous les Ecoſſois, qui ne ſubſiſtoient pas des faveurs de la Cour de Londres.

Ce Médecin fit valoir au Prince Menzikoff l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y étoit intéreſſé. Le Prince Menzikoff goûta ſes ouvertures ; le Czar les approuva. Au lieu de deſcendre en Suéde, comme il en étoit convenu avec les Alliés, il fit hyverner ſes troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui-même, ſous prétexte de terminer les querelles qui commençoient à naître entre le Duc de Meckelbourg & la Nobleſſe de ce pays ; mais pourſuivant en éffet ſon deſſein favori d'avoir une Principauté en Allemagne, & comptant engager le Duc de Meckelbourg à lui vendre ſa Souveraineté.

Les Alliés furent irrités de cette démarche ; ils ne vouloient point d'un voiſin ſi terrible, qui ayant une fois des terres en Allemagne, pourroit un jour s'en faire élire Empereur & en opprimer les Souverains. Plus ils étoient irrités, plus le grand projet du Baron de Görtz s'avançoit vers le ſuccès. Il négocioit cependant avec tous les Princes confédérés, pour mieux cacher ſes intrigues ſecrettes. Le Czar les amuſoit tous auſſi par des eſpérances. Charles XII. cependant étoit en Norwége avec ſon beau-frére le Prince de Heſſe, à la tête de vingt mille hommes ; la Province n'étoit gardée que

par onze mille Danois divisés en plusieurs corps, que le Roi & le Prince de Hesse passérent au fil de l'épée.

Charles avança jusqu'à *Christiania*, capitale de ce Royaume : la fortune recommençoit à lui devenir favorable dans ce coin du monde ; mais jamais le Roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes. Une armée & une flotte Danoise approchoient pour défendre la Norwége ; Charles qui manquoit de vivres se retira en Suéde, attendant l'issue des vastes entreprises de son Ministre.

Cet ouvrage demandoit un profond secret & des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. Görtz fit chercher jusque dans les Mers de l'Asie un secours, qui, tout odieux qu'il paraissoit, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, & qui du moins eût apporté en Suéde de l'argent, des hommes & des vaisseaux.

Il y avoit long-tems que des Pirates de toutes Nations, & particuliérement des Anglais, ayant fait entr'eux une association, infestoient les Mers de l'Europe & de l'Amérique. Poursuivis par-tout sans quartier, ils venoient de se retirer sur les Côtes de Madagascar, grande Isle à l'Orient de l'Afrique. C'étoit des hommes désespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquoit que de la justice pour être héroiques. Ils cherchoient un Prince qui voulût les recevoir sous sa protection ; mais les loix des Nations leur fermoient tous les ports du monde.

Dès

Dès qu'ils furent que Charles XII. étoit retourné en Suéde, ils espérérent que ce Prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de soldats, leur feroit une bonne composition; ils lui envoyérent un Député, qui vint en Europe sur un vaisseau Hollandais, & qui alla proposer au Baron de Görtz de les recevoir dans le Port de Gottembourg, où ils s'offroient de se rendre avec soixante vaisseaux chargez de richesses.

Le Baron fit agréer au Roi la proposition: on envoya même l'année suivante deux Gentilshommes Suédois; l'un nommé Kromstrom, & l'autre Mendal, pour consommer la négociation avec ces Corsaires de Madagascar.

On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le Cardinal Albéroni, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez long-tems pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de Jâques II. sur le Trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venoit que de mettre le pié dans le Ministére & qu'il avoit l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres Royaumes, il sembloit qu'il ne pouvoit de plusieurs années mettre la main à cette grande machine; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'Empereur d'Allemagne, & tenter en même-tems d'ôter la Régence de France au Duc d'Orléans, & la Cou-

Couronne de la Grande-Bretagne au Roi George ; tant un ſeul homme eſt dangereux, quand il eſt abſolu dans un puiſſant Etat, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'eſprit.

Görtz ayant ainſi diſperſé à la Cour de Moſcovie & à celle d'Eſpagne les premiéres étincelles de l'embrâſement qu'il méditoit, alla ſecrettement en France, & de-là en Hollande, où il vit les adhérans du Prétendant.

Il s'informa plus particuliérement de leurs forces, du nombre & de la diſpoſition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvioent fournir, & des troupes qu'ils pouvoient mettre ſur pié. Les Mécontens ne demandoient qu'un ſecours de 10000. hommes, & faiſoient enviſager une révolution ſûre avec l'aide de ces troupes.

Le Comte de Gillembourg, Ambaſſadeur de Suéde en Angleterre, inſtruit par le Baron de Görtz, eut pluſieurs conférences à Londres avec les principaux Mécontens : il les encouragea & leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le Parti du Prétendant alla juſqu'à fournir des ſommes conſidérables que Görtz toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaiſſeaux, & en acheta ſix en Bretagne avec des armes de toute eſpéce.

Il envoya alors ſecrettement en France pluſieurs Officiers, entr'autres le Chevalier de Folard, qui ayant fait trente campagnes dans les armées Françaiſes, & y ayant fait peu de fortune, avoit été depuis peu offrir ſes ſervices au Roi

Roi de Suéde, moins par des vûes intéressées, que par le desir de servir sous un Roi qui avoit une réputation si étonnante. Le Chevalier de Folard espéroit d'ailleurs faire goûter à ce Prince les nouvelles idées qu'il avoit sur la guerre ; il avoit étudié toute sa vie cet art en Philosophe, & il a depuis communiqué ses découvertes au public dans ses Commentaires sur Polybe. Ses vûes furent goûtées de Charles XII. qui lui-même avoit fait la guerre d'une maniére nouvelle, & qui ne se laissoit conduire en rien par la coutume ; il destina le Chevalier de Folard à être un des instrumens dont il vouloit se servir dans la descente projettée en Ecosse. Ce Gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du Baron de Görtz. Beaucoup d'Officiers Français ; un plus grand nombre d'Irlandais, entrérent dans cette conjuration d'une espéce nouvelle, qui se tramoit en même-tems en Angleterre, en France, en Moscovie, & dont les branches s'étendoient secrettement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étoient encore peu de chose pour le Baron de Görtz ; mais c'étoit beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important & sans lequel rien ne pouvoit réüssir, étoit d'achever la paix entre le Czar & Charles ; il restoit beaucoup de difficultés à applanir. Le Baron Osterman, Ministre-d'Etat en Moscovie, ne s'étoit point laissé entraîner d'abord aux vûes de Görtz ; il étoit aussi circonspect, que le Ministre de Charles étoit entreprenant. Sa politique lente & mesurée vouloit laisser tout

meu

meurir ; le génie impatient de l'autre prétendoit recueillir immédiatement après avoir semé. Osterman craignoit que l'Empereur son Maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suéde une paix trop avantageuse ; il retardoit, par ses longueurs & par ses obstacles, la conclusion de cette affaire.

Heureusement pour le Baron de Görtz, le Czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein étoit de passer ensuite en France : il lui manquoit d'avoir vû cette nation célèbre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée & imitée par tous ses voisins ; il vouloit y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'apprendre & exercer en même-tems sa politique.

Görtz vit deux fois à la Haye cet Empereur ; il avança plus dans ces deux conférences, qu'il n'eût fait en six mois avec des Plénipotentiaires. Tout prenoit un tour favorable : ses grands desseins paroissoient couverts d'un secret impénétrable ; il se flattoit que l'Europe ne les apprendroit que par l'exécution. Il ne parloit cependant à la Haye que de paix : il disoit hautement, qu'il vouloit regarder le Roi d'Angleterre comme le Pacificateur du Nord ; il pressoit même en apparence la tenue d'un Congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suéde & de ses ennemis devoient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues, fut le Duc d'Orléans Régent de France ; il avoit des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le se-

cret

cret de leurs amis, & qui subsiste de délation, & souvent même de calomnies, s'étoient tellement multipliés en France sous son Gouvernement, que la moitié de la nation étoit devenue l'espion de l'autre. Le Duc d'Orléans, lié avec le Roi d'Angleterre par des engagemens personnels, lui découvrit les menées qui se tramoient contre lui.

Dans le même-tems, les Hollandais qui prenoient des ombrages de la conduite de Görtz, communiquérent leurs soupçons au Ministre Anglais. Görtz & Gillembourg poursuivoient leur dessein avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux ; l'un à Deventer en Gueldre, & l'autre à Londres.

Comme Gillembourg, Ambassadeur de Suéde, avoit violé le droit des gens, en conspirant contre le Prince auprès duquel il étoit envoyé: on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les Etats-Généraux, par une complaisance inouïe pour le Roi d'Angleterre, missent en prison le Baron de Görtz. Ils chargérent même le Comte de Welderen de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confusion. Görtz demanda au Comte de Welderen : " S'il étoit " connu de lui ? " *Oui, Monsieur*, répondit le Hollandais. " Hé bien, *dit le Baron de Görtz*, si " vous me connoissez, vous devez savoir que " je ne dis que ce que je veux." L'interrogatoire ne fut guéres poussé plus loin : tous les Ambassadeurs ; mais particuliérement le Marquis

de Monteléon Miniſtre d'Eſpagne en Angleterre, proteſtérent contre l'attentat commis envers la perſonne de Görtz & de Gillembourg. Les Hollandais étoient ſans excuſe : ils avoient non-ſeulement violé un droit ſacré en arrêtant le Premier-Miniſtre du Roi de Suéde, qui n'avoit rien machiné contr'eux ; mais ils agiſſoient directement contre les principes de cette liberté précieuſe, qui a attiré chez eux tant d'Etrangers & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du Roi d'Angleterre, il n'avoit rien fait que de juſte en arrêtant priſonnier un ennemi. Il fit pour ſa juſtification imprimer les lettres du Baron de Görtz & du Comte de Gillembourg, trouvées dans les papiers du dernier. Le Roi de Suéde étoit alors dans la Province de Scanie : on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlévement de ſes deux Miniſtres. Il demanda en ſouriant, *ſi on n'avoit pas auſſi imprimé les ſiennes ?* Il ordonna auſſi-tôt qu'on arrêtât à Stockholm le Réſident Anglais, avec toute ſa famille & ſes domeſtiques ; il défendit ſa Cour au Réſident Hollandais, qu'il fit garder à vûë. Cependant il n'avoua ni ne déſavoua le Baron de Görtz ; trop fier pour nier une entrepriſe qu'il avoit approuvée, & trop ſage pour convenir d'un deſſein éventé preſque dans ſa naiſſance ; il ſe tint dans un ſilence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le Czar prit tout un autre parti. Comme il n'étoit point nommé ; mais obſcurément impliqué dans les lettres de Gillembourg & de Görtz ; il écrivit au Roi d'Angleterre une longue

gue lettre pleine de complimens ſur la conſpiration & d'aſſûrance d'une amitié ſincére ; le Roi George reçut ſes proteſtations ſans les croire, & feignit de ſe laiſſer tromper. Une conſpiration tramée par des particuliers, quand elle eſt découverte, eſt anéantie ; mais une conſpiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces. Le Czar arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717. Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à viſiter les Académies, les Bibliothéques publiques, les Cabinets des Curieux, les Maiſons Royales ; il propoſa au Duc d'Orléans, Régent de France, un Traité, dont l'acceptation eût pû mettre le comble à la grandeur Moſcovite. Son deſſein étoit de ſe réunir avec le Roi de Suéde, qui lui cédoit de grandes Provinces, d'ôter entiérement aux Danois l'Empire de la Mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile & d'attirer à la Moſcovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignoit pas même de remettre le Roi Staniſlas aux priſes avec le Roi Auguſte, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiſer ou pour l'éteindre, ſelon qu'il y trouveroit ſes avantages. Dans ces vûes, il propoſa au Régent de France la médiation entre la Suéde & la Moſcovie ; & de plus, une Alliance offenſive & défenſive avec ces Couronnes & celle d'Eſpagne. Ce Traité, qui paraiſſoit ſi naturel, ſi utile à ces Nations, & qui mettoit dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du Duc d'Orléans. Il prenoit préciſement

sément dans ce tems des engagemens tout contraires ; il se liguoit avec l'Empereur d'Allemagne & George Roi d'Angleterre. La raison d'Etat changeoit alors dans l'esprit de tous les Princes au point, que le Czar étoit prêt de se déclarer contre son ancien Allié le Roi Auguste, & d'embrasser les querelles de Charles son mortel ennemi ; pendant que la France alloit en faveur des Allemands & des Anglais faire la guerre au Petit-fils de Louis XIV. après l'avoir soutenu si long-tems contre ces mêmes ennemis, aux dépens de tant de trésors & de sang. Tout ce que le Czar obtint par des voyes indirectes, fut que le Régent interposât ses bons offices pour l'élargissement du Baron de Görtz & du Comte de Gillembourg. Il s'en retourna dans ses Etats à la fin de Juin, après avoir donné à la France le spectacle rare d'un Empereur qui voyageoit pour s'instruire ; mais trop de Français ne virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avoit laissés ; & le législateur, le créateur d'une Nation nouvelle, le grand-homme leur échappa.

Ce qu'il cherchoit dans le Duc d'Orléans, il le trouva bien-tôt dans le Cardinal Albéroni, devenu tout-puissant en Espagne. Albéroni ne souhaitoit rien tant que le rétablissement du Prétendant : & comme Ministre de l'Espagne, que l'Angleterre avoit si maltraitée, & comme ennemi personnel du Duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Espagne, & enfin comme Prêtre d'une Eglise, pour laquelle le Pere

re

re du Prétendant avoit si mal-à-propos perdu sa Couronne.

Le Duc d'Ormond, aussi aimé en Angleterre que le Duc de Marlborough y étoit admiré, avoit quitté son pays à l'avénement du Roi George, & s'étoit alors retiré à Madrid; il alla muni de pleins-pouvoirs du Roi d'Espagne & du Prétendant trouver le Czar sur son passage à Mittau en Courlande, accompagné d'Irnegan, autre Anglais, homme habile & entreprenant. Il demanda la Princesse Anne Pétrowna, fille du Czar, en mariage pour le fils de Jâques II. * espérant que cette alliance attacheroit plus étroitement le Czar aux intérêts de ce Prince malheureux. Mais cette proposition faillit à reculer les affaires pour un tems, au lieu de les avancer. Le Baron de Görtz avoit dans ses projets destiné depuis long-tems cette Princesse au Duc de Holstein, qui en effet l'a épousée depuis. Dès qu'il sut cette proposition du Duc d'Ormond, il en fut jaloux & s'appliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'Août, aussi-bien que le Comte de Gillembourg, sans que le Roi de Suéde eût daigné faire la moindre excuse au Roi d'Angleterre, ni

* Le Cardinal Albéroni lui-même a certifié la vérité de tous ces recits dans une lettre de remerciment à l'Auteur. Au reste, Mr. Norberg, aussi mal instruit des affaires de l'Europe, que mauvais Ecrivain, prétend que le Duc d'Ormond ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du Roi George I. mais immédiatement après la mort de la Reine Anne. Comme si George I. n'avoit pas été le Successeur immédiat de cette Reine.

ni montrer le plus leger mécontentement de la conduite de ſon Miniſtre.

En même-tems on élargit à Stockholm le Réſident Anglais & toute ſa famille, qui avoit été traitée avec beaucoup plus de ſévérité que Gillembourg ne l'avoit été à Londres.

Görtz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui outre les puiſſans motifs qui l'agitoient, eut encore celui de la vengeance. Il ſe rendit en poſte auprès du Czar ; & ſes inſinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce Prince. D'abord il l'aſſura qu'en moins de trois mois il leveroit avec un ſeul Plénipotentiaire de Moſcovie tous les obſtacles qui retardoient la concluſion de la paix avec la Suéde : il prit entre ſes mains une carte géographique que le Czar avoit deſſinée lui-même, & tirant une ligne depuis Wibourg juſqu'à la Mer Glaciale, en paſſant par le Lac Ladoga, il ſe fit fort de porter ſon Maître à céder ce qui étoit à l'Orient de cette ligne, auſſi-bien que la Carélie, l'Ingrie & la Livonie : enſuite il jetta des propoſitions de mariage entre la fille de Sa Majeſté Czarienne & le Duc de Holſtein, le flattant que ce Duc lui pourroit céder ſes Etats moyennant un équivalent ; que par-là il ſeroit membre de l'Empire, lui montrant de loin la Couronne Impériale, ſoit pour quelqu'un de ſes deſcendans, ſoit pour lui-même. Il flattoit ainſi les vûes ambitieuſes du Monarque Moſcovite, ôtoit au Prétendant la Princeſſe Czarienne, en même-tems qu'il lui ouvroit le chemin de l'Angleterre ;

gleterre ; & il rempliffoit toutes fes vûes à la fois.

Le Czar nomma l'Ifle d'Aland pour les conférences que fon Miniftre d'Etat Ofterman devoit avoir avec le Baron de Görtz. On pria le Duc d'Ormond de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le Czar ne vouloit rompre que fur le point de l'invafion ; on retint feulement à Péterfbourg Irnegan, le confident du Duc d'Ormond, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans la ville avec tant de précaution, qu'il ne fortoit que de nuit, & ne voyoit jamais les Miniftres du Czar, que déguifé, tantôt en Payfan, tantôt en Tartare.

Dès que le Duc d'Ormond fut parti, le Czar fit valoir au Roi d'Angleterre fa complaifance d'avoir renvoyé le plus grand Partifan du Prétendant ; & le Baron de Görtz, plein d'efpérance, retourna en Suéde.

Il retrouva fon Maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquoit au Roi que de l'argent : le crédit étoit épuifé en dedans & en dehors du Royaume. La France, qui lui avoit fourni quelques fubfides dans les derniéres années de Louis XIV. n'en donnoit plus fous la Régence du Duc d'Orléans, qui fe conduifoit par des vûes toutes contraires. L'Efpagne en promettoit ; mais elle n'étoit pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le Baron de Görtz donna alors une libre étendue à un projet, qu'il avoit déja effayé avant d'aller en

France

France & en Hollande ; c'étoit de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent, deſorte qu'une piéce de cuivre, dont la valeur intrinſéque eſt un demi ſol, paſſoit pour quarante ſols, avec la marque du Prince ; à peu près comme dans une ville aſſiégée les Gouverneurs ont ſouvent payé les ſoldats & les bourgeois avec de la monoye de cuir, en attendant qu'on pût avoir des eſpéces réelles. Ces monoyes fictices, inventées par la néceſſité, & auxquelles la bonne-foi ſeule peut donner un crédit durable, ſont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aiſément les fonds qui ſont dans un Etat.

Ces reſſources ſont d'un excellent uſage dans un pays libre : elles ont quelquefois ſauvé une République ; mais elles ruinent preſque ſûrement une Monarchie. Car les peuples manquant bien-tôt de confiance, le Miniſtre eſt réduit à manquer de bonne-foi ; les monoyes idéales ſe multiplient avec excès ; les particuliers enfouiſſent leur argent, & la machine ſe détruit avec une confuſion accompagnée ſouvent des plus grands malheurs. C'eſt ce qui arriva au Royaume de Suéde.

Le Baron de Görtz ayant d'abord répandu avec diſcrétion dans le public les nouvelles eſpéces, fut entraîné en peu de tems au-delà de ſes meſures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvoit plus conduire. Toutes les marchandiſes & toutes les denrées ayant monté à un prix exceſſif, il fut forcé d'augmenter le nombre des eſpéces de cuivre. Plus elles ſe multi-

multipliérent, plus elles furent décréditées; la Suéde inondée de cette fausse-monoye, ne forma qu'un cri contre le Baron de Görtz. Les peuples toujours pleins de vénération pour Charles XII. n'osoient presque le haïr & faisoient tomber le poids de leur aversion sur un Ministre, qui comme étranger, & comme gouvernant les finances, étoit doublement assuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre sur le Clergé acheva de le rendre exécrable à la nation; les Prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de Dieu, l'appellérent publiquement Athée, parce qu'il leur demandoit de l'argent. Les nouvelles espéces de cuivre avoient l'empreinte de quelques Dieux de l'antiquité, on en prit occasion d'appeller ces piéces de monoye, les Dieux du Baron de Görtz.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des Ministres, implacable à mesure qu'elle étoit alors impuissante. La sœur du Roi & le Prince son mari le craignoient, comme un homme attaché par sa naissance au Duc de Holstein & capable de lui mettre un jour la Couronne de Suéde sur la tête. Il n'avoit plu dans le Royaume qu'à Charles XII. mais cette aversion générale ne servoit qu'à confirmer l'amitié du Roi, dont les sentimens s'affermissoient toujours par les contradictions. Il marqua alors au Baron une confiance qui alloit jusqu'à la soumission: il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du Royaume, & s'en remit à lui sans réserve sur tout ce

qui

qui regardoit les négociations avec le Czar ; il lui recommanda fur-tout de preffer les Conférences de l'Ifle d'Alan.

En effet, dès que Görtz eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandoient fa préfence, il partit pour aller confommer avec le Miniftre du Czar le grand ouvrage qu'il avoit entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette Alliance, qui devoit changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de Görtz après fa mort.

Le Czar, retenant pour lui toute la Livonie & une partie de l'Ingrie & de la Carélie, rendoit à la Suéde tout le refte ; il s'uniffoit avec Charles XII. dans le deffein de rétablir le Roi Staniflas fur le Trône de Pologne, & s'engageoit à rentrer dans ce pays avec quatre-vingt mille Mofcovites, pour détrôner ce même Roi Augufte, en faveur duquel il avoit fait dix ans la guerre. Il fourniffoit au Roi de Suéde les vaiffeaux néceffaires pour tranfporter dix mille Suédois en Angleterre & trente mille en Allemagne : les forces réunies de Pierre & de Charles devoient attaquer le Roi d'Angleterre dans fes Etats de Hannover, & fur-tout dans Brême & Verden ; les mêmes troupes auroient fervi à rétablir le Duc de Holftein & forcé le Roi de Pruffe à accepter un Traité, par lequel on lui ôtoit une partie de ce qu'il avoit pris. Charles en ufa dès-lors comme fi fes armées victorieufes, renforcées de celle du Czar, avoient déja exécuté tout ce qu'on méditoit. Il

 fit

fit demander hautement à l'Empereur d'Allemagne l'exécution du Traité d'Altranſtad. A peine la Cour de Vienne daigna-t'elle répondre à la propoſition d'un Prince, dont elle croyoit n'avoir rien à craindre.

Le Roi de Pologne eut moins de ſécurité ; il vit l'orage qui groſſiſſoit de tous les côtés. La Nobleſſe Polonaiſe étoit confédérée contre lui ; & depuis ſon rétabliſſement, il lui falloit toujours ou combattre ſes ſujets, ou traiter avec eux. Le Czar, Médiateur à craindre, avoit cent galéres auprès de Dantzik, & quatre-vingt mille hommes ſur les frontiéres de Pologne. Tout le Nord étoit en jalouſies & en allarmes. Flemming, le plus défiant de tous les hommes, & celui dont les Puiſſances voiſines devoient le plus ſe défier, ſoupçonna le premier les deſſeins du Czar, & ceux du Roi de Suéde, en faveur de Staniſlas. Il voulut le faire enlever dans le Duché de Deux-Ponts, comme on avoit ſaiſi Jâques Sobieſky en Siléſie. Saiſſan, un de ces Français entreprenans & inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avoit amené depuis peu quelques Partiſans, Français comme lui, au ſervice du Roi de Pologne. Il communiqua au Miniſtre Flemming un projet, par lequel il répondoit d'aller avec trente Officiers Français déterminés enlever Staniſlas dans ſon Palais, & l'amener priſonnier à Dreſde. Le projet fut approuvé. Ces entrepriſes étoient alors aſſez communes. Quelques-uns de ceux, qu'en Italie on appelle Braves, avoient fait des coups pareils

dans le Milanais durant la derniére guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même, plusieurs Français réfugiés en Hollande avoient osé pénétrer jusqu'à Versailles, dans le dessein d'enlever le Dauphin, & s'étoient saisis de la personne du premier Ecuyer, presque sous les fenêtres du Château de Louis XIV.

Saissan disposa donc ses hommes & ses relais pour surprendre & pour enlever Stanislas. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauvérent; quelques-uns furent pris. Ils ne devoient point s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre; mais comme des bandits. Stanislas, au lieu de les punir, se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté. Il leur donna même de l'argent pour se conduire, & montra par cette bonté généreuse, qu'en effet Auguste son rival avoit raison de le craindre *.

Cependant Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norwége, au mois d'Octobre 1718. il avoit si bien pris toutes ses mesures, qu'il espéroit se rendre maître en six mois de ce Royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'hyver, qui tue les animaux en Suéde même où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles Provinces

* Voilà ce que Norberg appelle manquer de respect aux Têtes Couronnées, comme si ce récit véritable contenoit une injure, & comme si on devoit aux Rois qui sont morts autre chose que la vérité.

Provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis. C'est qu'il espéroit que sa nouvelle alliance avec le Czar le mettroit bien-tôt en état de ressaisir toutes ces Provinces ; bien plus, sa gloire étoit flattée d'enlever un Royaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la Manche de Dannemark, entre les villes de Bahus & d'Anslo, est située Frédérickshall, place forte & importante, qu'on regardoit comme la clef du Royaume. Charles en forma le siége au mois de Décembre. Le soldat transi de froid, pouvoit à peine remuer la terre endurcie sous la glace ; c'étoit ouvrir la tranchée dans une espéce de roc ; mais les Suédois ne pouvoient se rebuter en voyant à leur tête un Roi qui partageoit leurs fatigues. Jamais Charles n'en essuya de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles, s'étoit fortifiée au point, qu'il dormoit en plein champ en Norwége au cœur de l'hyver, sur de la paille ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tomboient morts de froid dans leurs postes ; & les autres presque gelés, voyant leur Roi qui souffroit comme eux, n'osoient proférer une plainte. Ce fut quelque-tems avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter*, qui avoit vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau ; lui, qui s'étoit étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature-humaine peut

ſoutenir, voulut eſſayer encore combien de tems il pourroit ſupporter la faim ſans en être abattu. Il paſſa cinq jours entiers ſans manger ni boire ; le ſixiéme au matin il courut deux lieuës à cheval, & deſcendit chez le Prince de Heſſe ſon beau-frére, où il mangea beaucoup, ſans que ni une abſtinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la ſuite d'un ſi long jeûne l'incommodât *.

Avec ce corps de fer, gouverné par une ame ſi hardie & ſi inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avoit point de voiſin auquel il ne fût redoutable.

Le 11. Décembre, jour de S. André, il alla ſur les neuf heures du ſoir viſiter la tranchée, & ne trouvant pas la parallele aſſez avancée à ſon gré, il parut très-mécontent. M. Mégret Ingénieur Français, qui conduiſoit le ſiége, l'aſſura que la Place ſeroit priſe dans huit jours. *Nous verrons*, dit le Roi, & continua de viſiter les ouvrages avec l'Ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faiſoit un angle avec la parallele ; il ſe mit à genoux ſur le talus intérieur, & appuyant ſes coudes ſur le parapet, reſta quelque-tems à conſidérer les travailleurs qui continuoient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonſtances deviennent eſſentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII. ainſi je dois avertir que toute

* Norberg prétend que ce fut pour ſe guérir d'un mal de poitrine que Charles XII. eſſaya cette étrange abſtinence. Le Confeſſeur Norberg eſt aſſurément un mauvais Médecin.

toute la converſation que tant d'Ecrivains ont rapportée entre le Roi & l'Ingénieur Mégret, eſt abſolument fauſſe. Voici ce que je ſai de véritable ſur cet événement.

Le Roi étoit expoſé preſqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il étoit ; il n'y avoit alors auprès de ſa perſonne que deux Français : l'un étoit Mr. Siquier, ſon Aide-de-Camp, homme de tête & d'exécution, qui s'étoit mis à ſon ſervice en Turquie, & qui étoit particuliérement attaché au Prince de Heſſe ; l'autre étoit cet Ingénieur. Le canon tiroit ſur eux à cartouche ; mais le Roi qui ſe découvroit davantage étoit le plus expoſé. A quelques pas derriére étoit le Comte Swerin, qui commandoit la tranchée. Le Comte Poſſe Capitaine aux Gardes, & un Aide-de-Camp, nommé Kulbert, recevoient des ordres de lui. Siquier & Mégret virent dans ce moment le Roi de Suéde qui tomboit ſur le parapet en faiſant un grand ſoupir ; ils s'approchérent, il étoit deja mort. Une balle peſant une demi livre l'avoit atteint à la temple droite, & avoit fait un trou dans lequel on pouvoit enfoncer trois doigts, ſa tête étoit renverſée ſur le parapet, l'œil gauche étoit enfoncé, & le droit entiérement hors de ſon orbite. L'inſtant de ſa bleſſure avoit été celui de ſa mort ; cependant il avoit eu la force en expirant d'une maniére ſi ſubite, de mettre, par un mouvement naturel, la main ſur la garde de ſon épée, & étoit encore dans cette attitude. A ce ſpectacle, Mégret, homme

ſingulier & indifférent, ne dit autre choſe ſinon : *Voilà la piéce finie ; allons-nous en.* Siquier court ſur le champ avertir le Comte Swerin. Ils réſolurent enſemble de dérober la connaiſſance de cette mort aux ſoldats, juſqu'à ce que le Prince de Heſſe en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris : Siquier mit ſa perruque & ſon chapeau ſur la tête du Roi ; en cet état on tranſporta Charles, ſous le nom du Capitaine Carlſberg, au travers des troupes, qui voyoient paſſer leur Roi mort ſans ſe douter que ce fût lui.

Le Prince ordonna à l'inſtant que perſonne ne ſortit du camp, & fit garder tous les chemins de la Suéde, afin d'avoir le tems de prendre ſes meſures pour faire tomber la Couronne ſur la tête de ſa femme, & pour en exclure le Duc de Holſtein qui pouvoit y prétendre.

Ainſi périt à l'âge de trente-ſix ans & demi Charles XII. Roi de Suéde, après avoir éprouvé ce que la proſpérité a de plus grand, & ce que l'adverſité a de plus cruel, ſans avoir été amolli par l'une ni ébranlé un moment par l'autre. Preſque toutes ſes actions, juſqu'à celles de ſa vie privée & unie, ont été bien loin au-delà du vraiſemblable. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les Rois, qui ait vécu ſans faibleſſe ; il a porté toutes les vertus des Héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ſes malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie : ſa libéralité dégénérant en profuſion a ruïné la Suéde :

de : son courage poussé jusqu'à la témérité a causé sa mort : sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, & dans les derniéres années le maintien de son autorité approchoit de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pû immortaliser un autre Prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être Conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses Etats ; il vouloit gagner des Empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vû de Conquérant. Avant la bataille, & après la victoire, il n'avoit que de la modestie, après la défaite que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ses sujets, aussi-bien que la sienne : homme unique, plûtôt que grand homme ; & admirable, plûtôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux Rois combien un gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII. étoit d'une taille avantageuse & noble ; il avoit un très-beau front, de grands yeux bleus, remplis de douceur, un nez bien formé, mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partoit que des lévres ; presque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très-peu, & ne répondoit souvent que par ce rire dont il avoit

pris l'habitude. On obſervoit à ſa table un ſilence profond. Il avoit conſervé dans l'inflexibilité de ſon caractére, cette timidité qu'on nomme mauvaiſe honte. Il eût été embarraſſé dans une converſation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avoit jamais connu la ſociété. Il n'avoit lû juſqu'à ſon loiſir chez les Turcs que les Commentaires de Céſar & l'Hiſtoire d'Alexandre ; mais il avoit écrit quelques réflexions ſur la guerre & ſur ſes campagnes, depuis 1700. juſqu'à 1709. Il l'avoua au Chevalier de Folard, & lui dit que ce Manuſcrit avoit été perdu à la malheureuſe journée de Pultava. Quelques perſonnes ont voulu faire paſſer ce Prince pour un bon Mathématicien : il avoit ſans doute beaucoup de pénétration dans l'eſprit ; mais la preuve que l'on donne de ſes connaiſſances en Mathématique n'eſt pas bien concluante : il vouloit changer la maniére de compter par dixaines, & il propoſoit à la place le nombre 64. parce que ce nombre contenoit à la fois un cube & un carré, & qu'étant diviſé par deux ; il étoit enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvoit ſeulement qu'il aimoit en tout l'extraordinaire & le difficile.

A l'égard de ſa Religion, quoique les ſentimens d'un Prince ne doivent pas influer ſur les autres hommes, & que l'opinion d'un Monarque, auſſi peu inſtruit que Charles, ne ſoit d'aucun poids dans ces matiéres, cependant il faut ſatisfaire ſur ce point, comme ſur le reſte, la curioſité des hommes, qui ont eu les yeux ou-

verts sur tout ce qui regarde ce Prince. Je sçai de celui qui m'a confié les principaux Mémoires de cette Histoire, que Charles XII. fut Luthérien de bonne-foi jusqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipsik le fameux Philosophe Mr. Leibnitz, qui pensoit & parloit librement, & qui avoit déja inspiré ses sentimens libres à plus d'un Prince. Je ne crois pas que Charles XII. puisa comme on me l'avoit dit, de l'indifférence pour le Luthéranisme dans la conversation de ce Philosophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure ; mais Mr. Fabrice qui approcha de lui familiérement sept années de suite, m'a dit que dans son loisir chez les Turcs ayant vû plus de diverses Religions, il étendit plus loin son indifférence. La Motraye même dans ses voyages confirme cette idée. Le Comte de Croissy pense de même ; & m'a dit plusieurs fois que ce Prince ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue, dogme qui favorisoit son courage, & qui justifioit ses témérités. Le Czar avoit les mêmes sentimens que lui sur la Religion & sur la destinée ; mais il en parloit plus souvent ; car il s'entretenoit familiérement de tout avec ses favoris, & avoit par-dessus Charles l'étude de la Philosophie, & le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvellée trop souvent à la mort des Princes, que les hommes malins & crédules prétendent toujours avoir été empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors en Al-

lemagne, que c'étoit Mr. Siquier lui-même qui avoit tué le Roi de Suéde. Ce brave Officier fut long-tems déſeſpéré de cette calomnie: un jour, en m'en parlant, il me dit ces propres paroles : *J'aurois pû tuer le Roi de Suéde; mais tel étoit mon reſpect pour ce Héros, que ſi je l'avois voulu, je n'aurois pas oſé.*

Je ſai bien que Siquier lui-même avoit donné lieu à cette fatale accuſation, qu'une partie de la Suéde croit encore; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm dans une fiévre chaude, il s'étoit écrié qu'il avoit tué le Roi de Suéde; que même il avoit dans ſon accès ouvert ſa fenêtre & demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorſque dans ſa guériſon il eut appris ce qu'il avoit dit dans ſa maladie, il fut ſur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant ſa vie. Je le vis quelque-tems avant ſa mort, & je peux aſſûrer que loin d'avoir tué Charles XII. il ſe feroit fait tuer pour lui mille fois. S'il avoit été coupable d'un tel crime, ce ne pouvoit être que pour ſervir quelque Puiſſance qui l'en auroit ſans doute bien récompenſé: il eſt mort très-pauvre en France; & même il y a eu beſoin de mes ſecours. Si ces raiſons ne ſuffiſent pas, que l'on conſidére que la balle qui frappa Charles XII. ne pouvoit entrer dans un piſtolet, & que Siquier n'auroit pû faire ce coup déteſtable qu'avec un piſtolet caché ſous ſon habit.

Après la mort du Roi, on leva le ſiége de Frédérickſhall: tout changea dans un moment; les Suédois plus accablés que flattés de la gloire
de

de leur Prince, ne ſongérent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, & à reprimer chez eux la puiſſance abſolue dont le Baron de Görtz leur avoit fait éprouver l'excès. Les Etats élurent librement pour leur Reine la Princeſſe ſœur de Charles XII. & l'obligérent folemnellement de renoncer à tout droit héréditaire ſur la Couronne, afin qu'elle ne la tint que des ſuffrages de la Nation. Elle promit, par des ſermens réïtérés, qu'elle ne tenteroit jamais de rétablir le pouvoir arbitraire : elle ſacrifia depuis la jalouſie de la Royauté à la tendreſſe conjugale, en cédant la Couronne à ſon mari ; & elle engagea les Etats à élire ce Prince, qui monta ſur le Trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le Baron de Görtz arrêté immédiatement après la mort de Charles, fut condamné par le Sénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pié de la potence de la ville ; exemple de vengeance, peut-être encore plus que de juſtice, & affront cruel à la mémoire d'un Roi que la Suéde admire encore.

F I N.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

A.

Altena,

Son

E.

F.

H

I

M.

M.

N.

O.

P.

Elle

Fin de la Table.

JZ

J. G. Aspin
14.6.80

